

NOTIONS ÉLÉMENTAIRES
DE
LINGUISTIQUE,
OU
HISTOIRE ABRÉGÉE
DE LA PAROLE ET DE L'ÉCRITURE,



POUR SERVIR D'INTRODUCTION
A L'ALPHABET, A LA GRAMMAIRE ET AU DICTIONNAIRE.

PAR CHARLES NODIER,
DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE.

PARIS.
LIBRAIRIE D'EUGÈNE RENDUEL,
RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, N° 22.

1834.

NOTIONS ÉLÉMENTAIRES

DE

LINGUISTIQUE

ou

HISTOIRE ABRÉGÉE

DE LA PAROLE ET DE L'ÉCRITURE

POUR SERVIR D'INTRODUCTION

A L'ALPHABET, A LA GRAMMAIRE ET AU DICTIONNAIRE.

PAR CHARLES NODIER,

DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE.

PARIS.

LIBRAIRIE D'EUGÈNE RENDUEL,
RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, N° 22.

1834.

LETTRE A M. CRAPELET

MON CHER ET SAVANT AMI,

Soit que les grands aient perdu quelque chose de leur intelligente libéralité, soit que les auteurs aient beaucoup gagné en indépendance et en noblesse d'âme, l'âge éclatant des Mécènes paroît passé sans retour. Nous avons contracté l'habitude, et vous en fournissiez un bel exemple il y a quelques années, de placer nos écrits sous les auspices de nos protecteurs déchus. Vous savez que je n'ai pas eu de peine à en épuiser la liste. Aujourd'hui, les dédicaces de tous mes livres, si je fais encore des livres et des dédicaces, appartiennent à mes amis.

A qui celui-ci seroit-il offert à plus juste titre qu'au typographe distingué qui a maintenu avec tant d'éclat les bonnes doctrines et les bonnes pratiques de son art, qui a réhabilité, dans des éditions déjà classiques, les monumens les plus précieux de notre vieille langue, et qui rappelle doublement, par ses études et par ses travaux, les jours glorieux où florissoient les Estienne, les Morel, les Turnèbe et les Vascosan ? Si mon ouvrage a quelque chance de vie, j'aime à déclarer qu'il en sera surtout redevable à votre suffrage et à vos presses, et c'est pour cela que je le fais vôtre.

Ma première pensée avoit été de développer l'expression de ce sentiment dans une lettre fort longue et fort raisonnée, où je me proposois d'appliquer mes théories du langage et de l'orthographe aux usages de la typographie, avec plus de détails que je ne l'ai fait partout ailleurs. Le petit travail que je vous destinois étoit déjà très avancé, quand j'ai pressenti qu'il devoit vous occuper vous-même, et je ne suis pas assez insensé pour gâter la savante harmonie d'une mosaïque d'artiste, en y incrustant une pierre brute. Cette lettre n'est donc devenue sous ma plume qu'un simple témoignage d'amitié, et je suis assuré d'avance qu'elle ne vous en plaira pas moins.

Votre affectionné

CHARLES NODIER,
De l'Académie française.

I.

INTRODUCTION.

EN toutes choses, désormais, rien ne peut être nouveau que par la forme.

De toutes les formes possibles, chez un peu ple qui s'use, la plus simple est nécessairement la plus nouvelle.

Presque tout ce que j'ai à dire a été dit ailleurs, a été dit autrement, a été dit mieux.

Il n'y a qu'une raison pour le redire, si c'en est une à l'âge où nous sommes : la nécessité de le faire comprendre.

L'homme n'a point de perceptions plus claires et plus sensibles que celles dont nous allons nous occuper. L'imagination n'y entre pour aucune invention hardie, la compréhension pour aucun effort. Par quel étrange hasard le raisonnement et la méthode ont-ils tardé jusqu'à nous de s'introduire dans le premier, dans le plus essentiel de nos enseignements ?

C'est une grande question, c'est surtout une vaine question que celle qu'on ne peut pas résoudre par des moyens humains. S'il y a fatalité dans ce mystère, s'il y a quelque chose de plus, c'est-à-dire une amère dérision providentielle, comme j'ai été quelquefois conduit à le penser, je n'y

réussirai pas mieux que mes prédécesseurs. J'aurai seulement porté une pierre de plus à la construction de Babel, un dernier élément à la confusion des langues, et je trouverai à me consoler par l'exemple de tous ces ouvriers de la parole qui m'ont devancé, sans aucun succès, dans l'histoire de la plus facile des conquêtes de l'intelligence, dans l'édification du plus vulgaire de ses monuments. Leur nombre est grand, leur autorité immense, leur déception décourageante. Allons pourtant.

Les formules scientifiques exigent l'habitude d'une certaine terminologie, ou, si l'on veut, d'un argot plus ou moins solennel, dont tout le monde n'a pas la clef. Les divisions systématiques forcent la mémoire à un travail fatigant. Je m'en abstiendrai. J'essaierai d'exprimer naïvement ce qui m'apparoît d'une manière naïve. L'érudition est le résultat d'une étude progressive et patiente ; elle n'en est pas le moyen essentiel. Arrivée en son temps, elle fortifie les doctrines de l'autorité des faits. Prise trop tôt, elle les embarrasse, les obscurcit et les rebute. Nous commencerons en vrais commençants, par le commencement.

Je dirai donc, pour déterminer le cadre où s'enferment nos recherches, qu'on n'entendra pas ici par *linguistique*, la science universelle du langage, ainsi qu'on en est convenu ; mais la simple histoire de la parole et de l'écriture, considérées depuis leur origine, jusqu'à la fin de leurs premiers développements naturels, sauf à la suivre plus loin, si nous y prenons plaisir, ce qui n'est pas plus malaisé quand on s'y plaît.

Le don de la parole consiste dans la faculté de manifester une pensée intime par des sons convenus, et de la communiquer avec toutes ses modifications à ceux qui entendent la parole.

Cette faculté a pour auxiliaires, et quelquefois pour suppléants, l'expression et le langage de la physionomie et du geste ; mais quoique ces moyens soient déjà intelligentiels et probablement primitifs, ils appartiennent à la mimique plutôt qu'à la *linguistique* proprement dite, et ce n'est pas maintenant le lieu de s'en occuper.

L'aptitude à parler sa pensée ou à traduire ses impressions sous la forme du discours, est une attribution spéciale de l'homme. Elle lui a été accordée dans la succession ascendante des êtres créés avec une faculté organique de plus.

Ainsi s'est poursuivie et se poursuit graduellement l'œuvre de Dieu, jusqu'à son accomplissement.

La matière a été douée de la faculté d'être, de la faculté de se prêter éternellement à toutes les formes, et de la faculté de ne pas finir.

Le minéral a été doué de la faculté de croître, et il tendra incessamment à l'état de végétation.

Le végétal a été doué de la faculté de vivre, et il tendra incessamment à l'état de sensibilité.

L'animal a été doué de la faculté de sentir, et il tendra incessamment à l'état d'intelligence. Il acquiert la locomotion.

L'homme a été doué de la faculté de penser, et il tendra incessamment à l'état de compréhension et de puissance. Il acquiert la parole. L'âge à venir de cette création si conséquente et si harmonique échappe à nos faibles prévisions ; mais il semble au moins que rien ne nous empêche de lire distinctement dans le passé l'histoire de la parole, qui est l'instrument de notre perfectibilité future.

J'y arriverai après une courte explication. On ne me soupçonnera pas d'être d'assez mauvais goût pour avoir attendu à substituer mes théories aux faits de la révélation, le moment unique, dans les longs âges du christianisme, où il rallie, comme le seul palladium de la dernière civilisation, toutes les puissances rationnelles du genre humain. Je crois fermement que la parole a été donnée à l'homme, comme je le crois de toutes les facultés que la création a réparties entre les créatures, parce qu'aucune créature ne peut se donner des facultés à elle-même. Tout ce que les êtres possèdent, ils l'ont reçu selon leur nature et leur destination. Le seul point sur lequel j'ose différer des casuistes du sens littéral, c'est que ce don ne me paroît consiste dans la communication d'un système lexicologique tout fait, comme le seroit celui de la prétendue langue primitive ; mais dans la puissance facultative de créer la parole pour exprimer les idées à mesure qu'elles se développent, suivant les acquisitions et les progrès de l'intelligence, et aux moyens d'organes adaptés à cet usage, comme les touches à l'instrument. L'homme perçoit essentiellement l'objet de sa parole avant de le nommer, et il n'a pu embrasser simultanément tous les objets éventuels de ses perceptions

futures. Il faudroit autrement qu'il fût né avec l'intuition de tout ce qui est, car la prise de possession d'une langue complète ne se conçoit pas sans cela. Ce que Dieu lui a donné incontestablement, c'est le pouvoir de faire le mot, et nous verrons plus tard qu'il l'a toujours fait avec une propriété qui ne peut émaner que de Dieu, l'homme étant incapable, de sa volonté privée, de former un mot significatif et vivant. Quand le Créateur fit passer tous les animaux sous les yeux d'Adam dit la Genèse, il lui ordonna de les désigner par leurs noms, et les noms qu'Adam leur donna étoient leurs noms véritables. La Genèse ne dit point que Dieu les nomma. Ce soin indigne de lui étoit d'ailleurs inutile, puisqu'il avoit placé en Adam le pouvoir de donner des noms aux choses, et que c'étoit là le privilège le plus distinctif de son espèce. Comment les noms que l'homme imposa se trouvèrent en effet des noms *véritables*, c'est un phénomène qui va s'expliquer aisément par l'analyse de la parole.

Cette partie de mes *Préliminaires*, qui ne sera peut-être pas du goût de tous mes lecteurs, étoit indispensable pour moi. Elle peut paroître assez étrangère du premier abord au projet très-borné de ces causeries où je me suis engagé dans la seule intention de raconter l'histoire de la parole et de l'écriture, sans pédantisme, sans philosophisme, et sans théologisme ; c'est-à-dire en acceptant les notions reçues comme la science les a faites, sous leur point de vue le plus positif et sous leur forme la plus matérielle. Mais quel est l'anatomiste qui n'a pas réfléchi quelquefois sur l'âme, en touchant à un cadavre, et le chimiste qui ne s'est pas étonné d'y retrouver tous les éléments dont l'homme se compose, à l'intelligence près par laquelle ce cadavre fut un homme ? La langue des *linguistes* et des lexicographes est aussi un cadavre.

Je n'y reviendrai presque plus, car ces idées inévitables et fondamentales vont nous échapper peu à peu ; mais je ne pouvois les traverser, sans remonter involontairement au Dieu qui est *la parole*, qui s'est fait *verbe*, pour instruire l'humanité, et qui s'est fait *pain* pour la nourrir. Cela est plus grand qu'un système, et plus instructif qu'un livre.

L'homme est donc arrivé, pourvu de la double faculté de penser et de parler sa pensée, et par conséquent seul propre entre toutes les créatures à l'état de perfectionnement intellectuel et de socialité, sauf à n'y pas sortir de

certaines limites qu'il n'a jamais franchies et qu'il ne franchiroit jamais sans changer de nature, parce qu'il n'appartient pas à sa nature actuelle de faire un progrès au-delà. C'est encore une de ces questions contingentes qu'il est impossible de ne pas rencontrer dans l'étude de la *linguistique*, mais qu'il faut se contenter de signaler en passant, si l'on ne veut enfermer la métaphysique et la philosophie tout entières entre parenthèses, dans une digression parasite.

L'homme est arrivé. – Il tenoit de la nature animale la propriété de la vocalisation ou du cri ; il lui devoit l'instinct d'imitation, qu'il partage avec des races entières de quadrupèdes et d'oiseaux, et que nous verrons devenir l'agent mécanique le plus ingénieux de la pensée, dans la formation des langues parlées et des langues écrites. Il avoit par-dessus toutes les espèces l'heureuse conformation d'un organe admirablement disposé pour la parole, instrument à touches, à cordes et à vent, dont la construction sublime fera le désespoir éternel des facteurs, et qui module des chants si supérieurs à toutes les mélodies de la musique artificielle, dans la bouche des Malibran et des Damoreau. Il avoit dans ses poumons un soufflet intelligent et sensible ; dans ses lèvres, un limbe épanoui, mobile, extensible, rétractile, qui jette le son, qui le modifie, qui le renforce, qui l'assouplit, qui le contraint, qui le voile, qui l'éteint ; dans sa langue, un marteau souple, flexible, onduleux, qui se replie, qui s'accourcit, qui s'étend ; qui se meut et qui s'interpose entre ses valves, selon qu'il convient de retenir ou d'épancher la voix ; qui attaque ses touches avec âpreté ou qui les effleure avec mollesse ; dans ses dents, un clavier ferme, aigu, strident ; à son palais un tympan grave et sonore : luxe inutile pourtant s'il n'avoit pas eu la pensée. Et celui qui a fait ce qui est, n'a jamais rien fait d'inutile. L'homme parla, parce qu'il pensoit.

Son langage fut d'abord simplement vocal, comme celui des animaux, qui ne rencontrent que par hasard dans leurs meuglements, dans leurs mugissements, dans leurs bêlements, dans leurs roucoulements, dans leurs sifflements, des consonnantes mal articulées ; et comme ce langage imparfait, il n'exprima d'abord que l'élan d'un désir, l'instinct d'un appétit, le besoin, l'épouvante ou la colère. Il s'est conservé chez tous les peuples, dans la simplicité naturelle de ces premiers éléments, sous le nom

d'exclamation et d'interjection, et il y est resté immuable et universel à travers toutes les révolutions des idiomes et des dictionnaires, pour marquer le passage de l'état de simple animation à l'état d'intelligence. En effet, dès cette première époque, et sans autre ressource que la voyelle ou le cri, l'homme s'éleva, chose étrange, par la puissance de la pensée, aux idées d'admiration, de vénération, de prescience contemplative, de spiritualisme, d'adoration et de culte, qui impriment seules à son espèce le sceau d'une grande destinée. Retirez-lui ce caractère solennel qui le sépare de la brute, et il n'en différerait plus que par un malheur qui passe tous ses avantages, l'orgueil d'un faux savoir, la conviction d'un néant certain, et le désespoir d'une ambition impuissante.

Mais je le répète : l'homme étoit déjà parvenu jusqu'à Dieu, avant de sortir de cet âge d'enfance sociale qu'on pourroit appeler l'âge de la voyelle. C'est avec de simples voyelles qu'il composa le grand nom, et c'est ainsi que ce nom subsiste encore dans toutes les langues de première origine où il est écrit et proféré ; car la société a procédé par des sympathies merveilleuses, comme l'enfant au berceau, qui est son type naturel. La société dans ses langes a exprimé sa première perception avec les premiers instruments de son langage, des cris d'amour, d'enthousiasme et de joie. Demandez à ceux qui savent comment se sont faits les mots, s'il existe quelque part un indice plus authentique de primitivité. J'entasserois ici les preuves avec une facilité dont on m'épargnera volontiers l'inutile étalage, et qui exige tout au plus l'érudition d'un écolier attentif et curieux. Il est seulement convenable d'observer en passant que le monosyllabe divin se trouva presque toujours homonyme ou à peu près du mot d'affirmation absolue, et de celui qui caractérise la perfection la plus achevée ; de sorte que par une mystérieuse rencontre, qui n'est pas à dédaigner dans l'histoire philosophique du langage, les vocables qui désignent la divinité, la vérité et la bonté, sont aujourd'hui même des truchements presque infaillibles sur toute la face de la terre. Voilà l'homme, et, à ses premières acquisitions, reconnoissez sa nature et sa destinée.

Le mot sacré des Hébreux, qu'il étoit défendu, et probablement fort difficile de prononcer, contenoit toutes les voyelles de cette langue des anciens jours où les voyelles ne s'écrivent pas ; et je voudrois bien savoir

avec quoi *Jovis* a été fait si long-temps après, si ce n'est avec *Jehovah* ! car d'aller chercher dans le *Zeus* des Grecs, le *Jesus* du christianisme, l'*Esus* des fables gauloises, et l'*Isis* des fables égyptiennes, c'est une induction si commune qu'elle n'a pas même besoin d'être rappelée. On voit cependant, par ces exemples que la consonne s'introduisoit peu à peu dans le vocable des âges antiques qui devoient le léguer à nos Orientaux et à nos Celtes, mais la consonne la plus vocalisée, la plus douce, la plus coulante, et par conséquent la plus primitive qui puisse se glisser entre les lèvres de l'homme, comme le gazouillement des oiseaux, comme le zéphyr qui fait susurrer les roseaux à son vol gracieux, et qui ne les froisse pas. Les premières générations n'en savoient pas davantage.

Nous reviendrons sur ces conquêtes dans leur ordre progressif, mais nous avons déjà obtenu la précieuse conviction que le nom de DIEU étoit le plus primitif de tous les mots, et qu'il avoit précédé jusqu'au nom de *père*, ce qui le reporte étymologiquement à un âge de la parole, où l'homme, nouvellement arrivé au milieu de la création, ne s'étoit reconnu d'autre père que Dieu lui-même. Il est contemporain du premier cri qui représenta la pensée, de la première exclamation admirative qui se soit exhalée d'un cœur d'homme à la vue de la nature, des premières plaintes de la douleur, qui se réfugie dans une miséricorde suprême ; et, afin que vous n'en puissiez pas douter, il s'est conservé sous cette forme originelle dans la langue de tous les peuples : interjection immense, qui embrasse tous les sentiments, qui contient toutes les idées, et substantif sans article, que la respectueuse pudeur du langage n'osa pas soumettre à cette règle commune des substantifs, parce qu'elle reconnut en celui-là une puissance et un mystère. Oui, DIEU est le premier de tous les mots produits dans la série graduelle des mots, ou toute la grammaire est fausse. Il y a plus : l'émission vocale qui nomma Dieu, ne s'est appuyée depuis, dans les langues-mères, que sur les consonnes de première formation que nous allons voir naître, et elle ne s'est presque jamais étendue au-delà d'un monosyllabe révééré, qui ne se prononçoit point. Pythagore disoit : « Adorez celui dont le nom se prononceroit en quatre lettres. » Pythagore lui même, Pythagore, entendez-vous, qui étoit la sagesse humaine tout entière, Pythagore presque divin, ne se croyoit pas digne de nommer DIEU !

Nous avons pris l'homme au premier jour de sa vie intelligente : il ne fait encore que vagir, et cependant le monde est à lui, car il a compris Dieu. Il seroit difficile de rien entendre à la *linguistique*, hors de ce principe générateur. Une fois livrée à la science et à ses œuvres, nous allons la retrouver mécanique, industrielle, progressive, et perfectionnée ; et, si l'on y prend garde, ce n'est pas là un petit tableau. Considérée attentivement, c'est l'histoire de l'histoire ; mais pour encourager ceux qui me lisent à me suivre dans cette étude, il faudroit la rendre attrayante, et je n'en ai pas le secret.

Je pressens d'ailleurs, sous deux points de vue également fâcheux, le résultat possible de mon entreprise : hardi, je blesse, ou timide, je n'instruis pas. Ma conscience elle-même me rassure à peine sur le droit que j'ai pu acquérir aux yeux des autres, d'écrire tout ce que je crois ; moi, dont la vie littéraire s'est résumée à croire ce que j'écris. J'ai trouvé l'assurance qui me manquait dans quelques cœurs fraternels, et j'ai accepté ma mission sans hésiter plus long-temps, sauf à heurter légèrement en passant, comme un homme inoffensif qui marche mal, quelques opinions que je ne veux certainement pas blesser. Ceux qui ne pensent pas comme moi, ne savent pas la vérité, que je ne sais pas non plus. Je cherche comme eux, et c'est tout. Les plus sévères m'accorderont sans doute, que j'ai cherché de bonne foi ; je n'en demande pas davantage.

II.

LANGUE ORGANIQUE.

L'HOMME a déjà exprimé sa pensée sans autre secours que celui des simples voyelles, dont l'usage est nécessairement antérieur à celui des autres artifices de la parole ; et quelle pensée ! nous le savons : la pensée de DIEU !

Sa progression morale n'auroit jamais franchi ces limites, il se seroit borné à cet effort, et réduit à cette conquête, qu'il faudroit encore reconnoître en lui la première des créatures : il seroit l'homme.

Cependant il n'est arrivé qu'à l'enfance, et son vocabulaire va s'enrichir de jour en jour, par la double puissance de la pensée qui se développe, et des organes qui s'exercent ; d'une langue qui se forme, et d'un mystère qui s'accomplit.

Ici l'auteur divin du langage l'abandonne à cet instinct d'imitation qui en sera désormais l'infailible instrument. Tous les organes de la voix humaine ont reçu le privilège de se nommer par l'articulation qui leur appartient ; et, grâce à une propriété plus merveilleuse encore, il n'y a pas une de ces articulations qui ne puisse s'appliquer d'une manière significative et

pittoresque à une partie des faits sensibles de la nature, à une partie des faits abstraits et des conceptions figurées qui ne se peignent qu'à l'entendement.

Ainsi la parole organique et la parole intellectuelle marchent enlacées ensemble comme deux sœurs jumelles, dont l'une est le corps et l'autre l'âme.

Si vous avez daigné lire ce peu de lignes avec l'attention complaisante qu'on porte volontiers à un écrit de bonne foi, vous en savez autant que moi, et la redondance obligée dans laquelle elles vont s'étendre sera presque de luxe. Le ciel nous garde surtout de la rendre ridicule comme il arriva au maître de philosophie de M. Jourdain, dont le sage Molière, notre maître à tous, ne se seroit probablement pas moqué aussi amèrement s'il avoit eu affaire à une philosophie plus élevée, plus rationnelle et plus instructive que celle du savant académicien Géraud de Cordemoy, génie pénétrant et profond, mais maussade et lourd, ce qui ne l'a pas empêché d'être savant, et d'être académicien. Les badineries du poète comique sont d'ailleurs ici de peu d'importance. Le monothéisme de Socrate a survécu aux sarcasmes sanglants d'Aristophane. La satire contemporaine est pour les vérités abruptes et inopinées ce qu'est le jonc pour la tempête. Il joue, murmure et siffle quand elle vient ; il se courbe ou se brise quand elle passe.

Comme je n'aspire cependant qu'à jeter quelque douceur sur une étude sévère dont la sécheresse pourroit vous épouvanter, je vous propose de venir chercher nos premiers enseignements près du berceau de l'enfant qui essaye la première consonne. Elle va bondir de sa bouche aux baisers d'une mère. Le bambin, le poupon, le marmot a trouvé les trois labiales ; il bée, il baye, il balbutie, il bégaye, il babille, il blatère, il bêle, il bavarde, il braille, il boude, il bouque, il bougonne sur une babiole, sur une bagatelle, sur une billevesée, sur une bêtise, sur un bébé, sur un bonbon, sur un bobo, sur le bilboquet pendu à l'étalage du bimbélotier. Il nomme sa mère et son père avec des mimologismes caressants, et quoiqu'il n'ait encore découvert que la simple touche des lèvres, l'âme se meut déjà dans les mots qu'il module au hasard. Ce Cadmus au maillot vient d'entrevoir un mystère aussi grand à lui seul que tout le reste de la création. Il parle sa pensée.

Nous voilà bien près, me direz-vous, de ce maître de philosophie de M. Jourdain qui prouve par de bons arguments qu'on fait la moue quand on fait

U. Je ne dirai pas le contraire, mais ce n'est vraiment pas ma faute. L'enfant que nous observions tout à l'heure, c'est l'homme à l'origine de la première langue de l'homme, et c'est ainsi que les langues se sont faites, s'il y a quelque chose de clairement démontré dans leur histoire.

Le balbutiement de l'enfant au berceau, c'est le langage de la première société avant que toutes les ressources de son organisme vocal eussent été manifestées à son entendement, et conquises par son expérience ; et ce langage embrasse déjà toutes les idées fondamentales de la civilisation, par une sorte d'extension que nous n'avons fait qu'indiquer, mais qui s'expliquera facilement dans la suite, si on se soumet à l'attendre, ou si on s'amuse à la chercher.

Aussi arrive dès-lors une société déjà complète, car elle aura une forteresse élevée contre Dieu, et qui s'appelle *Babel*, une ville capitale qui s'appelle *Biblos*, un souverain qui s'appelle *Bel* ou *Belus*, un faux dieu qui s'appelle *Baal*, et jusqu'à un mystagogue qui fait parler les animaux, et qui s'appelle *Balaam*. Quelques jours encore, et fidèle à ses traditions primitives, son premier livre sera nommé *Biblion*, et son premier empire *Babylone*.

J'ai dû partir de cet exemple en lui donnant un développement qui peut sembler puéril, mais qui m'en épargnera beaucoup d'autres. Il n'est point d'intelligence en effet qui ne coure maintenant au-devant de mes démonstrations, quand j'annoncerai que tous les organes qui servent à la formation de la parole se sont ainsi nommés d'eux-mêmes par le même procédé, et avec la même aptitude à des applications du même genre.

Ajouterai-je, par exemple, que la dent étoit essentiellement propre aux sons tenaces, toniques, tumultueux, aux touches, aux tenues, aux intonations, aux trissemments, aux tintements, aux retentissements qui exigent une prononciation forte, bruyante, stridente et arrêtée ? Il me suffira de répéter, pour rendre ce principe sensible, ce que j'ai déjà dit plus d'une fois peut-être. C'est que la formation du signe verbal est soumise à une condition essentielle de propriété ; c'est que des dents se compose la touche la plus ferme, et le plus solide clavier de la parole. La voyelle est pleine d'emphase, d'harmonie et de suavité ; les lettres de la bouche sont vives, babillardes, pétulantes, mobiles ; le souffle modifié entre les lèvres jase, ou

gémit, ou s'échappe en chantant. La dentale préside à l'expression de toutes les idées de durée, de stabilité, de résistance. Elle survient au second âge de la vie organique des enfants, qui est celui de la dentition, et c'est pourquoi elle est propre au nom de l'action de téter et de ses innombrables analogues. Cette époque est celle aussi où le nom de Dieu, et celui du père, qui le suit toujours dans l'ordre chronologique des mots pensés, commencent à s'appuyer sur la consonne dentale des langues secondaires. Cette nouvelle découverte impose à son tour le souvenir de son règne et de ses conquêtes à la civilisation, qui ne cesse de marcher tant que l'alphabet n'est pas complet ; et c'est souvent à elle que les traditions populaires se sont arrêtées quand elles ont voulu remonter aux origines naturelles de la parole. Elle nous a donné le *Thot* des Égyptiens, comme le *Theutat* des Gaulois et le *Thevatat* de Siam, rencontre d'homonymies qui seroit inexplicable à la philosophie, si ces éclaircissements ne la rendoient pas rationnelle. Ces Titans de la parole passèrent pour les inventeurs de la lettre chez cinq ou six peuples qui désignaient la faculté du langage par le nom de *Tad* ou de *Taod*, et le genre humain, oublieux de son histoire primitive, les reconnut pour dieux. Cependant ces nations qui tomboient de si loin d'accord d'une lettre, d'un nom d'homme et d'une croyance, ne se connoissoient pas entre elles. Si nos conjectures sont fausses, qui pourra rendre compte de ce mystère ?

Il y a des inductions qui ont le privilège de se présenter d'elles-mêmes. Je n'apprendrois plus rien à un lecteur doué de la facilité des investigations, en insistant sur celles-ci. Il a déjà reconnu que la langue de l'homme se sera facilement nommée avec la lettre qu'elle forme, comme la bouche, comme la dent, comme la voix, comme le souffle ; il comprend que cette articulation liquide, limpide, fluide et coulante, flexible et flatteuse, a dû livrer sa liante élocution à l'élucidation des idées, à l'illustration des lexiques, à l'élégance des locutions, à toutes les pensées d'élection qui sollicitent l'éloquence ; et il ne s'étonnera pas que, principal levier du langage, comme de la logique, de la dialectique et des lois, elle lui ait laissé un nom.

C'est là ce que j'appelle la langue organique, celle qui s'est articulée sur ses instruments, et qui s'est appliquée par une opération naturelle à toutes les acquisitions, à toutes les formes de la pensée, en procédant à son état

primitif par l'instinct d'imitation, à son état figuré par l'allusion et la similitude, à mesure que des sensations nouvelles venoient se grouper autour des premières sensations. Tout exemple venu sera bon, parce qu'il n'y a rien à ajouter à l'évidence de l'évidence : un objet avoit paru rude ou âpre à la main ou au goût ; le premier organe averti de cette impression en a transporté le nom pittoresque à l'usage de l'ouïe, à celui de la vue, à la désignation des êtres abstraits qui rebutent, qui offensent ou qui blessent. Nous disons encore aujourd'hui, en vertu de la même loi, une couleur *crue*, une musique *terne*, une phrase *louche*, une réflexion *amère*. C'est que le mot est devenu en naissant réalité ou substance, et que la pensée s'est incarnée dans le verbe, comme elle le fait toujours.

Dalgarno, qui a précédé Wilkins¹ et Leibnitz, a dit à cette occasion qu'avec cinq sens physiques, cinq voyelles et cinq consonnes, le sens intellectuel pouvoit fournir des paroles à toutes les perceptions de l'homme ; et il regardoit avec raison les voyelles comme des superfétations presque inutiles, car elles n'expriment que des voix qui ne sont jamais radicales. Je suis entièrement de son avis, et je n'entends pas rabaisser par là, il s'en faut bien, le plus merveilleux des bienfaits de la Providence, car rien ne signale mieux une vue providentielle et une cause essentiellement finale que la simplicité du moyen. La multiplicité des signes superflus dénonce une langue en déchéance. La polysyllabie des sauvages de Cook est le sceau d'une civilisation finie comme celle des Mexicains de Cortez, et il ne faut pas autre chose à l'homme qui pense pour calculer l'âge d'un peuplé. Quand on arrive à la combinaison des radicaux, et à la synthèse des mots pour en composer une espèce de phraséologie qui comprime la pensée et qui substantive le discours, comme le font les langues parvenues à leur dernier degré de perfectionnement, telles que le grec et l'allemand, il n'y a plus rien à tenter. Le fruit de l'arbre de la science est desséché à jamais ; les survenants n'y trouveront que de la cendre. C'est bien pis encore quand on arrive à se servir de cette phraséologie compacte, sous le bon plaisir des charlatans, et sans en comprendre les éléments, comme nous le faisons maintenant en France, des petites écoles, Dieu me pardonne ! jusqu'aux universités C'est fini, totalement fini, sans ressources et sans espérance. Les discours et les livres viendront encore, jusqu'au prochain voyage à nos

terres barbares d'un Cook ou d'un Cortez, mais la langue sera partie, et la pensée avec elle, et Dieu avec la langue et la pensée, qui sont le verbe et l'esprit.

Quiconque ne sait plus ce que vaut sa parole n'est plus digne de la parler.

Retournons donc à l'étude des langues naissantes, aux périodes d'imitation, d'imagination, de poésie ; et voyons-les sans cesse excitées par de nouveaux stimulants s'enrichir des innombrables mimologismes de tous les bruits élémentaires, de tous les bruits animaux, et de tous les bruits mécaniques de l'industrie. C'est ainsi que la parole s'enrichit et se complète, car elle est servie par des agents propres à rendre tous les sons. Elle a des touches qui correspondent à toutes les voix de la nature.

Il n'y a rien de plus ordinaire que d'entendre exalter l'artifice ingénieux de l'habile écrivain qui exprime les idées par des sons pittoresques, et qui rend en quelque sorte vivante à l'oreille la perception de la pensée. Il y a trente ans que ce talent mécanique tenoit lieu au style d'inspiration, de sentiment et d'âme, et les esprits peu méditatifs lui accordent encore aujourd'hui une importance qu'il n'eut jamais. Les classiques avoient bien recherché quelquefois ce genre d'effet, mais avec une sobriété qui fait honneur à leur goût. Plus jaloux de cette harmonie générale qui résulte du nombre souple et varié de la phrase, du balancement facile des périodes, et de l'heureux accord des consonnances, que de l'harmonie technique et symétrisée de l'imitation, ils n'y ont recouru, à ce qu'il semble, que dans l'impossibilité de s'y soustraire. Ce n'est pas l'artiste alors qui fit les frais de cette figure de mots ; c'est la langue elle-même qui fut peintre, qui fut poète, qui fut artiste avant lui. Quand Racine met dans la bouche de Thémistocle cet hémistiche célèbre :

L'essieu crie et se rompt.....

l'oreille satisfaite ne doit pas son plaisir à l'étonnement ; elle le doit à la justesse énergique d'une expression vraie qui s'est présentée sans effort. On

ne sauroit dire autrement la même chose, avec autant de précision, dans le langage le plus naturel, et le maréchal ferrant du prince d'Athènes parleroit comme son précepteur.

Pourquoi les langues seroient-elles donc si naïvement imitatives, si ce n'est parce que l'imitation les a faites ? Non seulement je ne regarde pas les effets d'harmonie imitative comme une grande difficulté du style, mais je trouverois une immense difficulté à nommer les êtres sensibles sans les faire percevoir plus ou moins à la pensée. Que le poète l'essaye : qu'il fasse bruire les brises à travers les bruyères, murmurer les ruisseaux qui roulent lentement leurs eaux entre des rivages fleuris, soupirer les scions ondoyants qui se balancent, qui gémissent ; frémir et frissonner les frais feuillages ; roucouler. la tourterelle ou hurler au loin le hibou ; qu'il fasse se lamenter les vents plaintifs, qu'il les fasse rugir furieux ; qu'il mêle leur clameur effrayante à la sourde rumeur de l'ouragan, au fracas des torrents qui se brisent de roc en roc, au tumulte des cataractes qui tombent, aux éclats des tonnerres qui grondent, aux cris des pins qui se rompent... il ne pourra se dérober à la nécessité d'une imitation qui surgit des éléments mêmes de la parole, et il en sera ainsi dans toutes les nomenclatures des langues dont l'homme a reçu le secret.

On ne peut guère supposer que le poète ait pris une grande part aux terminologies des arts et métiers, par exemple ; il est cependant tout aussi difficile de parler d'eux sans rencontrer le nom véritable des choses ; la flèche vibre, siffle et fuit ; la fronde froisse l'air et gronde ; le tympan tinte ; le tocsin tinte et sonne à grands bonds ; le feu pétille sous l'eau qui boutonne, bout et bouillonne ; le marteau retentit, la coignée tombe, la scie grince, l'escopette éclate, le canon ronfle, et le bronze du bourdon s'ébranle en mugissant. Tout cela n'est pas du style en vérité, car le style seroit trop aisé s'il étoit là-dedans ; c'est tout bonnement la parole comme l'homme l'a trouvée et comme il l'a prise.

Les exemples n'en finiroient pas si les exemples étoient nécessaires à propos d'une question qui se démontre si bien, et voilà ce que j'avois promis de dire. Voilà pourquoi les noms des êtres créés furent en effet leurs vrais noms dans la langue d'Adam, ou de l'homme inconnu à qui fut accordée la première communication de la parole. C'est qu'Adam les

formoit d'après sa sensation, c'est-à-dire en raison de l'aspect le plus saillant sous lequel les choses lui eussent apparu. Or, la sensation des bruits, la première qui frappe l'enfant, fut la première qui dut frapper la famille humaine dans son âge d'enfance. Aujourd'hui l'enfant ne fait plus sa langue, parce que ce long, travail qui a dû exiger la durée d'une vie dont nous ne jouissons plus, et peut-être une longue succession de siècles dont les acquisitions progressives se sont closes avec l'alphabet, lui est épargné par la faculté d'imiter immédiatement la parole, et de la parler avant de la comprendre, au contraire de l'homme primitif, qui ne put pas se dispenser de la comprendre avant de la parler. Toutefois, si la nécessité force l'enfant à créer un mot, ce qui lui arrive surtout dans les voyages à la rencontre d'un objet émouvant et imprévu, ce mot est infailliblement une vive onomatopée ou une allusion frappante. Nommer par la mimologie, s'enrichir par la comparaison, les langues n'ont pas d'autre moyen : elles ne sortent pas de là.

Il ne faudroit pas conclure de ceci que la première langue auroit dû devenir universelle, et que toutes les langues qui lui ont succédé devroient être identiques, parce qu'elles ont été jetées dans le même moule, et qu'elles ont obéi au même mode de formation. Si on ad mettoit cette hypothèse, l'arbitre intellectuel de l'homme ne seroit plus pour rien dans la dénomination des choses, et cela n'entroit pas dans les desseins de la puissance qui lui a donné la parole comme un signe explicite de l'intelligence. Seulement on remarquera d'autant plus de conformité entre les radicaux que les différentes langues auront appliqués à la dénomination du même être, qu'il sera plus simple dans son caractère sensible, et qu'il offrira des aspects moins variés à la pensée. Les animaux qui n'ont qu'un cri n'ont pour ainsi dire qu'un nom sur toute la terre, mais ces homonymes polyglottes sont rares comme leurs types. On ne sera pas étonné que le rossignol au contraire ait reçu dix noms qui diffèrent dans leurs racines, puisque le patient ornithophile Bechstein, le Dupont de Nemours de l'Allemagne, a pris la peine de figurer jusqu'à vingt articulations qui lui étoient propres. Cela n'a pas empêché les Latins de le désigner par son séjour² comme nous désignons la fauvette par sa couleur, ces attributions particulières n'étant pas moins caractéristiques que leur chant. Le point de

départ de cette diffusion est merveilleusement indiqué dans l'histoire de Babel, qui est un emblème sublime, si ce n'est pas une vérité matérielle. Cette époque étoit celle où la pensée de l'homme, fortement entraînée par le mouvement de progressibilité qui lui est propre, commençoit à multiplier les observations et les découvertes, et à décomposer les faits sensibles. Cependant je pose en principe, et on admettra ce principe sans difficulté si l'on m'a suivi jusqu'ici, que l'imitation du bruit naturel est restée partout plus ou moins patente dans la parole. Je touche au moment d'expliquer comment elle s'est étendue aux êtres insonores et abstraits, mais ces leçons, que je cherche inutilement sans doute à préserver de pesanteur et d'ennui, ne sont déjà que trop exposées à paroître longues dans le cadre étroit où je les enferme. J'y reviendrai dans un autre chapitre.

Nous avons acquis jusqu'ici deux notions fondamentales qu'on peut formuler en peu de mots :

1. L'homme a reçu la faculté de faire sa parole pour exprimer sa pensée.
2. L'homme a fait sa parole par imitation : son premier langage est l'ONOMATOPÉE, c'est-à-dire l'imitation des bruits naturels.

III.

LANGUE ABSTRAITE ET FIGURÉE.

ON a vu dans le chapitre précédent comment s'étoient formés à l'imitation du son tous les mots qui rappeloient à l'homme une des impressions de l'ouïe. Il n'est pas difficile de comprendre comment ce procédé s'est étendu par allusion à la formation des autres, quand on a l'habitude d'observer les secours que se prêtent mutuellement les organes pour rendre des sensations dont le nom leur manque. Rien n'est plus commun dans nos langues mêmes dont la richesse dégénère cependant en profusion. Une lumière *éclate*, des couleurs *crient*, des idées se *heurtent*, la mémoire *bronche*, le cœur *murmure*, l'obstination se *cabre* contre les difficultés. Toutes ces expressions sont des onomatopées, des figures tirées d'un bruit naturel, et ces figures sont tellement appropriées par l'usage à l'énonciation des idées qu'elles représentent, que le mot propre n'est ni plus pittoresque, ni plus intelligible³. Il en est de même réciproquement comme on peut le voir par ces locutions si vulgaires, une musique *pâle*, une imagination *décolorée*, des explications *louches*, d'*âpres* douleurs, d'*âpres*

baisers, où des sensations étrangères aux organes de la vue, du tact et du goût, sont rendues par des signes particuliers à ces agents extérieurs de l'âme. L'aveugle-né Saunderson, interrogé sur l'opinion qu'il se formoit de la couleur rouge, répondit sans hésiter qu'elle devoit ressembler beaucoup au bruit de la trompette. La même question, prise au sens inverse, ayant été adressée par moi au fameux sourd-muet Massieu, il n'hésita pas davantage à comparer le bruit de la trompette à la couleur rouge. C'est que c'est ici l'élément facultatif de la création des langues, et que le don de la parole seroit vain si à la puissance d'imiter les effets sonores, il n'avoit réuni celle d'appliquer leurs dénominations radicales aux substances ou aux idées les plus dépourvues de sonorité. Tout le monde reconnoîtra aisément dans sa propre intelligence l'aptitude, extraordinaire dont l'homme est doué pour cette opération de l'esprit.

J'ai rapporté quelques exemples pris au hasard de ces allusions faciles, et j'ai une excellente raison pour ne pas y insister. C'est qu'il ne faudroit rien moins pour épuiser cette matière que transcrire tous les dictionnaires de tous les peuples. Il n'y a pas de mot dans les langues-mères où l'onomatopée ne soit plus ou moins manifeste, et si elle reste latente dans le plus grand nombre des mots d'une langue usée, ce n'est pas qu'on ne puisse la retrouver en remontant à leurs racines, mais c'est que les révolutions du langage et les caprices de l'orthographe ont peu à peu altéré leur valeur caractéristique lorsqu'ils ne l'ont pas fait entièrement disparaître⁴. Chacun peut trouver des preuves de ce fait de linguistique dans les vocables néo-latins en les comparant à leurs équivalents antiques, et plus on rétrogradera vers le mot primitif, plus on sera frappé de l'intelligence imitative qui a présidé à sa composition. Je répète donc ici, pour que les mémoires les plus rebelles n'aient pas le droit d'en prétexter ignorance, que l'onomatopée a été l'agent mécanique du langage, et la comparaison son agent intellectuel. Le premier travail de la pensée, quand elle est saisie d'une perception nouvelle, est en effet de la rapprocher des perceptions antérieures qui lui ressemblent, sinon par leur nature, même, au moins par la manière dont elles agissoient sur l'âme quand on les a éprouvées pour la première fois, et c'est ce rapprochement qui la nomme. Il est d'autant plus soudain que l'organisation dans laquelle il s'opère est servie par des sens plus délicats,

et cette soudaineté à embrasser les rapports des choses est précisément ce qu'on appelle l'esprit. On conçoit aisément d'après cela pourquoi toutes les idées flatteuses ont été exprimées par des sons fluides, toutes les idées âpres par des sons rudes. L'homme qui est témoin d'un crime ou qui l'entend raconter pousse le même cri que celui qui se brûle à un fer ardent ou qui marche sur la queue d'une vipère ; et son verbe, alors spontané comme son cri, a peint par des articulations homophones, ou très-voisines, des sensations analogues, quoique diverses. Les langues n'ont pas pu se faire autrement.

On a dit souvent avec raison que le meilleur des dictionnaires possibles seroit un dictionnaire ontologique, c'est-à-dire où les mots seroient classés selon l'ordre philosophique des idées ; et je suppose qu'on n'a renoncé à cette méthode plus d'une fois essayée sans succès que parce qu'elle exige un esprit d'analyse et de dialectique infiniment rare. Il seroit au moins fort aisé d'en faire l'essai dans une langue primaire ou de très-ancienne formation, sur une seule des cinq ou six notions essentielles de l'homme en société. Eh bien ! si les propositions que je viens d'établir sont vraies, le rapport qui se trouvera dans cette monographie ; entre des idées congénères, se trouvera nécessairement dans les consonnances, et cela ne peut souffrir le moindre doute. Il faudroit méconnoître absolument l'esprit des langues pour mettre ce principe en question. Je me crois autorisé par conséquent à le regarder comme définitivement posé.

Il n'est probablement pas inutile de revenir ici sur une chose déjà dite, mais qu'on ne sauroit trop redire pour se soustraire aux conséquences excentriques d'une fausse acception d'idées. Il ne s'ensuit pas de ce système que tous les êtres devroient être désignés par des homonymes universels, car il seroit indispensable pour cela que chaque être n'offrît en soi qu'un seul caractère, et ne pût être jugé que par une seule sensation, ce qui est absurde à imaginer. Les mœurs, les inclinations, les habitudes, la manière d'être impressionné, sont d'une grande conséquence dans la fonction du dénominateur, comme les aspects sensibles, les formes, les qualités, les usages, dans l'objet dénommé, comme le lieu, le temps, les circonstances, où le nom s'impose. Le boa est un serpent, mais il ne siffle pas comme l'aspic, le sinaki, et la plupart des serpents ; il ne s'annonce

point par le tintement ou le cliquetis des écailles de sa queue, comme le sininga⁵ ; il bâille, il beugle, il mugit. Son nom est l'onomatopée qui lui est propre.

Il en est ainsi sans exception de tous les mots que l'homme a cru inventer.

Chaque peuple a donc fait sa langue comme un seul homme, suivant son organisation et les influences prédominantes des localités qu'il habitoit. Il résulteroit de là tout naturellement que les langues de l'Orient et du Midi dévoient être généralement limpides, euphoniques et harmonieuses, comme si elles s'étoient empreintes de la transparence de leur ciel, et mariées par un merveilleux accord aux sons qui émanent des palmiers balancés par le vent, au frémissement des savanes qui courbent et relèvent le front de leurs moissons ondoyantes, aux bruissements, aux bourdonnements, aux susurrements qu'entretient dans une multitude innombrable de créatures invisibles, sous les tapis émaillés de la terre, le développement d'une vie agile, exubérante et féconde. L'Italien roule dans ses syllabes sonores le frissonnement de ses oliviers, le roucoulement de ses colombes, et le murmure sautillant de ses cascadelles. Les langues du Nord, au contraire, se ressentirent de l'énergie et de l'austérité d'un climat rigoureux. Elles s'unirent dans leur vocabulation crue et heurtée au cri des sapins qui se rompent, aux bondissements retentissants des rocs qui croulent, et au fracas des cataractes qui tombent. Il n'y a par conséquent point de langue primitive et innée pour l'espèce humaine, mais autant d'aptitudes innées à la composition d'une langue, et de langues plus ou moins diverses entre elles, qu'il y aura de sociétés autochtones, c'est-à-dire attachées à un sol particulier. C'est pour cette raison que la confusion des langues et la dispersion des peuples sont présentées par l'Écriture comme deux événements synoptiques dans la magnifique histoire de Babel, où il est peut-être permis de ne voir qu'une de ces paraboles sublimes si fréquentes dans les livres saints. C'étoit l'opinion du grand Leibnitz.

Je pourrais partir de ce point pour suivre hardiment dans leurs conséquences évidentes les principes sur lesquels je me suis appuyé dès le commencement de cette discussion, mais j'ai à cœur de ne pas me faire de querelles avec la théologie, qui est fort exigeante parce qu'elle en a le droit,

puisque'elle est certainement la plus élevée des sciences de l'homme, si elle n'en est pas la plus exacte ; et je ne saurois me soustraire à ce danger qu'en m'entourant de témoignages moins faillibles que le mien. Or, il n'y a aucune des assertions qu'on pourroit imputer à ma témérité où je ne sois soutenu du témoignage des philosophes les plus honorés pour leur candeur, et des critiques les plus recommandables pour leur orthodoxie. Les casuistes sévères qui me reprocheront de n'avoir pas admis que Dieu eût communiqué simultanément une langue primitive à la première famille humaine, n'oseront peut-être pas opposer la même fin de non-recevoir à saint Grégoire de Nysse, frère très-méritant de saint Basile, au jugement de la vieille église, et celui de ses grands docteurs, peut-être, dont les décisions ont été le moins contestées. Saint Grégoire va plus loin que moi. Il parle avec une pitié ironique et moqueuse des bonnes gens qui croient que Dieu a été le premier et modeste fabricant de la langue d'Adam, opinion qu'il appelle expressément une sottise et une vanité ridicule, tout-à-fait digne de l'extravagante présomption des Juifs, « comme si Dieu, ajoute-il, avoit daigné se réduire à l'office d'un maître de grammaire pour enseigner à ses créatures le nom, l'adjectif et le verbe, l'alphabet et la syntaxe. Dieu a fait les choses et non pas les noms, et c'est à l'homme qu'il a été donné, par une grâce de sa bonté, d'imposer des noms expressifs et vrais aux choses que Dieu avoit créées. Cette fonction », continue ce grand écrivain, « étoit inhérente à la nature raisonnable de l'espèce, qui a inventé toutes les langues ; ce n'étoit pas celle du Seigneur qui a produit le ciel, la terre et l'homme sans leur donner des noms humains, mais en permettant à l'homme de nommer à sa manière le ciel, la terre et tous les êtres qu'ils renferment, et en lui conférant pour cela les facultés intelligentielles et organiques dont il avoit besoin. » – C'est en ce sens que le Cratyle de Platon reconnoît Dieu pour l'auteur des langues, par l'intermédiaire des agents qu'il lui a convenu d'employer, comme l'architecte est l'auteur du bâtiment dont il a tracé le dessin et distribué les matériaux. Lucrèce, qui parle fort raisonnablement *de la nature des choses*, quand il n'est pas égaré par la mauvaise physique d'Épicure, exprime ma pensée tout entière dans ce passage que vous aimeriez mieux demander à l'excellente traduction de M. de Pongerville : « La nature enseigne elle-même à l'homme les *sons*

divers du langage, et la nécessité lui apprend à désigner par des noms tout ce qui existe. » La philosophie est sur ce point d'accord avec la foi. Quant à Babel, le même saint Grégoire n'est pas moins positif dans cet axiome littéralement extrait du texte, et qui ne résume pas moins bien mes propositions : « La confusion des langues doit être nécessairement attribuée à la volonté de Dieu selon le rapport théologique, mais elle est l'ouvrage de l'homme selon la vérité de l'histoire⁶. »

Sortons maintenant de cette discussion qui nous a presque entraînés jusque sur le terrain de la scholastique, pour admirer comment Dieu a voulu pourvoir, par le même bienfait, au besoin de notre vie sociale par la communication explicite de la pensée, et au besoin de notre vie imaginative par la brillante faculté de comparer les sensations et de figurer la parole. S'il lui avoit plu de restreindre cette propriété merveilleuse aux expresses nécessités de notre conservation matérielle, il est évident qu'elle y auroit surabondamment suffi, comme cela se remarque dans l'enfant, dans l'homme rustique et borné, dans l'imbécille et le crétin, qui n'ont que des balbutiements confus, ou tout au plus que des vocables *réels*, sans mouvement et sans élasticité, pour exprimer leurs sensations et leurs appétits. Nous serions encore au premier rang des animaux, mais nous n'en serions pas séparés par l'infini de l'intelligence ; car notre parole n'auroit point d'âme. En cela consiste le premier mystère du verbe, et la raison pourroit se contenter de cette révélation. Ce n'est qu'en s'enrichissant de cette large récolte d'allusions et de métaphores où la pensée ne cesse de puiser, et qu'elle ne sauroit épuiser ; c'est par cette ductile aptitude du mot à s'assouplir aux formes de l'idée, que la langue est devenue intellectuelle ; et il est impossible de n'en pas conclure que l'espèce ne seroit jamais arrivée à un certain degré de perfectionnement, si elle n'étoit née poète. Comparer les idées entre elles, saisir avec soudaineté leurs rapports les plus délicats, les représenter par des noms mobiles et pittoresques, dont les acceptions se multiplient suivant les différents aspects qu'il plaît à l'esprit de leur donner, c'est en effet la poésie. Une langue parfaitement exacte, c'est-à-dire qui auroit un signe exclusif pour chacune des perceptions des sens et des notions de l'âme, comme la demandent les philosophes, n'auroit plus rien de l'élégance, de la grâce et de l'élévation des langues qu'il nous a été

permis de faire. On en jugera sans peine par les langues spéciales qui se rapprochent de ce type heureusement impraticable, dans l'usage des sciences, le style de la pratique, les nomenclatures des méthodistes, et les procès-verbaux de la troisième académie. Il n'y a personne qui ne sente parfaitement qu'il y a cent fois plus d'esprit dans l'argot lui-même que dans l'algèbre, qui est le chef d'œuvre des langues factices, et que l'argot doit cet avantage à la propriété de figurer l'expression et d'imager le langage. Avec l'algèbre, on ne fera jamais que des calculs ; avec l'argot, tout ignoble qu'il soit dans sa source, on referoit un peuple et une société. Qui croiroit qu'on a pu rendre attrayant le néant radical de certaines sociétés secrètes, aussi célèbres qu'elles sont inutiles, quand elles ne sont pas nuisibles ? Qui croiroit que les délicieuses notions de l'histoire naturelle ont pu devenir maussades et rebutantes ? La raison en est toute simple : c'est que la maçonnerie parle une langue métonymique, et remue, sous ses emblèmes arbitraires, une multitude de pensées ; c'est que l'histoire naturelle, déchue de ses splendeurs naïves par le fastidieux artifice des nomenclateurs, parle aujourd'hui une langue exacte, qui n'exerce désormais que les fonctions les plus mécaniques.

Je touche à une question intéressante, et qui promet enfin au lecteur des développements moins arides et des digressions moins sévères. Comment la poésie s'est-elle identifiée avec le langage de l'homme ? Comment a-t-elle influé sur les premières civilisations, et à quels signes reconnoît-on cette influence ? Par quelle suite d'événements est-elle devenue une langue à part dans les civilisations secondaires ou prosaïques, et quel a dû être alors le caractère et l'usage de cette langue exceptionnelle et privilégiée ? Ces considérations seront l'objet du chapitre suivant.

IV.

LANGUE POÉTIQUE.

J'AI dit, et je crois avoir prouvé, que les premières langues s'étoient formées des éléments les plus essentiels de la poésie ; dans leur mécanisme physique, elles étoient imitatives ; c'est l'harmonie ; dans leur application aux idées abstraites, elles étoient allusives ; c'est la figure. Or, la poésie est en principe une langue harmonieuse et figurée.

Il nous coûtera peu de grouper autour de cette proposition toutes les circonstances de temps et de lieu qui peuvent la fortifier ; car le lecteur doit les avoir prévues avant nous. S'il m'a suivi jusqu'ici, je suis sûr qu'il me devance.

La nature étoit toute jeune encore à l'avènement de l'homme. Une terre énergique et puissante fournissoit avec une profusion qu'on auroit crue inépuisable à l'entretien de sa pompeuse végétation. Les animaux eux-mêmes n'avoient fait qu'émonder ces richesses luxuriantes du sol qui se réparent toujours avec usure⁷. Chaque jour venoit charmer d'une nouvelle découverte les contemplations curieuses de la pensée, et distraire l'heureuse oisiveté de cette vie primitive par de nouvelles merveilles. Les faits les plus

simples de l'ordre éternel étoient des événements ; tous les événements étoient des miracles. La tiédeur, le zéphyr et les ornements du printemps revenoient sans être prévus ; le lever du soleil n'étoit qu'un long phénomène qui pouvoit manquer le matin aux espérances de la nuit. Si un arc resplendissant de couleurs se déployoit du ciel à la terre, et s'y brisoit en la semant de brillants atomes, semblables à la poussière des pierres précieuses, il annonçoit un message et une promesse de Dieu. Si la lune disparoissoit dans une éclipse, elle étoit dévorée par un noir dragon : la foudre étoit la colère du Seigneur, et la manne étoit son pain.

De son côté, l'organisation de l'homme étoit bien mieux appropriée à ce genre de perceptions qu'elle ne l'est aujourd'hui. Le genre humain adolescent avoit toute la délicatesse de tact et toute la fraîcheur de sentiments qui s'identifie dans les jeunes âmes avec la poésie des choses. La vie elle-même étoit tout entière une poésie pleine de grâces et de mystères. Dans une société sans histoire, sans traditions, et presque sans langage, la sensation étoit toujours neuve et saisissante, le jugement toujours intime et individuel, et cette nouveauté dans l'aspect de l'objet, cette individualité dans la manière de le sentir, constituent la plus pure essence de la poésie. La discussion n'avoit rien obscurci, la logique n'avoit rien desséché, la science n'existoit pas. Rien n'existoit que la poésie, et l'homme étoit poète comme il étoit homme, parce qu'il ne pouvoit pas être autre chose.

Oh ! combien il étoit loin alors de l'époque où la lettre liée à l'esprit, comme le cadavre au vivant dans les raffinements d'un affreux supplice, devoit lui communiquer la mort ! Il ne possédoit des ressources de la parole que ce qui suffit strictement à l'expression des premiers besoins et des premières pensées. Sa langue, pauvre en vocables, étoit riche du moins en acceptions merveilleuses, comme cette pièce de monnaie du voyageur maudit, qui prend dans tous les pays l'empreinte du souverain régnant, et qui se reproduit toujours pour tous les usages. La pauvreté même de cet instrument multiple étoit le véritable ressort des mouvements de son intelligence. Moins indigent, il auroit trouvé trop tôt ce funeste positif qui deffleurit l'imagination et qui tue le génie. Il ne disposoit que d'un très-petit nombre de mots, et cependant il fut pittoresque, énergique, entraînant

comme la force, éloquent comme la passion, parce qu'il avoit une ame qui s'incarnoit dans son verbe et qui le rendoit vivant.

On ne connoît peut-être pas assez la valeur et la puissance d'une langue pauvre. Le malheur de nos langues *perfectionnées* est d'avoir fourni des mots à toutes les nuances de l'idée. Chez les peuples dont le dictionnaire est large, la parole n'est plus que la monnaie de la sensation. C'est un signe exact si l'on veut dans sa valeur conventionnelle ; ce n'est plus de l'or, c'est du billon. Nous demandons souvent pourquoi la poésie se refuse presque toujours dans les langues vieilles aux efforts du génie lui-même. La raison en est facile à trouver. C'est que hors d'une langue pauvre, il n'y a point de poésie. L'expression poétique étoit aux premiers hommes ce qu'est un fragment de verre coloré dans le kaléidoscope. Elle changeoit de place et d'effet à toutes les émotions qui agitent le langage, et se prêtoit avec un éclat toujours nouveau à toutes les nouvelles combinaisons de la pensée. Cette ressource naïve et nécessaire des langues pauvres n'a rien qui offusque l'esprit et la raison, parce qu'elle est naïve et nécessaire ; mais elle devient importune et révoltante du moment où elle devient affectée. On vous dit : Vous avez le mot propre ; faites-moi grâce de la figure. La métaphore est un emprunt fait au connu pour représenter l'inconnu, et n'a rien qui me choque alors ; mais que me veut-elle quand l'inconnu est nommé ? Je ne te demande pas à qui tu ressembles ; je te demande qui tu es. Une périphrase n'est au fond qu'une énigme plus ou moins claire, et l'énigme qu'un jeu fastidieux tout au plus propre à exercer la patience. Poète ou non, explique-toi, si tu veux qu'on t'entende, car le seul objet du langage est d'être entendu. – Il faut convenir que cela est fort judicieux.

Aussi voyez ce qui arrive des langues complètes ! Elles s'en vont, elles meurent de faim comme l'avare au milieu de ses richesses inutiles, comme ce roi de la fable qui avoit reçu le don fatal de changer ses aliments les plus indispensables en métaux précieux ; il buvoit de l'or fondu et ne se désaltéroit pas. Le langage simple et limpide des premières sociétés étoit semblable, au contraire, à ce nectar de la dive bouteille qui prenoit, au gré de la fantaisie, toutes les saveurs que l'imagination vouloit lui donner. Ne vous y trompez point cependant. Ceci n'est pas un système sans autorité, un paradoxe où je me joue. C'est de l'histoire littéraire.

Les exceptions ne nous gêneront pas ; je n'en connois point. Est-ce le grec rajeuni par l'influence des Ptolémées ? Vous trouverez Lycophron. Lycophron a existé, le poème de Lycophron existe, son nom n'est pas une pseudonymie pour exprimer l'astuce et la duplicité d'un loup, comme l'ont imaginé quelques étymologistes malencontreux. C'est celui d'un écrivain de mauvais goût qui avoit pris à tâche de s'exprimer en gryphes plus impénétrables que ceux du sphynx, et qui y a réussi, malheureusement pour sa réputation, puisqu'il est devenu le prototype éternel de ces faiseurs de galimathias doubles, si communs dans les littératures en décadence. Les artifices les plus familiers à Lycophron consistoient à ne se servir que des archaïsmes entièrement tombés en désuétude, à prodiguer des néologismes d'une construction si bizarre que leurs éléments défient l'étude et la patience, à torturer l'acception des mots pour leur faire dire ce qu'ils n'ont jamais signifié, à envelopper la pensée la plus simple et la plus commune dans des phrases inextricables, entrecoupées d'incises multipliées qui font oublier à tout moment l'idée principale, et à les prolonger en déductions confuses et indéfinies, où le fil d'Ariane seroit au lecteur d'un inutile secours ; à ne désigner enfin les personnes et les choses que par des circonstances occultes ou des noms impénétrables, comme si d'un moyen naturel d'explication il avoit voulu faire un mythe. C'est ainsi que finit la langue et la poésie d'Homère, aux beaux jours d'Alexandrie.

Il en sera de même partout. Après le bel âge des lettres espagnoles, viennent Gongora et ses *cultoristes* ; après le Tasse et l'Arioste, le cavalier Marin et son pâle cortège de *seïcentistes* maniérés, armés de pointes et de *concetti* ; après Shakspeare, l'*euphuisme* ; après notre admirable langue du seizième siècle, si gracieuse, si virile, si expressive, si pleine, si complète en toutes choses, après la langue de Rabelais, de Desperriers, de Marot, d'Henri Estienne, d'Amyot, de Montaigne, la *préciosité* si vaine, si affectée, si puérile, si prétentieuse, si contrefaite, si fausse. Et n'en demandez pas davantage aux facultés de l'homme. Il ne construit que pour détruire. Quand il est arrivé au faîte, il aspire à descendre comme l'Auguste de Corneille. Il ne lui est donné de mener une langue, une science à fin, que pour sentir se révéler graduellement l'invincible instinct qui le porte à la défaire. Ses monuments ne sont pas plus tôt achevés qu'il les attaque avec la sape et le

marteau. C'est le plus habile des ouvriers, mais c'est le plus implacable des ravageurs. Son intelligence n'a rien à envier à l'industrie décevante de Pénélope ; elle a des nuits laborieuses pour le mal qui rendent au néant tout l'ouvrage de ses jours.

Il arrive cependant quelquefois qu'une langue semble renaître tout-à-coup du milieu de ses ruines, et cette palingénésie est le plus rare effort de l'esprit humain ; mais il ne faut pas se tromper à cette apparence. La langue ressuscitée n'est au fond qu'une langue nouvelle qui usurpe l'héritage et le nom de la première. Lorsque Malherbe vint, la langue françoise n'existoit plus. Le grec, le latin, l'espagnol, habillés à la françoise l'avoient remplacée. Molière et La Fontaine seuls en conservèrent des traditions vives et précieuses qui ont péri avec eux. Il y a peut-être plus loin de Montaigne à La Bruyère que de Sénèque à Montaigne. C'est à quelques formes près, toutes syntaxiques et grammaticales, trois langages distincts entr'eux. Le siècle de Louis XIV est plus qu'un siècle. C'est une langue. Il n'a rien achevé. Il a bâti. On admire ses perfectionnements, et on lui fait tort. Il a réellement créé, non de sa propre puissance, mais en empruntant des matériaux au passé : sa parole à la langue françoise qui étoit morte, sa littérature aux langues mortes de Rome et d'Athènes.

Ces renouvellements artificiels du langage ne sont jamais longs. Ils ont l'éblouissante lueur de l'éclair ; ils en ont la rapidité. Les langues spontanées qui portent en elles un principe inné d'inspiration ne le cèdent pas en durée aux empires les plus vivaces, même quand elles restent obscures et grossières. Les langues factices s'usent en un ou deux siècles, même quand elles paroissent imposantes ou sublimes. Elles dévorent le temps parce qu'elles sont nées adultes, et comme elles n'ont point eu d'enfance, leurs forces passagères s'éteignent dans une courte caducité.

Cette digression me conduiroit assez naturellement à nos jours, et à la ridicule collision d'écoles rivales qui occupe aujourd'hui notre frivolité ; mais je ne hasarderois pas long-temps un pied téméraire sur les cendres douteuses de ce terrain volcanique. Ce que j'aurois à en dire se réduit d'ailleurs à peu de choses, d'après les principes que j'ai exposés jusqu'ici, et dont les corollaires sont bien faciles à saisir. C'est par là que je vais finir,

et puis je retourne à l'histoire positive de la parole et de l'écriture pour ne plus m'en écarter.

La dispute des classiques et des romantiques, puisqu'il faut les nommer par leur nom, me rappelle celle de ces enfants étourdis qui se disputent l'image de la lune réfléchie par un seau d'eau, et qui ne veulent pas comprendre que la lune n'est pas là. Les classiques ont perdu pour toujours ce que les romantiques ne trouveront jamais. La poésie est morte en France de la stérile opulence du langage, et de quelques autres causes. Elle a exhalé ses derniers soupirs sur un petit nombre de lyres qui cessent déjà de vibrer. Tout ce qui l'inspiroit a disparu avec elle. Les Dieux sont partis, et les poètes s'en vont avec les Dieux.

V.

LANGUE IMITATIVE, LANGUE POÉTIQUE. – ORIGINES DE L'ÉCRITURE.

LA formation de la parole à l'imitation des sons naturels, l'onomatopée, principe des langues parlées, est un fait si évident qu'il est peut-être extraordinaire qu'on ait tardé si long-temps à le formuler ; car toutes les observations des linguistes anciens et modernes concourent à l'établir.

Il n'est personne qui n'ait entendu parler de la tentative de Psammitique pour remonter aux origines du langage. Ce souverain, qui régnoit près de sept cents ans avant notre ère, et qui ouvrit le premier l'entrée de l'Égypte aux étrangers, s'étoit avisé d'isoler de tout contact humain des enfants nouveau-nés et de les faire allaiter par des chèvres, afin de les soustraire à l'influence de l'imitation immédiate. Ces enfants parvenus à l'âge de la parole exprimèrent, dit-on, leurs besoins par le mot *bekkos*, qui signifioit *du pain* dans la langue des anciens Phrygiens, et cette langue fut en conséquence reconnue pour primitive. C'est ainsi qu'on procède

ordinairement dans les sciences où il est d'usage de s'arrêter à la surface d'une découverte pour jeter les fondements d'un système.

On a très-judicieusement remarqué sur celle-ci, que la seule induction qui en résulte naturellement, fort concluante pour la langue primitive et immuable des chèvres, ne prouvoit rien en faveur de la première langue de l'homme, puisque les chèvres formoient elles-même d'une manière très-distincte les deux articulations dont ces enfants avoient composé leur étroit vocabulaire. Il ne falloit plus qu'un léger effort pour arriver à la conséquence philosophique de l'expérience de Psammitique, c'est-à-dire à penser que l'imitation des bruits animaux étoit l'élément essentiel des langues qui commencent. Cet effort ne fut pas même essayé, et la théorie qui en résulte peut passer encore aujourd'hui pour un paradoxe. L'existence de l'Amérique aussi étoit tenue pour un paradoxe, avant que cet hémisphère fût découvert par Christophe Colomb ; et bien des siècles avant Christophe Colomb, on savoit que la terre étoit ronde.

Quoi qu'il en soit, l'observation de Psammitique ne peut que fortifier l'opinion universelle des lexicologues, qui ont toujours rapporté l'invention de notre première consonne à la bique ou à la brebis ; et comme elle est le premier signe de l'initiation de l'homme au mystère de la parole, elle est devenue dans l'agneau la figure ou l'emblème du verbe. Pierius Valerianus prétend qu'elle est exprimée dans les hiéroglyphes par l'image de la brebis, et je remarquerai en passant que cela ne peut être vrai que des hiéroglyphes phonétiques ou verbaux, qui ont été appliqués par extension à l'écriture radicale, comme je le ferai voir ailleurs, les hiéroglyphes n'ayant d'abord été que réels ou idéographiques. En attendant, ce qui est vrai pour cette consonne, l'est également pour toutes les autres, et l'homme ne recevrait pas même aujourd'hui une nouvelle perception du monde sensible, sans être obligé de recourir au même moyen pour la représenter. Voilà pourquoi les langues diffèrent les unes des autres par de certaines articulations plus ou moins multipliées, suivant leur origine, et c'est ce qui nous rend peu capables de nous approprier ceux de ces artifices dont la nature ne nous a pas fourni le type. Il y a dans les langues américaines des consonnes stridentes, qui sont évidemment formées d'après le sifflement de certains serpents inconnus dans nos régions tempérées, et les clappements des

Hottentots rappellent à s'y méprendre une espèce de cri particulier aux tigres qui *ranquent*, onomatopée toute latine que j'emprunte à Buffon⁸. Palamède, qui paroît avoir eu beaucoup de temps à perdre pendant la longue durée du siège de Troie, puisqu'il y inventa le jeu des échecs et d'autres choses de la même importance, prétendoit y avoir appris quatre lettres au passage des grues, et il ne nous reste certainement pas un monument plus authentique de ce temps-là, puisque ces quatre lettres subsistent toujours dans l'alphabet grec, qui n'en avoit eu que vingt jusqu'à lui. Une singularité remarquable et fort propre à rendre ce système plus sensible encore, c'est que nous ne manquons d'aucun signe essentiel pour figurer les bruits des animaux indigènes, et qu'il en est de même en toute langue, bien que nous soyons fort loin d'avoir prévu dans les alphabets toutes les modalités possibles de l'articulation. Ainsi, le patient Allemand dont j'ai parlé dans un des chapitres précédents, n'a trouvé sa langue rebelle à aucune des innombrables intonations du rossignol, et M. Dupont de Nemours n'a pas été plus embarrassé à peindre, avec ne fidélité qui fait illusion, un langage encore plus extraordinaire sous la dictée des corbeaux. Ne seroit-il pas étrange que nous jouissions de cette faculté, nous qui manquons des instruments nécessaires pour rendre *phonétiquement* je ne sais combien de consonnes, je ne dis pas seulement des Hottentots, mais des Anglois et des Espagnols eux-mêmes, si nous ne la devons à la nature, qui nous a rendu intimes toutes les vocalisations des animaux, ou plutôt qui a voulu faire d'eux nos maîtres dans l'art de parler ?

J'ai rapporté à ce procédé imitatif ce qu'il y a d'harmonie propre dans les langues, et j'entends par harmonie propre, celle qui résulte d'une onomatopée expressive et pittoresque ; l'harmonie générale d'une période nombreuse, rythmique et cadencée, dépendant plutôt du balancement mesuré et de l'heureux concours des consonnances les plus agréables à l'oreille, ce qui est tout autre chose. Je crois avoir montré combien cette opération étoit favorable au développement d'un langage qui réunissoit d'ailleurs toutes les autres conditions de la poésie ; je crois avoir dit tout ce qu'il y avoit alors d'inspireur dans cette création naissante, qui étoit elle-même une poésie merveilleuse, tout ce qu'il y avoit d'impressionable et de naïf dans l'organisation d'une jeune société, appelée à décrire pour la

première fois des sensations qui commençoient à peine à se révéler ; et si je reviens à dessein sur ces idées que j'ai cherché à rendre suffisamment explicites dans les chapitres précédents, c'est que la forme de ce cours exige plus qu'une autre qu'on récapitule de temps en temps les principes une fois admis, pour suivre leur enchaînement avec plus de facilité. L'unité d'un enseignement synoptique me dispenseroit des répétitions qui sont ici nécessaires.

On ne contestera certainement pas à cette langue d'imitation d'avoir été la plus vive, la plus pittoresque, et par conséquent la plus intelligente de l'homme, puisque l'être s'y nommoit lui-même par le son, et que chaque idée se figuroit à l'intelligence en arrivant à l'oreille. Il est probable que l'instinct naturel de l'espèce y introduisit en peu de temps le nombre et la rime, complément essentiel et caractéristique de la parole dans les langues de première création, et qui revit encore long-temps dans les vieilles langues, le proverbe, l'adage, le lieu commun, le refrain, toutes les locutions morales et satiriques du peuple ; nul doute que l'élocution ne fût servie et soutenue alors par une mélodie plus hardie, par une accentuation plus nette, et par des toniques plus mordantes, puisque ce caractère s'est conservé jusqu'à nous dans la partie la plus franche et la moins altérée des langues, c'est-à-dire dans les patois. Remarquons en passant que le rythme alors n'étoit sujet à aucune application où il ne devînt éloquemment expressif, parce que le sentiment et la passion en notoient seuls les intonations et les ténues pour l'approprier à la pensée, fournissant le dactyle précipité à l'énonciation d'une idée rapide, et prolongeant à plaisir celle des idées graves, majestueuses et solennelles dans la sonorité mâle et pompeuse du spondée. A mesure que le principe générateur de la parole s'est effacé de la tradition, ces nuances ont plus ou moins arié, jusqu'à disparaître entièrement sous des acceptions arbitraires, mais il en reste cependant des traces sensibles dans la prosodie de tous les peuples qui ont encore une prosodie. La poésie identique du langage étoit donc réellement plus complète au premier âge des sociétés qu'elle ne l'a jamais été depuis, et c'est pour cela que son action s'est fait ressentir de siècle en siècle à travers toutes les générations, avec une autorité si imposante que la mémoire du genre humain reconnoissant, l'a prise long-temps pour la parole de Dieu

même. Interprète des révélations du Sinaï, elle a gouverné le monde avec Moïse ; elle a civilisé les barbares avec Orphée ; elle a élevé les villes avec Amphion ; elle a réglé la police des états libres avec Pythagore. Tout ce qu'il a été donné à l'homme d'obtenir de progrès en morale et en sociabilité, jusqu'à la grande époque du christianisme, c'est à la poésie qu'il le doit. Son œuvre une fois accomplie, elle s'est retirée de la terre, comme un ambassadeur qui a rempli son message, en abandonnant les nations à leur prosaïsme et à leur impuissance. Nous n'en connoissons plus que l'image.

Vous me demanderez peut-être si elle ne reviendra pas un jour, le code des lois à la main, pour renouveler la sainte et magique alliance de ces peuples discords, qui se débattent dans leurs chimères ? Demandez-moi plutôt si quelque grande révolution physique n'est pas cachée dans les mystères de l'avenir. Apollon ne manque jamais de paroître à son jour, et de tuer Python ; mais il faut que le déluge ait passé.

L'organe de l'ouïe, servi par l'instinct imitatif, a donc évidemment produit la parole, la poésie, la musique ; et la parole, la poésie, la musique, ont tout aussi évidemment produit les perfectionnements de la civilisation. Cette proposition est devenue si claire qu'on me saura peut-être mauvais gré d'y insister encore, et je conviens volontiers qu'elle doit tomber dans la battologie pour quiconque y a réfléchi. Je n'y reviens que pour en suivre plus loin les inductions.

En effet, nous n'avons obtenu jusqu'ici que le facile secret de la langue parlée. Nous allons voir maintenant l'organe de la vue, servi par ce même instinct d'imitation, qui est l'agent essentiel de la perfectibilité humaine, produire dans un sens inverse les arts du dessin, et puis l'écriture qui en est la dernière expression. Je dis *en sens inverse*, parce que dans la formation du langage, nous avons procédé du simple au composé, pour parvenir aux arts merveilleux de la parole, et qu'ici, au contraire, nous avons procédé du plus composé au plus simple, pour arriver à l'écriture proprement dite, le tableau ou le monument architectural étant certainement la première écriture de l'homme. Ce cycle intelligentiel, qui commence à la fiction du son par la parole, et qui finit à la fiction du son par l'écriture, embrasse toute l'étendue rationnelle du perfectionnement social. Tout ce qui est en dehors n'est que

superfétation et vanité. Mais la nouvelle proposition dont il s'agit ne peut se déduire que de l'histoire des faits.

Tant qu'une famille humaine resta unie et compacte sur la terre, la parole lui suffit. Les notions même les plus importantes à la conservation de l'espèce se perpétuèrent aisément par le simple secours de la tradition orale, mère poétique de l'histoire, qui nous a légué tant de charmantes origines des peuples ; et c'est pour cela que *parler* et *conter des fables* sont encore deux expressions homonymes dans la plupart des langues qui reconnoissent une source éloignée. Lorsque la vie de l'homme parut décidément mesurée par l'expérience à de certaines bornes qu'elle ne franchissoit point, on sentit la nécessité de consacrer les grands faits de la civilisation par des signes plus durables, et c'est alors que prit naissance cette architecture de géants dont nous faisons honneur à une race cyclopéenne. Nul doute que chacune de ces constructions colossales n'exprimât très-bien par une convention unanime la pensée qu'elle devoit représenter à l'avenir, et dont nous nous flattons quelquefois encore de pénétrer le mystère. Ce fut autre chose quand la division des tribus trop nombreuses et leurs migrations plus ou moins lointaines, jetèrent entre ces peuples naissants de vastes distances qui rendoient la promiscuité des idées plus difficile. Il fallut alors inventer un moyen de communication qui se fît comprendre aux yeux, et ce fut la peinture qui le fournit. On a retrouvé ce procédé, instinctif encore, dans de grandes populations du Nouveau-Monde essentiellement autochtones ; tels étoient les livres mexicains.

Comme la faculté de figurer l'expression s'étoit admirablement prêtée à varier les acceptions de la parole, on ne chercha pas un autre secret pour varier les acceptions de la pensée écrite, qui étoit la peinture. Les perceptions les plus abstraites de l'homme se revêtirent d'images intelligibles, et l'allégorie fut inventée ; l'allégorie, création féconde qui contenoit le germe précieux de toutes les mythologies. Les sentiments et les passions se manifestèrent au gré du burin et du pinceau par des comparaisons de sensations qui ne céloient l'idée d'un voile diaphane, que pour la rendre plus agréable à pénétrer, et c'est de là que vient l'usage antique de l'emblème, qui est la métaphore du peintre. Dès ce temps-là, comme au temps d'Horace, la peinture et la poésie furent la même chose.

Du moment où l’emblème, où l’allégorie, eurent animé ainsi tous les êtres sensibles pour les rendre propres à représenter l’abstrait et l’inconnu, l’ingénieuse imagination des jeunes sociétés ne manqua plus d’interprètes muets qui lui tinrent lieu de la parole, et qui en restreignirent jusqu’à un certain point l’usage aux communications les plus pressantes et aux entretiens les plus familiers. La nature tout entière avoit pris une voix pour exprimer les pensées de l’homme. En soumettant tous les êtres créés à l’empire de son intelligence, il leur avoit donné un langage aussi vif et aussi pittoresque que le sien. La violette nomma la modestie, parce qu’elle exhale ses parfums sous l’herbe. La rose commanda le secret, parce qu’elle est consacrée à de mystérieuses voluptés. La fleur du lis et de l’oranger désignèrent l’innocence, parce qu’elles sont candides et sans taches comme elle. De cet âge gracieux de la civilisation, date l’origine des *quippos* et de la langue des fleurs.

Alors l’écriture fit un pas immense. L’homme avoit remarqué que les mêmes images emblématiques se reproduisoient souvent dans sa langue écrite, on peut même dire dans ses tableaux. Il imagina qu’en leur donnant des acceptions fixes qui se modifieroient au besoin par des signes convenus, et en les rendant mobiles, il n’y avoit rien de plus aisé que d’en composer un corps complet de locutions écrites, dont l’ordre et la disposition détermineroient le sens particulier dans toutes les formes possibles de la pensée. Par cet habile artifice, il passa d’un stéréotypage sans variété à l’art d’assouplir la phrase et d’en nuancer le sens logique. Cette écriture, la première qui mérite ce nom, est celle qui fut désignée bien des siècles après sous celui d’écriture hiéroglyphique, parce que des inventions postérieures en ayant fait négliger l’emploi, les prêtres la conservèrent cependant pour la dédicace des monuments religieux et la transcription des textes sacrés qui devoient être tenus hors de la portée du vulgaire, comme nous l’avons fait depuis pour la langue latine. En ce sens qu’elle étoit *réelle*, c’est-à-dire qu’elle exprimait les choses mêmes, indépendamment des diverses appellations que chacune d’elles avoit reçues des hommes, et qu’elle pouvoit être par conséquent universellement intelligible à quiconque auroit possédé la clé de ses emblèmes, elle étoit, sans doute, préférable aux nôtres ; mais l’étrange multiplicité de ses signes, et le vague arbitraire de

leurs acceptions figurées, en rendoient l'investigation trop longue et trop difficile pour une société dont l'ardente impatience marchoit de découverte en découverte, et qui conquéroit tous les jours des idées et des sciences nouvelles.

On peut dire que le dernier obélisque qui ait été chargé de lettres hiéroglyphiques fut la Babel de la langue écrite. A l'instant où l'écriture *réelle* promettoit de ramener les langues à leur unité première, l'invention de l'écriture *phonétique* renouvela pour toujours leur diffusion. L'hiéroglyphe avoit représenté tous les objets sensibles de la pensée, et parloit immédiatement aux yeux. La lettre *phonétique* représenta le son radical ou syllabaire, et n'avertit la pensée que par l'intermédiaire de l'oreille, en lui rappelant la parole. Ce procédé simplifioit beaucoup l'écriture, car le nombre des signes propres à se convertir en hiéroglyphes n'étoit pas moins illimité que celui des êtres naturels, tandis que le nombre des signes nécessaires pour rendre ces articulations complexes, qu'on appelle *radicales*, n'excédoit pas quelques centaines. Quant aux modifications du sens, et aux flexions mêmes que l'usage avoit fait subir aux radicaux parlés, il suffit d'une très-petite quantité d'autres signes conventionnels pour les indiquer dans les radicaux écrits. Ce système d'écriture vit encore aujourd'hui ailleurs que sur les monuments ; il n'a pas cessé d'être en usage à la Chine.

La nature avoit fourni l'hiéroglyphe au peintre écrivain. L'hiéroglyphe n'étoit que l'objet ou l'emblème écrit ; il en fut autrement en apparence pour l'écriture radicale, puisque le son n'a pas de figure ; mais comme le son avoit été primitivement employé par extension à l'expression des choses insonores, la figure des caractères radicaux fut ramenée facilement par une allusion réciproque à l'expression du son. Le radical étoit d'ailleurs presque toujours verbal, ou formant en lui seul un vocable complet dans les langues mères, et il n'y avoit par conséquent rien de plus naturel que de le peindre par son hiéroglyphe propre ; c'est ce qui a lieu dans l'écriture chinoise, où le signe, pittoresque presque toutes les fois qu'il peut l'être ; mais cette tradition de l'écriture hiéroglyphique ne s'arrêta pas même à l'écriture radicale ; elle passa dans notre écriture littérale ou monogrammatique avec certains radicaux qui s'y sont abusivement

conservés. Ainsi le *xi* des Grecs a la figure de la scie dont il exprime le bruit ; leur *psi*, qui rappelle à l'oreille le sifflement de la flèche, la figure exactement aux yeux ; et leur *thet*, qui est l'onomatopée de l'action de sucer, représente une mamelle avec son mamelon. Il n'y a aucun jeu d'imagination dans ces rapprochements dont il seroit aussi superflu que facile d'étendre la liste. Je suppose que tout le monde les a faits, ou a pu les faire comme moi.

Pour ne rien laisser à désirer au lecteur qui ne se feroit pas une idée juste de l'écriture radicale, disons qu'elle consiste à représenter par un signe unique la combinaison compacte et monosyllabique de deux ou trois articulations. Dans une langue comme la nôtre, qui a quatorze voyelles et au moins vingt consonnes, ainsi que nous le verrons plus tard, il semble au premier abord que la série des combinaisons pourroit être inépuisable ; mais il faut remarquer trois choses : 1^o que les voyelles qui ne sont, à proprement parler, pour le langage qu'un moyen de vocalisation, et qui n'ont presque aucune autre valeur propre, n'entrent point en considération dans le son radical ; 2^o qu'il est des consonnes qui ne s'articulent jamais entre elles ; 3^o qu'il n'est point de langue où toutes les agrégations qu'on peut leur faire subir aient été mises en usage, et que le créateur du signe ou de la lettre radicale n'a eu à représenter que les agrégations pratiques. Ajoutons que cette écriture est celle des langues encore nouvelles, et par conséquent pauvres en mots ; d'où il résulte que le grammataire, ou, comme nous le nommons fort improprement, l'*alphabet* radical, n'a jamais dû se composer de plus de quatre ou cinq cents signes, modifiés ou fléchis par un très-petit nombre d'autres ; ce n'est certainement pas là une difficulté insurmontable, puisqu'il y a peu d'études scientifiques qui ne présentent un plus grand nombre de notions essentielles à retenir ; mais c'est toutefois une difficulté rebutante, et un obstacle considérable à l'investigation de l'écriture. Nous apprendrons bientôt comment l'homme en vint à bout.

VI.

§. I^{er}. DE L'INVENTION DE LA LETTRE. –

§. II. DES IMPERFECTIONS DE L'ALPHABET.

Nous avons vu l'homme s'élever par degrés avec une admirable puissance de la faculté de parler sa pensée à la faculté de la peindre. Nous l'avons vu passer de l'expression complexe de l'idée à son expression fractionnaire et mobile dans l'écriture hiéroglyphique, et de celle-ci à l'expression fractionnaire et mobile des sons composés dans l'écriture radicale. Déjà les langues sont faites, et les civilisations arrivées peut-être à leur point raisonnable de perfectionnement, si la Chine en est le véritable type, comme un grand nombre de sages l'ont avancé, et comme il faut en convenir, quand on admet que le perfectionnement absolu des sociétés se manifeste par deux signes éclatants, l'ordre moral et la stabilité, la raison convertie en loi et l'institution convertie en culte. Mais ce n'est pas là que

s'arrête l'esprit de l'homme, à qui il a été donné d'inventer au-delà même de la science du bien, et qui ne se relâche jamais de ses privilèges tant qu'il peut en repousser la limite. Il marche encore.

L'expression de l'articulation radicale étoit, comme nous l'avons remarqué, très-multipliée dans ses figures, ce qui faisoit de l'écriture le secret laborieux d'une caste studieuse. On ne tarda pas à s'apercevoir, sans doute, que les mêmes éléments se reproduisoient souvent dans des articulations diverses, et qu'en dégagant ces éléments simples de l'articulation, on simplifieroit l'écriture, puisque la voix humaine n'emploie pas plus d'une quarantaine de sons, dans les langues les plus riches, à la formation de la parole. Cette induction nous paroît si naturelle aujourd'hui, que nous avons peine à comprendre comment son application put changer la face du monde. Il n'y a pourtant rien de plus vrai. Un puissant génie se trouva, le plus hardi et le plus prodigieux, sans aucune espèce de comparaison, qui ait jamais influé sur les destinées futures de l'humanité, et il inventa la lettre. La lettre enfanta la diffusion des langues et celle des sociétés, la guerre et le despotisme. L'âge d'or étoit fini, et l'homme sortoit pour la seconde fois du paradis terrestre.

Je ne rechercherai pas si les lettres furent inventées par Adam ou par Seth, par Mercure, par Prométhée ou par Memnon ; elles le furent probablement par autant d'hommes qu'il se forma sur la terre de nations autochtones, parlant une langue qui leur étoit propre, à l'exception seulement de certaines régions où le système social étoit déjà fondé sur des bases inaltérables, et où tous les genres d'innovation venoient se briser contre l'inflexibilité de la loi. Telle étoit probablement la Chine.

Je n'examinerai pas davantage si la promiscuité de la faculté d'écrire fut un bienfait réel pour la multitude, et s'il est bien ou mal dans l'intérêt de son repos et de son bonheur, que les pensées stupides, extravagantes ou pernicieuses qui forment la presque totalité des pensées de l'espèce, aient un moyen de plus de se propager entre les hommes. J'ai sur ce point une opinion très-arrêtée, mais que je me réserve pour cause, et qui n'a d'ailleurs rien à faire dans l'histoire positive des faits de la linguistique. Il y a soixante ans que la même question eût fourni de belles pages à Rousseau, et qu'elle auroit peut-être attiré sur lui les foudres du mandement. On enverroit

aujourd'hui Rousseau chez les Ignorantins, et il est présumable qu'il ne se le feroit pas dire deux fois. Ses yeux étoient trop foibles pour nos lumières, ou sa raison trop saine pour nos folies.

Ce seroit cependant hasarder que de donner l'invention de la lettre pour le point culminant de la perfectibilité humaine, si cette proposition n'étoit démontrée par l'expérience immémoriale des siècles. Arrivée à ce point, l'intelligence n'a plus tenté que des efforts superflus, et toutes les fois qu'elle a voulu s'élancer au-delà, elle s'est égarée dans l'inconnu ou s'est perdue dans l'impossible. Elle avoit livré le signe des mots à quiconque sait écrire. Elle a laissé leur interprétation à l'arbitre de tout le monde ; ne lui en demandez pas davantage. La lettre étoit l'œuvre suprême de sa création ; l'esprit ne lui appartient point. La partie essentielle des langues, c'est-à-dire la définition et la doctrine, est remise aux caprices de l'usage, qui est dans la théorie de la parole ce qu'est le hasard dans celle de l'univers. L'homme se sera vainement élevé jusqu'à Dieu par la plus sublime de ses découvertes ; il n'en fera qu'un instrument de scepticisme et de logomachie, et tout l'effort de son génie n'aboutira qu'à formuler la pensée sous une figure matérielle dans laquelle il n'y a plus d'âme. Le prestige d'une imagination élevée, servie par une expression heureuse, peut produire sur vous quelque impression relative ; mais demandez au grand écrivain qui agit alors sur vous, ce qu'il pense de la langue dont il se sert, quand il est obligé de l'approprier à la traduction de sa pensée. Il vous dira que cette langue est un masque, une larve, un cadavre. Tout homme qui a trouvé les langues de l'homme assez bonnes pour rendre sa conception intime, comme il l'avoit conçue, n'a jamais rien conçu de grand. L'âme inspirée de l'orateur et du poète doit comprendre profondément que cet impuissant artifice n'est guère bon, comme un truchement grossier, qu'à se faire entendre des barbares. Elle posséderoit la vérité absolue qu'elle ne pourroit pas la donner.

Ne sembloit-il pas du moins que la société, parvenue à la possession de la lettre, ne négligeroit rien pour tirer tout le parti possible de cet agent précieux ? Transportez-vous à la merveilleuse découverte de l'usage du feu, appliqué aux besoins de la première famille humaine ! Avec quelle terreur l'homme ne craignit-il pas de voir disparaître cet élément soumis, dont la

conquête lui assuroit l'empire du monde ! Avec quelle sollicitude mêlée d'effroi n'épia-t-il pas les dernières clartés de ses étincelles mourantes ! Avec quelle impatience ne le vit-on pas s'empresse à lui fournir des aliments, à les enflammer de son souffle, à entretenir sous une cendre tiède les débris féconds de son trésor ! Telle, et plus vive encore, devoit être sa ferveur à fertiliser l'invention de la lettre, qui l'élevoit en roi au-dessus de la création intelligente, comme son usurpation du feu élémentaire l'avoit élevé au-dessus de la création matérielle. Il ne fit rien pour améliorer, pour compléter son ouvrage. Il avoit dérobé le flambeau de Prométhée, mais il le garda inutile et dédaigné dans ses mains. Il le laissa éteindre. Que diriez-vous de l'ouvrier insensé qui, après s'être pourvu par des miracles de patience et d'habileté de tous les instruments que réclame l'exercice de son industrie, les abandonne pêle-mêle dans un coin de son atelier ? Ainsi vous apparôtra l'homme oisif et insouciant au milieu de ces outils miraculeux du langage dont la Providence et le génie l'ont inutilement pourvu. C'est la clef de l'univers moral qu'il vient de fabriquer, et il ne sait pas même la nommer, tant il est vrai qu'au-delà du rayon qu'il lui est permis de parcourir vers le cercle infini d'une perfectibilité inaccessible, il n'y a plus que désordre et confusion.

Ce qui nous frappe le plus dans les productions de l'intelligence de l'homme, réduite à ses proportions légitimes, de celle qui lui a été donnée pour accomplir autant qu'il est en lui sa destinée naturelle, c'est l'entente et l'ordre de leurs parties. L'ordre et le beau, c'est la même chose, et partout où l'ordre ne se trouve pas, l'effort créateur est déçu. Eh bien ! on chercheroit inutilement de l'ordre dans tous les travaux de l'homme sur la science des lettres, depuis leur invention. On le croiroit en proie au jeu malicieux d'un esprit de dérision, qui ne lui a permis d'arriver au complément de ses découvertes que pour lui faire sentir plus amèrement l'impossibilité d'en user. Il n'y a rien de plus grand, je le répète, que d'avoir inventé le signe du son élémentaire. Il n'y a peut-être rien de plus facile que de le nommer, que de l'adapter à ses valeurs propres, que de le rédiger en alphabet rationel, et c'est ce que l'homme n'a pas fait, ce qu'il ne fera probablement jamais. Il a vaincu des obstacles qui effrayent l'imagination ; il a reculé devant un ouvrage d'enfant. La conception de l'écriture

phonographique est immense ; mais la mer est immense aussi et ses flots viennent se briser contre un grain de sable. Ne me dira-t-on pas quelle en est la raison ? Ne me dira-t-on pas comment il se fait que les lettres soient connues et employées sur toute la terre, et que l'alphabet rationel n'existe nulle part ?

Et qu'on n'imagine pas que ce soit une chose de peu d'importance qu'un alphabet philosophique ! Leibnitz a dit : Donnez-moi un bon alphabet, et je vous donnerai une langue bien faite. Donnez-moi une langue bien faite, et je vous donnerai une bonne civilisation.

Or, il n'y a point de langue bien faite, parce qu'il n'y a point de bon alphabet ; j'irai plus loin : parce qu'il n'y a point d'alphabet.

On ne peut en effet donner ce nom au mélange *fortuit* de signes *vagues*, *équivoques*, *insuffisants* dont tous les alphabets se composent. Il suffira, pour ne laisser subsister aucun doute sur cette proposition, d'accorder un moment d'examen au premier alphabet venu, et comme son choix est à peu près indifférent, puisque tous les alphabets sont presque également mauvais, je m'arrêterai à celui de la langue européenne qui paroît le plus fière de ses perfectionnements et de sa quasi-universalité.

Ce sera le nôtre, dont l'investigation ne peut coûter à personne de grands frais d'étude et d'érudition. Je n'aurai par conséquent à établir que des faits incontestables qui tombent immédiatement sous la perception de tous, mais dont tout le monde n'est pas accoutumé à se rendre compte sans y être sollicité. Je prie seulement mes lecteurs de me pardonner l'inévitable sécheresse de ces détails nécessaires, qui ne peuvent s'exprimer que par l'énonciation matérielle du signe. Cette forme technique de démonstration ne convient pas beaucoup à l'allure de mon esprit, et je m'y suis soustrait le plus souvent que j'ai pu le faire, dans le reste de mes chapitres ; mais il y a des questions de linguistique où il faut la subir, et celle-ci en est une.

J'ai dit que la lettre voyelle n'exprimoit en général qu'une émission de son modifiable, mais inarticulée, qui n'exigeoit le concours d'aucune des touches de la parole, et qui ne sert qu'à vocaliser la lettre consonnante, en faisant pour elle l'office du soufflet dans l'orgue, ou de l'*ame* dans le violon. Elle n'est donc essentiellement ni radicale ni étymologique, et certaines langues orientales lui ont accordé si peu de valeur dans la

composition du mot, qu'elles se sont contentées de l'exprimer par des points, ou l'ont entièrement supprimée. Ce dédain n'a rien que de très-philosophique, puisque la nécessité de l'émission vocale est suffisamment explicite dans l'action de parler qui ne peut s'opérer sans elle. Cependant, on a dû en juger autrement dans toutes les langues de seconde formation, où la multiplicité des termes construits des mêmes consonnes disposées dans le même ordre, auroit engendré une inextricable multiplicité d'homonymes, si l'on n'y avoit pourvu en les modifiant par la voyelle elle-même qui n'a aucune valeur propre, mais qu'un emploi bien entendu peut rendre expressive et pittoresque. M. de Chateaubriand a fort poétiquement remarqué que la vocale A s'étoit particulièrement adaptée à la famille des idées rurales, aux mots qui représentent les scènes de la campagne, de la vie pastorale et du labourage, aux bruits qu'on entend dans les pâturages et dans les ramées. Il est bien certain que ces consonnances euphoniques ont été choisies avec le même goût pour les mêmes acceptions dans les langues primitives, où la recherche de l'expression imitative étoit, comme je crois l'avoir démontré, beaucoup plus sensible que dans les nôtres, mais elles ne passèrent qu'assez tard de la prononciation dans l'écriture. Depuis un temps immémorial cependant, les voyelles sont écrites. Nous les écrivons dans notre alphabet, et nous faisons à merveille ; mais comment les écrivons-nous ? c'est ce qu'il est assez curieux d'examiner.

J'ai déjà établi ailleurs que la langue françoise possédoit quatorze voyelles rationnelles, en admettant une seule voyelle de dialecte qui restera contestable, et sur laquelle je reviendrai. Nous ne savons en écrire que cinq, c'est-à-dire un peu plus du tiers. Voilà notre alpha bet vocal. Il donne une idée du reste et de tous les alphabets du monde.

La vocale E que nous avons judicieusement nommée muette, n'est effectivement que le signe écrit d'un son qui existe à peine dans la prononciation, de la plus foible vocalisation sur laquelle puisse s'appuyer une consonnante. Ce signe qui nous est propre, et dont l'utilité pourroit être révoquée en doute sans trop de témérité, a toutefois des usages précieux qui le recommandent suffisamment, puisque c'est sur lui que repose notre système syllabique, et une des principales conditions du rythme de nos vers ; mais la valeur qu'il exprime est si fugitive, et pour ainsi dire si

insaisissable, que la voix ne parvient à lui donner une certaine tenue, comme l'a observé Voltaire, qu'en la poussant au degré de vocalisation plus intense qui la suit dans la gamme de la prononciation. Or, nous n'avons point de signe spécial pour exprimer le son EU d'*heureux*, qui est bien plus caractérisé que le son E de *patrie*. Ainsi la vocale insignifiante et douteuse a une lettre dans l'alphabet, et la vocale positive et déterminée n'en a point, car l'agrégation de deux signes très-distincts dans leur signification ne fera jamais concevoir l'idée d'un son simple, si ce n'est en vertu d'une convention ridicule. Cette fiction est la ressource mesquine de l'impuissance et de la pauvreté.

Mais qu'y a-t-il de commun entre la semi-voyelle E, appelée muette, et la voyelle éclatante É de *liberté*, et la voyelle emphatique Ê de *tempête*, pour les confondre sous le même signe et la même appellation alphabétique ? Rien de plus qu'entre celles-ci, et la voyelle I. Les Grecs, qui n'avoient que deux de ces prétendus E, leur ont donné deux figures. Nous en avons trois, et peut-être quatre⁹, et il faut qu'ils se contentent d'un signe. On me dira qu'on a eu soin, et ceci est fort récent, relativement à l'antiquité de la langue, de les modifier par des accents ; mais pourquoi modifier un signe par des accents, et le forcer à exprimer ce qu'il n'exprime point, au lieu d'attribuer un signe propre à un son distinct ? Ou bien, pourquoi ne pas réduire l'alphabet entier, pendant qu'on y étoit, à un signe unique modifié par des accents, comme cet E *Protée*, qui jette tant de vague et d'embarras dans les premières études ? Cela seroit au moins méthodique et conséquent, deux qualités qui révèlent l'esprit d'ordre, et qui font quelquefois oublier l'absence du génie. On ne peut que rappeler ici un refrain qui revient souvent dans l'examen de l'alphabet : convention ridicule, fiction mesquine, impuissance et pauvreté.

Ce que j'ai dit du son indécomposable EU, exprimé par deux signes qui ne le représentent ni l'un ni l'autre, et dont l'agrégation n'exprime rationnellement que le dissyllabe E, U, comme il se prononce dans *Deus*, s'applique à notre prétendue diphthongue OU, signe complexe d'une vocale très-simple. Remarquez que le mot *diphthongue* signifie en définition une syllabe composée de deux sons, et que le son OU n'est ni plus ni moins composé que le son O et le son U. C'est une vocale comme eux, mais une

vocale à deux signes. Ainsi tout y est absurde, jusqu'au nom générique sous lequel il est compris dans le rudiment. Il est vrai que nous avons emprunté aux Grecs cette combinaison factice, et encore les Grecs avoient-ils inventé, pour y suppléer dans l'écriture, une abréviation qu'ils auroient mieux fait d'appeler un signe ; car c'étoit un signe simple qu'il falloit pour peindre une vocale simple, et non une contraction. Ce n'étoit d'ailleurs pas la peine de renouveler des Grecs une sottise alphabétique. Nous avons, comme on voit, tout ce qu'il faut pour faire des sottises de notre propre fonds.

Il en est de même des voyelles nazales AN, EN, ON, UN, et de la voyelle de dialecte IN dont je parlois tout à l'heure, qui n'en est pas moins très-françoise pour ne s'être conservée que dans les patois, depuis qu'elle s'est effacée des traditions du théâtre, où je l'ai encore entendue dans la bouche de Larive, de Naudet, et de Talma lui-même. Les vieux artistes qui ont étudié l'art, et le nombre n'en est pas grand, la font remonter à Corneille. Quoi qu'il en soit, toutes ces voyales sont aussi indécomposables que les voyales monogrammes de notre alphabet, et n'exigent qu'un signe comme elles. Ceux par lesquels nous sommes obligés de les figurer dans notre incompréhensible orthographe, ne sauroient aboutir qu'à en dénaturer la valeur ; et comment cette valeur identique de la nazale pourra-t-elle être appréciée de la postérité, puisque les contemporains s'y trompent à tout moment, au milieu de leur langue vivante ? *Le jour est loin encore*, de Quinault, est un intolérable hiatus. Il fallut une détermination expresse de l'Académie Française pour attribuer à la combinaison ON le son de la vocale simple dans l'exemple : *Bon à monter, bon à descendre*, et le normand Mézeray ne s'y soumit, dit-on, que *nonobstant clameur de haro*. Étrange alphabet où l'on emploie deux signes équivoques pour tenir la place d'un signe qui se nommeroit tout seul.

Il est vrai que si, des quatorze voyelles de notre alphabet, il y en a neuf qui n'ont point de signe propre, nous pouvons nous flatter, par manière de compensation, d'en avoir plusieurs qui surabondent en signes factices. La vocale O, purement et simplement prononcée comme je l'écris, se représente en françois de quarante-trois manières, et il est bien possible que j'en oublie quelques-unes. Tout le monde sait que nous avons deux I voyelles dans notre alphabet, puisque l'Y n'est pas autre chose. Il y a

seulement deux observations à faire sur celui-là : 1^o C'est que ce signe est fort ridiculement appelé I grec, car la vocale I s'écrit en grec comme chez nous, et le signe Y n'y a jamais représenté que la vocale U. 2^o C'est que ce prétendu Y voyelle n'a de valeur réelle, quand il en a une, que dans un très-petit nombre de mots, comme *payer* et *moyen*, où il est pris, non pour une voyelle, mais pour une consonne très-foible que nous avons oublié de figurer dans l'écriture, car cet emprunt absurde de signification ne figure rien du tout.

Nous passerons dans le chapitre suivant à l'examen des consonnes de notre alphabet. Ce n'est pas trop de s'y prendre à deux fois pour tant d'ennui, la charge en sera moins lourde ; mais il ne falloit peut-être rien moins pour rendre parfaitement claires les deux propositions que j'ai établies en commençant, savoir : que la lettre est la plus sublime des inventions ; et que l'alphabet est la plus sotte des turpitudes.

VII.

SUITE DE L'EXAMEN DE L'ALPHABET.

ON a pu conclure de la définition du son purement vocal, élément nécessaire de la parole, mais presque indifférent dans son emploi, qui peut servir tout au plus à modifier la syllabe radicale, mais qui ne la constitue point ; qui est toujours compté pour rien dans l'étymologie, et auquel les langues originaires attachoient si peu de valeur qu'elles ont souvent dédaigné de l'écrire, qu'il ne seroit pas étonnant d'en trouver le signe imparfait, confus et négligé, dans la plupart des alphabets. Sa seule propriété essentielle, celle de vocaliser le mot, peut en effet se passer d'énonciation, puisque le mot ne peut se passer d'elle, et que, figurée ou non, il faut bien qu'elle s'y introduise pour le former et le soutenir. Notre écriture secondaire avec les cinq ou six voyelles qu'elle a pris la peine de peindre sur un bien plus grand nombre, auroit encore en ce point un avantage immense sur l'écriture primitive, qui les abandonnoit probablement tout-à-fait à l'arbitre du lecteur.

Mais il en est tout autrement de la consonne, qui est le corps matériel du mot radical, le squelette du verbe, et que le moindre défaut de précision dans son expression figurée et dans ses combinaisons, réduit à ne produire que des monstres. Malheureusement le rédacteur étourdi des méthodes alphabétaires, n'a pas été mieux inspiré pour les consonnantes que pour les voyelles dans l'appropriation du signe, et les exemples ne nous manqueront pas. Il est seulement à propos de rappeler que nous poursuivons cette démonstration sur l'alphabet de la langue françoise, sans acception privilégiée d'aucun autre, car ils se valent tous à peu de chose près, ce qui veut dire très-expressément qu'il n'y en a pas un seul qui ne soit détestable.

Le signe du son vocal C se définit si mal par lui-même, qu'il est impossible de donner une idée de ses attributions en le nommant, de quelque manière qu'on le nomme, et ceci est la véritable épreuve d'un signe bien fait, dont l'attribution une, fixe et invariable, ne doit laisser aucun doute à l'esprit dans un alphabet philosophique. En effet, devant un certain nombre de signes voyelles, il prend la valeur d'une consonne sifflante, que le signe S représente ailleurs, et il lui doit son appellation alphabétique. Il y a donc ici un signe de trop, pour tenir lieu de ceux qui nous manqueront tout à l'heure. Devant le reste des signes voyelles, il prend la valeur d'une consonne éclatante et gutturale, qui est figurée autre part au moyen du signe K, dont l'usage est du moins restreint à cette propriété. Il y a donc en celui-ci un second signe de trop, et tellement superflu, que la langue usuelle en a fait cadeau sans réserve à la langue de relation, qui se pique volontiers de ne pas orthographier comme tout le monde. Enfin le signe Q, si cher aux orientalistes, quoiqu'il ne se rapproche pas plus de son analogue oriental que ne le feroient le K et le C éclatant, réclame sa part dans cette usurpation baroque, et ce dernier mot, à la syllabe finale duquel il ne se pro nonce pas autrement, me dispensera d'en alléguer une autre preuve. Il y a donc ici un troisième signe de trop, et c'est un luxe réellement surabondant dans un alphabet qui laisse à desirer la moitié des signes nécessaires.

Ce n'est pas que le signe Q ne soit susceptible de figurer aussi une autre consonnante fort commune, et fort distincte de celle-là, dans *qui*, *quel*, *queue*, *quinte*, etc., mais ce n'est pas de sa valeur individuelle. L'alphabétiste s'en est bien gardé ! Il n'exerce l'une et l'autre de ces

attributions qu'en s'appuyant sur le son vocal U, lequel n'a rien du tout à démêler là-dedans, et ne serviroit, s'il servoit à quelque chose, qu'à compliquer les difficultés de la prononciation et les superfétations de l'écriture ; de sorte que ce malheureux signe Q, qui ne se recommande ni par son nom, ni par sa figure, ni par son origine, puisqu'il n'a pas même l'honneur d'être grec, remplit deux emplois différents, sans aptitude spéciale ni à l'un ni à l'autre, ce qui pourroit bien se retrouver quelque part ailleurs que dans la linguistique. Le C se dédommage au reste des anticipations de son rival, en empiétant lui-même sur cette acception particulière, dans *Chérès* et *Chersonnèse*. Il est vrai qu'il y est appuyé du signe H, que je n'appelle ni consonnant ni vocal, parce qu'il n'est ni vocal ni consonnant, et qui en fait en quatrième lieu par apposition, dans le signe CH, si le mariage hétéroclite de ces deux figures fortuitement accompli peut constituer un signe, la plus forte des consonnes soufflantes ou *chuintantes*, dans le nom pittoresque du *chat* et de la *chouette*. Comment un C suivi d'un H, c'est-à-dire une consonne sifflante ou éclatante *ad libitum*, suivie d'un monogramme grec qui ne signifie rien en aucune autre langue, est parvenue à exprimer cette vive et simple onomatopée d'une manière satisfaisante pour l'esprit, c'est une question que j'abandonne aux savants assez hardis pour prendre la défense de l'alphabet, et assez éclairés pour se rendre compte de ses mystères. Quant à moi, je n'y vois que le caprice d'un grammairien écervelé qui a peint, comme il a pu, un son indécomposable par deux signes parasites, à défaut du foible effort d'imagination qu'il auroit fallu faire pour en trouver un autre.

Puisque cette liaison d'idées m'a fait chevaucher à travers l'alphabet jusqu'à la lettre H, et il n'y a vraiment pas grand inconvénient à cela dans une matière si plaisamment ordonnée, j'expliquerai, ainsi que je l'entends, la nullité radicale de ce signe négatif. Emprunté aux Grecs, chez lesquels ils représente le son Ê qu'il pourroit représenter chez nous, et auquel nous avons pourvu par l'emploi d'un signe voisin, grotesquement coiffé d'un sot accent circonflexe, il est assez piquant de savoir ce que nous en avons fait. Devant une voyelle qui ne s'aspire pas, et je veux dire par là une voyelle qui s'élide, le signe H tient la place d'un signe, et n'est cependant pas un signe, car le propre d'un signe quelconque est d'exprimer quelque chose, et

le signe H n'exprime rien. Devant une voyelle prétendue aspirée, le signe H n'exprime pas même une aspiration, par l'excellente raison qu'il n'y a point d'aspiration en françois. Il marque tout bonnement que cette voyelle ne s'élide pas, et qu'il y a par conséquent *hiatus* conventionnel ou étymologique, entre elle et la voyelle qui la précède ; modalité d'exception qui n'a certes pas besoin du signe H pour être fort intelligible, car je n'imagine pas que la prononciation la plus emphatique puisse faire sentir une grande différence entre *le éros* et *le héros*, avec le signe H ou sans lui. La vocalisation qui permettrait d'en nuancer sensiblement l'expression, même au théâtre, passeroit, je n'en doute pas, pour affectée et ridicule. Voilà cependant ses deux emplois sacramentels. On a déjà vu ce qu'il faut en penser dans l'un et dans l'autre ; mais sa capricieuse acception dans la combinaison PH, pour exprimer le son F, seroit encore plus misérable, s'il étoit permis d'établir des degrés de comparaison dans l'absurde. Par quel étrange effet d'amalgame la consonne labiale P deviendrait équivalente à la consonne denti-labiale F par l'addition d'un signe bâtard qui n'exprime rien en aucune occasion, en aucun exemple : c'est ce qu'il paroît impossible d'expliquer, J'ai entendu dire souvent dans les écoles que cet inconcevable assortiment de caractères qui hurlent d'être ensemble, avoit pour objet de conserver l'élément de l'étymologie grecque, et ce n'est guère en effet que dans des mots tirés du grec que notre orthographe en admet l'usage. Il n'y auroit rien à répondre à cela, sinon que les Grecs ne savoient ce qu'ils faisoient, et que nous avons fait comme eux, ce que nous faisons infailliblement quand il s'agit d'imiter une sottise, mais encore faudroit-il que le double caractère PH signifiât dans la langue grecque ce qu'il a la prétention de signifier dans notre alphabet. Or, il y est pris fort rationnellement pour deux sons très-distincts, et s'y prononce RÊ, ce qui est bien loin de la valeur de notre consonne F, pour laquelle nous leur avons emprunté le signe de dialecte improprement nommé *digamma*, baptisé chez eux de ce nom par égard à sa forme et non à sa consonnance. A supposer que nous voulussions pousser à ce point le respect de l'étymologie, et il n'y avoit point de mal, il falloit donc leur prendre le signe simple et pittoresque inventé par Palamède et renouvelé par Chilpéric, et c'est précisément ce que nous avons fait dans la configuration cursive du signe *f*, hiéroglyphe

parlant du serpent que cette consonne peint aux yeux, en même temps qu'elle exprime son *souffle* ou son *sifflement* à l'oreille ; vive et ingénieuse propriété du *phi* grec, dont il ne faut chercher aucune trace dans l'exécrable orthographe à laquelle je viens de me soumettre. C'est donc par respect pour l'étymologie que nous avons abandonné dans les mots venus du grec le signe vraiment étymo logique de notre alphabet, et que nous l'avons remplacé par un *non-sens* tout-à-fait barbare.

Le lecteur ne sent pas mieux que moi-même que ces détails deviennent un peu longs, et j'imagine cependant qu'il me sauroit gré de les réduire en si peu d'espace pour ne pas fatiguer son attention, s'il éprouvoit aussi bien que je l'éprouve qu'un gros volume ne suffiroit pas à les épuiser. Je lui épargnerai donc ce que j'aurois à lui dire de la plupart des autres signes, et particulièrement du signe multiforme G, qu'il est impossible de nommer si on ne le flanque d'un auxiliaire, et qui exprime tantôt une soufflante douce dans *genre*, tantôt une gutturale éclatante dans *gaule*, tantôt une gutturale molle dans *guerre*, tantôt une nazale dans *signe*, sans avoir plus de deux signes pour signifier tout cela ; mais je ne saurois me défendre de l'arrêter encore un moment sur la plus extraordinaire de nos lettres, parce que celle-là touche au moins aux derniers confins de l'alphabet, et qu'après l'avoir explorée, nous pourrions crier *terre* !

La lettre dont je veux parler est la lettre X, que le bon Piis a fait grincer trois fois sous son acception la plus commune, dans cet hémistiche d'harmonie imitative, qui n'est pas autrement harmonieux,

L'X excitant la rixe.....

et qui n'est par conséquent que l'abréviation ou la syncope très-superflue de deux caractères de notre alphabet, le K et l'S, que nous avons déjà l'avantage de posséder en double l'un et l'autre. On voit que ce signe complexe qui nous est tombé en droite ligne de l'alphabet radical, et qui auroit dû y rester, est dans le Dictionnaire de la langue françoise un pur

ornement de luxe. Pour celui-ci, on ne le défendra point par la tradition respectable de l'étymologie, quoiqu'il soit exactement copié du grec. Les Grecs avoient bien le signé X, et comme ils étoient beaucoup plus près que nous de l'écriture radicale, ils avoient eu le malheur aussi de représenter par un signe surabondant la combinaison qu'exprime si richement le strident hémistiche du chevalier de Piis ; mais le signe et la combinaison n'ont rien de commun en grec, de manière que nous avons fait signifier au signe X ce qu'il ne signifie nulle part. On ne peut s'aviser de tout, et le créateur de l'alphabet françois, qui n'a pas manqué de connoître l'alphabet grec de vue, étoit certainement incapable de le lire. Si le pauvre homme l'avoit lu distinctement une seule fois en sa vie, il ne seroit pas tombé dans une méprise si lourde. Le signe X est donc mal nommé ; le signe X est donc mal peint ; le signe X est donc inutile ; le signe X est donc absurde, car *absurde* est synonyme d'*inutile* dans la composition de l'alphabet. Ce n'est rien que cela. Il est inutile et absurde une fois, deux fois, trois fois, quatre fois, cinq fois, six fois, sept fois (permettez-moi de m'arrêter un instant pour reprendre haleine), et il n'y a rien de plus facile à démontrer. J'aurai fini tout-à-l'heure.

Vous croyez peut-être, d'après la définition de Piis et des grammairiens, que le prétendu signe X a été introduit dans l'alphabet pour figurer le digramme réel KS ou CS ; et je n'en disconviendrai point : mais ce n'est pas dans *exempt*, *exigeant*, etc., où il représente le digramme GZ ; ce n'est pas dans *Auxerre* et *Bruxelles*, où il représente le digramme SS ; ce n'est pas dans *excès*, où il représente le signe K ; ce n'est pas à la fin du mot *six*, où il représente le signe S ; ce n'est pas au milieu du mot *sixain*, où il représente le signe Z ; ce n'est pas dans le nom de *Xerxès*, où il représente deux signes pour le moins, s'il n'en représente pas quatre, car, grâce à lui, la prononciation en est restée fort équivoque. Pour *dixme*, c'est une autre chose ; il n'y représente rien, et c'est ce qu'on peut faire de mieux, quand on n'est rien par soi-même.

De compte fait, nous avons trouvé au signe X, qui n'est pas un signe, sept différentes acceptions, dont une négative. On avouera que c'est beaucoup dans un alphabet qui ne renferme en tout que dix-neuf acceptions positives, ou dix-neuf signes qui disent expressément ce qu'ils veulent dire, et où il en

manque presque autant pour arriver au degré de complet que peut comporter notre langue, si pauvre en articulations. Avec de pareils signes, faites un alphabet, si vous pouvez ; avec cet alphabet, faites des vocables ; avec ces vocables, faites une langue ; avec cette langue, faites une civilisation saine et raisonnable ; avec cette civilisation, faites de la perfectibilité, et il en arrivera ce qui pourra. Ce que je prendrai la liberté de vous dire, moi, c'est que vous prétendez à remuer le monde intellectuel, et que vous ne savez pas encore écrire. Cela n'est pas très-poli, mais cela est vrai.

Je n'ai considéré jusqu'ici les lettres que sous le rapport de leurs attributions. Il me reste à en parler sous le rapport de leur distribution, c'est-à-dire de la composition systématique de l'alphabet : mais cette discussion rentre naturellement dans le chapitre prochain, où je chercherai à donner l'idée d'un système alphabétique rationnel, ou du moins conçu dans un esprit d'intelligence et de méthode. Et comme les propositions philosophiques ne se démontrent jamais mieux que par l'absurdité de leurs contraires, la comparaison de notre alphabet tel qu'il est avec notre alphabet tel qu'il pourroit être, m'y tiendra lieu de critique et d'autorité. Il me suffira donc de poser aujourd'hui en fait que si la disposition des signes avoit été remise au caprice du sort, et qu'on se fût avisé de les tirer un à un de la roue de la fortune, comme les numéros de la loterie, pour les ranger du premier jusqu'au vingt-quatrième, à la suite les uns des autres, on ne seroit peut-être pas parvenu en mille fois à un résultat plus ridicule, ceci soit dit en passant de l'alphabet grec, de l'alphabet latin et de tous les alphabets comme du nôtre. il y a tant d'ignorance et de gaucherie dans cet ordre apparent, qu'il auroit été difficile de plus mal faire en faisant exprès.

Et jusqu'où ne va pas l'inconcevable fatalité qui s'est attachée à l'alphabet, puisque son nom même en porte le sceau risiblement pédantesque ! Ne voilà-t-il pas la collection des lettres bien nommée par la dénomination des deux lettres qui la commencent ? et n'est-ce pas une chose bien ingénieuse que de désigner les deux premiers signes de l'alphabet françois par une appellation qu'elles n'ont qu'en grec ? et les alphabets qui ne commencent point par l'*alpha* et le *bêta*, ou si l'on veut par l'A et par le B, comment les appellera-t-on ? Voltaire, qui a étalé sur ces

matières une érudition extraordinairement bouffonne, n'a point trouvé de solution à cette difficulté ; il décide sérieusement qu'il n'y a qu'un grand homme de la trempe de M. Dumarsais qui puisse donner un nom à l'alphabet : quant à l'autre difficulté, celle de l'OI équivoque, et Voltaire n'en supposoit pas même une troisième dans le système de l'écriture, c'est lui, Voltaire, qui s'en charge. Dumarsais étoit certainement un habile grammairien et un écrivain correct et clair, dont le fameux livre des *Tropes* ne feroit cependant pas maintenant la réputation d'un maître d'études, et Voltaire auroit bien fait de préférer son hérésie orthographique, tout abusive qu'elle est, à celle du vieux Nicolas Joubert, qui est incomparablement plus mauvaise ; mais il n'étoit pas besoin de Dumarsais pour nommer l'alphabet. Ayez d'abord un bon alphabet, et il se nommera tout seul, comme une multitude infinie d'autres idées qui n'ont jamais été nommées nettement, parce que la netteté manque au signe. Préoccupation merveilleuse à force d'extravagance et de vanité ! On s'efforce de créer des mots, et les lettres ne sont pas faites, ou le sont de elle sorte, qu'il vaudroit mieux qu'elles ne le fussent point !

VIII.

SUITE DE L'EXAMEN DE L'ALPHABET.

ON ne trouvera sans doute pas mauvais que j'aie long-temps insisté sur les désordres de l'alphabet, qui est la source et l'origine de toute science, *principium et fons*, comme dit Horace. On me pardonneroit peut-être même, quoique l'on pensât, l'explication des attributions confuses et de l'ordonnance insensée que nous y avons remarquées, car il est du propre de certaines imaginations d'admettre dans les idées qu'elles embrassent autant de merveilleux qu'elles en peuvent contenir ; mais il est possible aussi que les alphabets aient été plus parfaits à leur commencement, et que l'irrégularité qui les déshonore aujourd'hui soit le simple résultat de la barbare ignorance des copistes. Il y a plusieurs raisons de penser que l'écriture verticale a précédé toutes les autres, et si l'on observe que les signes du son vocal sont distribués dans tous les alphabets occidentaux, à des distances presque égales entre elles, on concevra facilement leur disposition actuelle par la transcription irréfléchie de la ligne verticale sur la ligne horizontale. On peut s'assurer cependant, en s'amusant à les rétablir

d'après cette hypothèse, que l'alphabet resteroit encore extrêmement imparfait, soit, dans l'attribution spéciale des signes, soit dans leur connexion, mais cette imperfection seroit alors et moins complète et moins honteuse. Elle attesteroit du moins les foibles efforts d'une foible intelligence.

Il est probable en effet que si jamais l'alphabet a approché de quelque perfection relative, c'est aux jours qui suivirent de près l'invention de la lettre. Les facultés de l'homme étoient en pleine puissance, et vibroient encore de l'ébranlement que leur avoit donné une impulsion sublime. Les âges suivants mirent à profit cette admirable découverte sans en apprécier les moyens et les résultats. Leurs instruments, quels qu'ils fussent, étoient assez bons pour eux. Le génie qui les avoit conquis n'y étoit plus.

On me demandera sans doute s'il étoit facile de composer cet alphabet précieux qui seroit la base d'une bonne langue, et par conséquent d'une bonne civilisation, et qui a fait depuis l'objet des vaines sollicitudes des sages ? Cela étoit aussi facile que d'en faire un mauvais ; cela étoit plus facile peut-être, car le désordre est plus difficile que l'ordre à un esprit judicieux ; et qu'on n'imagine pas qu'il fallût pour cela l'immense capacité d'un Aristote ou d'un Bacon ! Dumarsais y auroit aussi bien réussi qu'à nommer l'alphabet de Voltaire, à supposer que Dumarsais eût compris ce que Voltaire entendoit par un alphabet, ce qui n'est pas suffisamment démontré. Quiconque a étudié une langue de manière à en percevoir distinctement les notions élémentaires, Estienne, Meigret, Ramus, Dubois, le Roy, Dalgarno, Wilkins, Brerewood, Dangeau, Boindin ; et avant ces deux-là le bon Cordemoy, et jusqu'au maître de philosophie du *Bourgeois gentil homme*, son ingénieux parodiste, et dix mille autres après, sans en excepter l'écolier penseur qui n'a entrevu le mécanisme des langues que dans ces pages rapides et superficielles où je m'efforce de tout dire sans m'arrêter à rien pour satisfaire aux goûts paresseux d'un siècle frivole ; tout le monde enfin, tous, auroient fait un alphabet excellent ou le feroient sans effort. Ce n'est pas une œuvre d'homme quand les langues sont écrites. C'est un jeu d'enfant. Nous allons faire un alphabet ensemble en deux minutes, et d'ici à dix lignes, si nous avons par hasard, vous deux minutes, et moi dix lignes à perdre. Il y a tant de minutes et de lignes perdues dans

notre sotte vie, que le mal ne sera pas grand ; mais je vous avertis d'avance que celles-là seront plus vainement perdues qu'aucune qu'on perdit jamais, et je vous dirai pourquoi si vous êtes curieux de le savoir, car je ne vends pas un système : je donne la vérité.

Il n'est personne d'abord qui ne se soit occupé de ces questions, sans tenir un compte plus ou moins exact des sons qui se vocalisent dans l'usage de la parole. A quelques-uns près, ils sont généralement les mêmes partout, et l'alphabet universel ne différerait de l'alphabet particulier que par quelques adjonctions, si l'on étoit convenu partout d'exprimer le même son par le même signe. L'appropriation du signe à l'articulation est une opération fort aisée, puisqu'elle est arbitraire, tout signe conventionnel étant aussi bon qu'un autre pour sa signification, quand il est clairement défini et reçu du consentement unanime. Le signe rationel sera cependant à préférer, et ne coûtera pas davantage à écrire. Or, le signe rationel qui se désigne de lui-même, est celui qui réveille le mieux l'idée du son par une analogie visuelle, et qu'on pourroit appeler son *rébus* et son hiéroglyphe. J'ai dit que le *théta*, le *phi*, le *xi*, le *psi* des Grecs, rappeloient le bruit qu'ils expriment par la figure qui le produit. La figure serpentine du S et du Z, le T qui ressemble à un marteau, le B qui profile la bouche et peint les lèvres qui le forment, l'O qui s'arrondit sous la plume, comme elles s'arrondissent au moment de son émission, sont des signes très-rationels, parce qu'ils sont expressifs et pittoresques. Il ne sera pas plus embarrassant de pourvoir aux signes qui nous manquent, en recourant à d'autres alphabets qui les ont sagement recueillis, et qui ne les caractérisent pas moins habilement, car tous les alphabets se sont composés de la même manière. Par exemple, le son vocal OU, pour lequel nous n'avons pas de signe simple, non plus que les Grecs, avoit été représenté par eux dans un signe élémentairement double, mais contracté, qui figure la tête d'un taureau, et le son OU est le mimologisme exact du meuglement de cet animal. Brébeuf a mieux compris cet artifice que Lucain lui-même, quand il a défini la parole, cet art ingénieux

De peindre la pensée et de parler aux yeux.

Ce travail, entièrement achevé, et je ne pense pas qu'il offre aucun obstacle à l'homme qui l'entreprendra, la distribution relative des lettres ne sera pas plus embarrassante. L'instrument vocal a, comme les autres, ses touches et ses tympanes qu'il ne s'agit que de considérer dans l'ordre de leurs fonctions organiques. La disposition de nos voyelles, un peu mieux entendue que le reste, peut-être accidentellement, peut-être aussi traditionnellement, a conservé entr'elles leur gamme naturelle de l'intérieur à l'extérieur. La voyelle A est la plus profonde de toutes, et la voyelle U la plus proéminente. La formation mécanique de la consonne qui exerce un grand nombre d'instruments particuliers, a au contraire procédé dans l'homme comme dans les enfants, de l'extérieur à l'intérieur, en passant des *labiales* qui ne demandent que le seul concours des lèvres, aux *denti-labiales* que produit l'apposition de la dent sur la lèvre inférieure, puis aux *sifflantes* qui réclament un nouvel agent, c'est-à-dire le jeu de la langue entre les lèvres et les dents, et ainsi de suite (pour vous épargner cet ennui technique), jusqu'à la plus interne des gutturales. Les consonnantes nazales M, N, qui sont placées tout-à-fait hors de l'appareil de la voix, et qui sont émises par un autre orifice, arriveront les dernières, et c'est ainsi qu'elles étoient probablement rangées dans l'alphabet vertical, en faveur duquel elles nous fournissent une preuve de plus, puisqu'elles se retrouvent presque invariablement, comme cela devoit être en cette hypothèse, au juste milieu des alphabets horizontaux.

J'ai éprouvé en écrivant cette théorie qu'il seroit plus tôt fait de mettre cet alphabet rationnel sous les yeux du lecteur que d'en enseigner la recette, mais ce ne seroit pas ici sa place, et il est d'ailleurs partout, car il n'y a point de linguiste qui ne l'ait essayé pour son plaisir. J'en ai vu cent qui se ressembloient parfaitement entr'eux, à l'arbitre près du signe, dont la figuration est un objet d'importance fort secondaire ; on en fera dix mille encore, et le moindre de tous vaudra infiniment mieux que tous les alphabets réunis des peuples les plus perfectionnés qui aient écrit la parole ;

mais un de ces alphabets philosophiques remplacera-t-il jamais les alphabets défectueux sur lesquels nous avons édifié la Babel de nos langues ? Hélas non ! Cela ne sera point.

Les langues sont essentiellement progressives, mais c'est en vertu de la condition sous laquelle elles se sont formées. Elles n'admettent rien de rétroactif. Toute révolution qui tend à les renouveler n'aboutit qu'à les détruire. On ne les rebâtit pas en sous-œuvre, on les démolit. Leur histoire est celle des sociétés dans lesquelles on n'amende rien sans tout bouleverser. Une innovation mesquine, aussi vieille en France dans son principe que les pédants et les sots, s'introduit-elle enfin sous la recommandation de Voltaire ? Vous êtes obligés de lutter le lendemain contre une orthographe entièrement nouvelle, qui fait main-basse en passant sur tous les monuments de l'écriture et sur tous les chefs-d'œuvre du génie. Deux jours après, vous avez une littérature que votre sol n'avoit pas portée. Demain, vous aurez une langue que vous n'entendrez plus. Tous ces événements sont très-conséquents ; il n'y a cependant qu'une voyelle changée. Le plus sage est de prendre les résultats accomplis comme ils sont, car il n'y en a pas un qui n'ait pour contingentes une multitude d'harmonies secrètes qu'on n'a jamais troublées sans péril. Si cet impie Alphonse de Portugal, abusivement nommé *le Sage*, qui regrettoit de n'avoir pas assisté aux conseils de Dieu, avoit eu le funeste privilège de changer quelque chose à son ouvrage, il auroit refait le chaos. C'est le chaos aussi que l'innovation fait dans les langues. Tout homme que ses études ont initié à l'esprit des langues avec quelque puissance, en jugera ainsi comme Cicéron, comme Montaigne, comme Racine, qui savoient fort bien que penser des instruments dont ils se servoient, mais qui ne se sont servis que de ceux-là, et qui ont fait à merveille.

Quand l'Académie Françoise, peu éloignée encore de son origine, retrancha imprudemment des mots les lettres étymologiques qui ne se prononçoient plus, qu'auroit-elle répondu à l'homme qui lui eût parlé ainsi ? « Vous ne remarquez pas que ces caractères, devenus superflus dans la prononciation, conservent du moins dans l'écriture le titre authentique de parenté qui rattache le mot à une famille grecque ou latine ; en rompant ce lien d'as-sociation, vous diminuez l'importance de l'instruction classique,

dont le précieux secret de l'étymologie est la première conquête ; il résultera, dans cinquante ans, de cette modification irréfléchie que la langue françoise sera tout entière dans votre dictionnaire, et que l'investigation de la langue latine et de la langue grecque, dont la vôtre est sortie, passera pour une étude de luxe et de vanité. Dans cent ans, on ne lira plus les modèles sur lesquels vous vous êtes formés, et on ne conservera pour vous qu'une admi-ration peu judicieuse, puisqu'on ne saura plus en quels points vous vous êtes rapprochés des types éternels du beau, et en quels points vous les avez effacés. Dans cent cinquante ans, on ne lira ni eux ni vous, on vous traitera de pédants, et la langue *topinamboue*, dont vous menace Boileau, prendra la place de la vôtre. Laissez l'esprit humain dans sa voie, et respectez l'orthographe. » Je crois facilement que l'Académie Françoise eût passé outre, mais cet homme auroit admirablement prophétisé. Le chemin de décadence dont il nous détournait, nous l'avons suivi, et nous ne sommes pas au bout.

Ce qu'il devoit dire alors, je le dis aujourd'hui. Encore une modification dans l'orthographe, et la langue françoise n'existe plus.

Puisque nous en sommes-là, me dira-t-on, à quoi bon l'alphabet rationel, l'alphabet philosophique, l'alphabet impossible ? à quoi bon la *Linguistique* ?

A montrer comment l'homme seroit parvenu au plus haut degré de perfectibilité sociale, s'il lui avoit été donné d'y atteindre. La lettre, expression sublime de la pensée, du verbe et de la voix, la lettre, qui est aussi une trinité mystérieuse, lui en fournissoit le moyen, et ce moyen a échappé pour jamais à toute langue dans laquelle la lettre est écrite, parce qu'aucune langue ne peut se refaire en sens inverse.

Notez en passant que cette proposition est immense dans ses déductions. L'alphabet est le thermomètre intelligentiel de la société humaine. Où la lettre s'est arrêtée, s'arrête l'esprit. Il faut poser là de toute nécessité les limites du perfectionnement comme la science a posé les limites de la vie à l'invariable point d'élévation que n'a pu franchir le vol du condor. Pour obtenir davantage, le genre humain est obligé d'attendre une autre langue qui se fera un autre alphabet, et un autre alphabet suppose l'existence d'une autre société, si ce n'est d'une autre espèce.

Poussons cependant l'hypothèse de la perfectibilité aux dernières conjectures, et voyons quel concours de lieu, de temps, de circonstances, peut la réaliser un jour dans le monde connu, par l'introduction de l'alphabet rationel, sans lequel il n'y aura jamais de civilisation parfaite.

Admettons l'existence d'un peuple qui est arrivé au plus haut degré de perfectionnement qui soit compatible avec l'écriture radicale, isolé par je ne sais quel instinct providentiel du reste des peuples progressifs qui ont inventé la lettre, et qui n'en ont pas recueilli le fruit. Ce perfectionnement sera tout ce qu'il peut être, matériel, industriel, mécanique, muni de tous les instruments sociaux nécessaires à sa conservation, et pour ainsi dire à son inamovibilité ; mais il manquera de son complément intellectuel, parce que la lettre n'y sera pas faite, parce que le VERBE n'y sera pas INCARNÉ. La nation dont je parle ne sera qu'une ruche, qu'une fourmilière sub l'homme qu'une fourmi, qu'une abeille l'image de Dieu ; et cette société exep se maintiendra, pendant de longs s fondement dédaigneuse des autres, qui lui rendront ses mépris.

Cette supposition n'est pas le rêve d'un utopiste. Je n'invente pas une civilisation, je la décris : c'est celle de la Chine.

Le reste n'est qu'éventuel ; mais il n'y a point d'éventualité logique qui ne doive s'accomplir dans le système logique de la création. Admettez donc (et ceci est beaucoup plus hypothétique), admettez encore que notre Occident, tout pâle et tout usé, a conservé, lui, une civilisation expansive et féconde, capable d'agir autrement sur le monde qu'en lui portant à grand renfort de vaisseaux des erreurs, des ladies et des chiffons ; admettez que not commerce maritime (si vous admettez qu'il nous reste un commerce maritime) dé

rque un jour sur les côtes de la Chine, au milieu de sa cargaison de modes passées et de poupées de rebut, un homme de génie de la trempe de Leibnitz, qui daigne se faire Chinois, comme Pythagore se fit Tarentin ; admettez enfin que ce prodigieux voyageur s'avise d'y décomposer la lettre radicale, et de donner à ce nouveau monde, mieux conquis, en un moment, que celui de Christophe Colomb, cet alphabet inutile pour le nôtre, qui sera pour ses habitants l'équivalent d'un sens de plus, LE SENS INTELLECTUEL ; et la question de la perfectibilité sera définitivement

résolue, car si la perfectibilité absolue est un but possible pour l'homme, elle sera là ; et si elle n'est pas là, la perfectibilité absolue est le plus vain de vos songes. – A la Chine, ou nulle part. Ne la cherchez pas ailleurs.

Ces considérations demanderoient sans doute d'autres preuves et d'autres développements ; aussi ne les adressé-je qu'à ceux qui m'entendent bien, et dans l'intelligence desquels elles peuvent tomber comme une semence fertile. Je vais plus loin en abnégation. Je comprends, dans les temps où nous vivons, leur profonde inutilité. Dans cinq cents ans, ce sera autre chose, j'en suis sûr de toute la conviction de mon esprit et de ma raison ; mais j'écris pour un jour, pour quelques jours tout au plus ; et pour des jours où le progrès, signalé sur notre bannière sociale en lettres si éclatantes, me paroît au contraire en marche rétrograde dans toute l'action de l'humanité.

IX.

DE L'ORTHOGRAPHE ET DE L'ÉTYMOLOGIE.

J'AI déjà dit et répété que mes observations sur l'alphabet de la langue françoise s'appliquent plus ou moins à tous les alphabets de toutes les langues. Impuissance de l'homme à exprimer nettement sa perception naturelle de la parole et de ses instruments, voilà le phénomène universel de la *linguistique*. Est-ce hasard, est-ce mystère ? Voilà la question.

Définir l'orthographe en l'appelant l'*art de représenter les sons par des signes pittoresques qui leur sont propres*, ce seroit donc une chose absurde, car l'homme a presque tout-à-fait oublié sa parole en composant son alphabet. Il y a partout incohérence, et pour ainsi dire antipathie, entre les éléments de sa langue comme il la prononce, et les éléments de sa langue comme il l'écrit.

Et cependant, ce seroit une définition excellente, s'il existoit un bon alphabet.

Un bon alphabet est la condition absolue, la condition exclusive, sans laquelle il n'existera jamais une bonne orthographe.

Il faut se répéter ici pour être clair, et partir d'un terme moyen de comparaison pour être exact.

La langue françoise continuera par conséquent à nous servir de terme de comparaison, non en raison de la prétendue tendance à l'universalité que lui attribuent les esprits irréfléchis, et qui auroit en tout cas des causes fort étrangères à son mérite ; mais parce qu'elle n'est, à tout prendre, ni pire que les mieux faites, ni meilleure que les plus mauvaises.

Nous avons vu que notre langue écrite ne possédoit pas moins de trente-quatre sons fort distincts, dont chacun exigeroit un signe.

Nous avons vu que notre langue parlée ne possédoit pas plus de vingt signes, dont cinq au moins sont équivoques, et représentent des sons déjà représentés.

Comme les signes équivoques sont nuls de droit, et pires que nuls, puisqu'ils ne peuvent qu'engendrer désordre et confusion, il nous reste quinze signes qui disent à peu près ce qu'ils veulent dire. Nous avons donc quinze signes de l'alphabet pour exprimer trente-quatre sons de la prononciation. Nous n'avons donc pas, en réalité et par raison mathématique, la moitié d'un alphabet.

Or, avec la moitié d'un alphabet, je mettrois Dumarsais lui-même au défi de faire plus de la moitié d'une orthographe rationnelle.

Nous n'aurons donc jamais l'orthographe ci-devant définie, parce que nous ne pouvons jamais avoir l'alphabet dont elle seroit le corollaire.

Ne vous en tenez pas à mon opinion personnelle, qui n'a point de valeur nominale, point d'exergue, point de type, point de cours légal dans le commerce des idées philosophiques. Demandez à celui de vos savants qui a le plus d'autorité dans ces questions, à celui du moins qui en mérite davantage. Leibnitz est mort !.... Demandez à Edwards.

Et concluez avec moi : L'orthographe considérée comme interprête fidèle de la prononciation, d'autant plus parfait qu'il lui ressemble davantage, est l'erreur grossière des demi-docteurs, qui ne savent ni ce que c'est que la prononciation, ni ce que c'est que l'orthographe.

Les langues exactes ont obtenu, comme cela devoit être, un alphabet fort exact, et conséquemment une fort bonne orthographe. C'est l'algèbre.

Faites-moi la grâce de me dire quel rapport il y a entre l'algèbre et la prononciation ?

Étymologiquement, l'orthographe est *la raison de l'écriture*. Pourquoi l'orthographe est-elle l'indice le plus sûr d'une éducation intelligente ? Parce qu'elle est la raison du mot qu'on écrit, et qu'il n'y a que les gens bien élevés ou bien organisés qui connoissent cela.

Or, quelles gens pourroient expliquer par quelle raison, intelligible à l'esprit, on écrit *gens* par une certaine lettre, et *Jean* par une autre, pour se conformer aux règles de la prononciation ? Ce n'est ni vous ; ni vous ; ce n'est certainement pas moi.

Il faut donc que la prononciation n'ait que faire dans l'orthographe. Il faut donc que l'orthographe, ou *la raison de l'écriture*, repose sur autre chose.

Ceci n'est pas un paradoxe ; c'est une idée qui mérite qu'on la suive jusqu'au bout. Quelque mot qu'il vous plaise d'écrire, à une centaine près, vous en retrouverez l'application. Il n'y a rien de plus rare qu'un mot qui se nomme sous la plume, qu'un mot dont tous les caractères répondent hardiment à l'épellation, comme les étoiles de Job : Me voilà ! et c'est cependant ce qui arriveroit si l'orthographe, ou *la raison de l'écriture*, avoit jamais eu pour objet essentiel de se conformer à la prononciation. Cela n'arrive pas.

« Mais pourtant M. de Voltaire et l'Académie... » – Eh mon Dieu ! je connois bien M. de Voltaire. Je le lisois encore tout à l'heure. On ne le surpassera jamais, ni dans le conte en prose, ni dans le conte en vers. C'est le roi de la lettre familière et de la poésie fugitive. M. Laurent Joubert qui a inventé la même orthographe il y a plus de deux cent cinquante ans¹⁰, étoit aussi un médecin for habile. Ses malades ne sont plus là pour s'en que de vieillesse ; mais ce que je puis vous assuplindre, et j'aime à croire qu'ils ne sont morts rer, c'est que Laurent Joubert et M. de Voltaire n'ont jamais compris ce que c'étoit que l'orthographe.

Quant à l'Académie, c'est autre chose. Elle a cru devoir se soumettre à l'usage qui étoit la loi d'Horace, et on ne sauroit désapprouver les motifs de sa résignation. Elle avoit cependant d'excellentes raisons pour s'en défendre, et il est fâcheux qu'elle ait pris un autre parti, car c'est à elle à

conserver les principes rationels des langues si les principes rationels des langues peuvent être conservés.

L'usage, en effet, Horace en parloit bien à son aise ! Ceux qui faisoient l'usage alors étoient précisément ceux qui s'opposeroient aujourd'hui aux progrès d'un usage ridicule et pernicieux ; ce n'étoit ni la plèbe, ni les esclaves, ni Bavius, ni Mœvius, ni cette presse ignorante, bavarde et dévergondée qui a usurpé insolemment les privilèges du bon usage. Les ouvrages d'Horace devenoient eux-mêmes, à mesure qu'il les produisoit en tablettes enduites de cire chez les bibliopoles de son temps, les titres imprescriptibles de l'usage. Tel étoit l'usage qui régissoit les langues, et jamais Verrius Flaccus, Pompeius Festus, Nonnius Marcellus, les académiciens de leur temps, n'en ont consulté un autre.

Que faut-il aujourd'hui pour modifier l'orthographe, pour substituer un autre *norma*, une autre *ratio scribendi*, à la règle, à la loi des savants et des sages, à la méthode expérimentale et judicieuse de Boileau, de Racine et de Bossuet ? L'autorité d'un prote écervelé du *Moniteur*, qui n'auroit pas été jugé digne de coiffer le bonnet de papier des pressiers chez Estienne et chez Elzévir, et que suit depuis quarante ans à la trace le *servum pecus*, la troupe moutonnaire des protes et des écrivains.

Ce n'est pas ici le lieu de discuter si cette orthographe se rapproche plus ou moins de la prononciation que celle dont elle tient la place, et je n'ai pas dessein de prêter à rire à quiconque est né hors de la banlieue de notre langue, en demandant niaisement si la vocale A, suivie de la vocale I, comme on la lit dans *hair*, représente mieux que la vocale O suivie de la même vocale I, comme on la lit dans *Zoïle*, la simple vocale E, comme on la lit dans *succès*. On me répondroit trop vite que les deux orthographes sont également absurdes, et que ce n'est pas la peine de réformer une absurdité par une absurdité, surtout quand on ne peut le faire qu'au plus grand détriment possible de tous les monuments de l'écriture et de la typographie. On ajouteroit peut-être même, et on auroit raison, que le seul résultat de cette opération seroit de doubler l'orthographe ; car aucune autorité, pas même celle du prote du *Moniteur*, ne peut empêcher Molière et Boileau d'avoir écrit comme ils ont écrit, et si on les imprime encore, ce qui pourroit bien arriver, il faudra de toute nécessité leur laisser leur

orthographe, quand ce ne seroit que par respect pour leurs rimes. Au lieu d'une orthographe assez mauvaise, il est vrai, la France aura donc l'avantage de posséder deux mauvaises orthographe, qui ne se rapprocheront pas plus de la prononciation l'une que l'autre. C'est un sot luxe.

Heureusement, la question n'est pas là, l'orthographe n'étant pas, comme on le dit, l'expression écrite de la prononciation ; et si l'orthographe étoit l'expression écrite de la prononciation, il n'y auroit plus dès demain ni langue ni littérature, mais un détestable argot individuel à la portée de quiconque se mêle d'écrire et d'imprimer. Ce seroit un monstrueux mélange de bégayements, de bredouillements, de grasseyements, d'ânonements, de nasillements, d'accents provinciaux, de barbarismes sauvages, imposés par la voix qui prononce à la main qui écrit, une con fusion pire encore que celle des ouvriers de cette tour maudite de Dieu, dont la Genèse a probablement fait, ainsi que je l'ai souvent répété, l'emblème éternel de toutes les améliorations que nous essayons dans les langues. Je vais plus loin : Une orthographe exactement conforme à la prononciation, et qui auroit eu, j'en conviens, un genre de mérite réel au moment où le langage s'est formé, seroit un événement si calamiteux aujourd'hui pour les langues où elle parviendroit à s'introduire, qu'on peut avancer avec assurance que ses moindres progrès sont déjà des symptômes irrémédiables de décadence et de fin. Renouveler ainsi la langue écrite, c'est être plus cruel pour elle que les Péliades envers leur père. On n'en retrouvera pas même les ossements.

Les ossements, le squelette d'une langue de dernière formation, c'est l'étymologie ; et l'étymologie est la *norma*, la *ratio scribendi* l'orthographe de toutes les langues qui n'ont pas la vanité d'être primitives. Ce que l'orthographe doit conserver, ce n'est pas une prononciation fugitive que modifient, pour me servir de l'expression de Pascal, trois degrés d'élévation du pôle ; c'est la filiation du mot sans laquelle aucun mot n'a de signification arrêtée. La prononciation ne change rien à la valeur intime du verbe de l'homme. C'est l'étymologie qui le définit. Quiconque parle sans se rendre compte de la valeur originaire de sa parole, et le ciel fasse grâce à

tous ceux qui sont dans ce cas, en sait à peine la moitié. Ce qui fait vivre la parole n'y est plus.

Ce n'est pas moi qui dis cela, prenez-y garde ! C'est Cicéron et c'est Montaigne !

Tant s'en faut, par conséquent, que la tendance d'une écriture à se rapprocher de la prononciation soit une marque de progression et de perfectionnement, qu'on peut regarder au contraire comme déchu d'autorité et de vie celle qui est arrivée à ce point. Il ne faut pas un grand effort d'intelligence pour comprendre cette proposition. Il suffit d'y réfléchir un moment.

Une partie des langues européennes sont néo-latines, c'est-à-dire formées sur le latin, qui a été la langue universelle des âges moyens de l'Europe, et qui s'est maintenu jusqu'à nos jours dans ce privilège d'universalité, quant à l'usage et aux communications des savants. A mesure que les littératures modernes se sont avancées dans leurs développements, cet usage spécial s'est restreint, mais toutes les bonnes études le conservent.

La langue latine est donc restée, et restera probablement toujours la clef des langues qui sortent d'elle.

Un homme qui sait le latin plus que superficiellement, sait donc les langues néo-latines, ou sorties du latin, à cela près de quelques conventions de grammaire ou de syntaxe, de quelques flexions et de quelques idiotismes, qui demandent à peine quelques jours d'application. Toutes leurs différences notables pourroient être réduites en règles presque fixes sur une feuille de papier. L'usage enseigne le reste.

Les choses que je dis là ne sont pas bien neuves, et mes inductions ne le seroient pas davantage, si on y avoit pensé.

Dans le partage des dépouilles de la langue latine, il paroît que l'italien se réserva la prononciation, qui est la voix de la langue.

La France mieux inspirée s'empara de l'orthographe, qui est l'âme et l'esprit de la parole.

Qu'arriva-t-il dès lors ? L'italien, qui l'emporte de beaucoup, selon moi, en souplesse, en élégance et en harmonie, sur notre langue françoise ; qui l'emporte peut-être en chefs-d'œuvre sur nos chefs-d'œuvre, l'italien resta circonscrit dans ses délicieux domaines géographiques. Tous les peuples de

la terre prirent plaisir à l'entendre, mais ils ne l'écrivirent pas. Le françois, au contraire, avec ses nazalements disgracieux, ses voyelles muettes et ses sourdes désinences, fit rapidement le tour du monde érudit, et partagea seul avec le latin l'honneur de servir d'interprête aux sciences.

Mais quel françois, s'il vous plaît ? le françois dans son orthographe antique, le françois dont tous les mots sont autant de truchements oculaires qui rappellent leurs radicaux.

Quand au françois *désossé* (c'est le mot), que la typographie nous fait aujourd'hui, celui-là semble être inventé à dessein pour rendre de plus en plus impossible l'universalité si désirée de la langue. Klopstock s'étonnoit il y a trente-trois ans que les écrivains françois eussent oublié l'orthographe. Que diroit-il aujourd'hui ? que diroit-il surtout s'il avoit pu lire les essais de cette *phonographie* barbare qui fait descendre notre système orthographique au-dessous de tous les jargons ? Et pourquoi ne l'avoir pas adoptée ? Nous en sommes bien dignes !

Ce qu'il y aura de curieux dans la consommation de notre méthode actuelle, c'est que cette œuvre désastreuse s'accomplissoit au moment même où l'élite de nos savants s'empressent à ressusciter les vieux maîtres de la littérature françoise dans leur docte et naïve orthographe ; au moment où les efforts de nos grands contemporains dans la littérature italienne, n'aspirent, comme ceux d'Alfieri, qu'à lui restituer quelque chose de sa jeunesse et de sa fermeté *dantesques*. La parole qu'ils *virilisent* avec tant de peine, nous l'efféminons à plaisir.

J'essayerai de me rendre plus intelligible encore, en m'appuyant de quelques exemples. Je n'irai pas les prendre bien loin.

Il existe à Paris un journal qui se recommande au public six jours de la semaine, par d'excellents articles scientifiques et littéraires, et qui s'appelle *le Temps*. La pénultième lettre ne se prononce point, et tout progressif qu'il soit, ce journal l'a écrite, parce qu'il a l'ambition légitime d'être lu en Europe, et que cette lettre qui ne se prononce point rappelle à l'Italien le mot qu'il écrit *tempo*, à l'Espagnol le mot qu'il écrit *tiempot*, à L'homme élevé aux études latines, en quelque lieu qu'il habite, le mot qu'il écrit *tempus*. Celui-là se traduit donc de lui-même, et tous ses dérivés avec lui, parce qu'il n'a pas dédaigné cette lettre *aphône*, mais étymologique.

Voici maintenant l'*orthographier* novateur qui écrit, *le tems*, parce qu'il a trouvé la pénultième inutile. Jamais, au grand jamais, l'Italien n'y retrouvera son *tempo*, l'Espagnol son *tiempo*, le latiniste son *tempus*, le François lui-même ses dérivés *temporaire* et *temporel*, parce que le lien qui attache ces mots entr'eux est rompu par la seule omission d'une consonne. L'orthographier en question a donc compliqué l'investigation de la langue françoise d'une difficulté de plus, et l'orthographe n'y aura rien gagné dans ses rapports avec la prononciation, car ni l'un ni l'autre mot écrits ne représentent le mot prononcé.

Une dame écrit à un étranger peu initié à nos révolutions orthographiques, qu'elle a des enfants *charmans*. Il vient la voir, et lui dit qu'elle est *charmane* aussi, ce qui est extrêmement conséquent. La dame ne s'embarrassera pas de cette mauvaise locution, et trouvera mon étranger fort poli, je n'en suis pas en peine ; mais il n'en est pas moins vrai qu'il a fait un barbarisme de grammaire, occasionné par un barbarisme d'orthographe.

Or, la langue françoise n'a guères moins de vingt mille mots dans ce cas, c'est-à-dire, où la lettre étymologique ne se prononce point.

La raison nous enseigne par conséquent que la plus vieille orthographe est la meilleure, ce qui ne l'empêche pas d'être mauvaise.

Et ce que j'en dirai n'empêchera pas l'orthographe absurde de la presse moderne de prévaloir. Aussi n'est-ce pas pour la presse que je le dis. Je le dis pour les honnêtes gens qui respectent la noble langue du dix-septième siècle, la langue de Bossuet et de La Bruyère, de La Fontaine et de Despréaux ; qui ne veulent pas l'offenser en écrivant, et qui ne savent cependant à quoi se décider dans la confusion de nos pratiques.

Leur exemple ne fera pas plus loi que le mien ; mais qui sait ce qui peut arriver ? Qui sait ce qui survivra de nos livres et de nos écrits à la conflagration prochaine, pour en porter le témoignage à la postérité ? Quelques lettres, peut-être, de l'ami à l'ami, de l'amant à sa maîtresse, du poète à son créancier. Puisse du moins ce léger monument prouver aux âges futurs qu'on n'avoit pas tout-à-fait oublié en France la bonne et saine orthographe, en l'an de grâce 1834 !

X.

DE L'ÉTYMOLOGIE ET DU DICTIONNAIRE ÉTYMOLOGIQUE.

LA raison de la langue, si on s'en souvient, c'est l'étymologie ; l'orthographe n'est que la raison de l'écriture.

Un bon Dictionnaire de la langue écrite, ce seroit un bon *Dictionnaire étymologique*.

Un bon Dictionnaire, ce seroit le chartrier de la langue avec tous ses actes d'origine et d'alliances.

On a vu que l'Alphabet ne se fera jamais, quoique tout le monde puisse le faire, parce qu'il n'y a point d'invention rétroactive d'une exécution possible dans le système des langues.

Il pourroit n'en être pas ainsi du *Dictionnaire étymologique*, s'il étoit bien conçu.

L'étymologie repose sur des faits plus ou moins avérés. Pour l'esprit qui sait s'arrêter au vrai, elle est infaillible.

Malheureusement toutes les sciences de la parole touchent au vague ; et l'étymologie, qui est la plus exacte des sciences de la parole, y touche comme les autres.

Mes idées sur l'importance radicale de l'étymologie ne sont pas plus nouvelles que la plupart de mes idées. Les esprits robustes du seizième siècle n'ont pas laissé beaucoup d'idées nouvelles à exploiter à leurs successeurs. Tous les lexicographes de la renaissance se sont appuyés sur l'étymologie. Tous les philologues du plus beau des âges modernes ont cherché à la surprendre dans sa source ou à la suivre dans ses dérivations.

Cependant il n'existe rien d'*absolument* satisfaisant sur les étymologies de la langue françoise en particulier ; et on sait que j'ai pris la langue françoise pour objet général de comparaison dans ces considérations qui peuvent s'appliquer presque indistinctement à toutes les langues.

Une préoccupation trop naturelle aux savants, celle qui résulte d'une longue spécialité d'études et d'une habitude exclusive de recherches, a empêché l'accomplissement de ce précieux travail quand il pouvoit s'accomplir, et lorsque les hommes n'y manquoient pas plus que les matériaux. On ne pourroit l'attendre aujourd'hui que d'une grande force de patience et de volonté qui est rare chez les riches, ou d'une complète abnégation de réputation et de récompenses qui est impossible chez les pauvres. Il est donc probable que le *Dictionnaire étymologique* ne se fera pas plus que l'Alphabet.

J'essaierai de montrer pourtant comment il devrait se faire, et comment il seroit fait depuis long-temps, si la malheureuse manie des systèmes absolus n'étoit parvenue à embrouiller cette matière, en la chargeant mal-à-propos de mille fois plus de fausses hypothèses qu'il ne falloit de simples notions pour l'éclaircir.

Il suffit de jeter un coup-d'œil sur les livres de nos étymologistes pour y découvrir la méprise radicale dont tous les systèmes absolus d'étymologie sont sortis. On a presque toujours voulu traiter la généalogie de la langue comme celle de l'homme, et lui imposer un ordre de filiation légitime auquel les faits les plus contradictoires devoient se rapporter bien ou mal : erreur féconde en étymologies forcées.

Les langues secondaires, les langues de nouvelle formation, sont bâtardes, adultérines et plagiaires. Leurs titres ne remontent exclusivement à aucune langue antérieure en particulier, mais à toutes les langues dont elles ont subi l'amalgame ou seulement le contact.

Ainsi la langue françoise est évidemment néo-latine ; mais quiconque s'efforceroit de rapporter toutes ses origines au latin se tromperoit grossièrement sur près de la moitié. Tout le monde en tombe d'accord.

Henri Estienne, Léon Trippault, Joachim Périon, et une multitude d'autres qui sont venus à leur suite, ne se sont pas arrêtés au latin ; ils n'avoient garde : c'étoit le fait d'une science trop commune. Ils ont demandé les origines françoises au grec, sans se soucier des Intermédiaires.

Estienne Guichart a fait un pas de plus. Il les a cherchées dans l'hébreu. Et pourquoi pas, si elles y sont aussi ?

Pierre Le Loyer qui étoit contemporain de Guichart, et qui partageoit ses doctrines, a beaucoup enchéri sur lui dans les inductions qu'il en a tirées. Il a fait descendre aux bords de la Loire une colonie juive de l'époque des Patriarches. Il a prouvé à sa manière que tous les Angevins procèdent d'Esau. Je ne sais s'ils ont conservé son goût pour les lentilles, et si Le Loyer s'est servi, pour donner de l'autorité à son système, de ce rapprochement de mauvais ton ; mais cette raison, telle quelle, seroit certainement la meilleure de ses raisons.

Si on avoit connu alors des langues plus éloignées par le temps ou par les lieux, c'est chez elles qu'on seroit allé s'informer du berceau de la nôtre, car telle est la méthode immémoriale des philologues ; mais je crois que c'est Pezron qui établit le premier sous une forme spécieuse, qu'on tint long-temps pour paradoxale, l'existence d'une langue autochtone, anciennement propre au pays, dont l'usage avoit probablement précédé celui des langues d'invasion et des langues de connivence, des langues imposées et des langues acquises. Aucun historien n'attestoit en effet que les Gaulois n'eussent point parlé, et Julien, qui les louoit d'être silencieux, ne les accusoit pas d'être muets. Dans l'un et l'autre cas, ils ont furieusement changé depuis.

Sur l'hypothèse de Pezron se bâtirent que bien que mal les systèmes absolus de Bullet, qui approcha du vrai par un point où j'arriverai ; de Court

de Gébelin, qui rapporta presque toutes les langues de l'Occident à la langue celtique ; de le Brigant, de la Tour d'Auvergne, de Bacon-Tacon, qui y rapportent tout.

Nous marchions droit à la langue primitive par le bas-breton, quand un homme de génie s'avisa que ce n'étoit pas ainsi qu'on doit procéder dans l'investigation des étymologies, et que la plus voisine est la plus sûre. M. Raynouard reconstruisit le roman, intermédiaire incontestable entre nos langues autochtones et le latin des premiers peuples qui nous aient conquis à la civilisation ; le roman de l'Occident et du Midi, qui est en Europe la ligne équatoriale de la parole. Ce travail est un des plus beaux qui soient sortis de la main des hommes.

Cependant il y auroit du danger à en porter les conséquences à leur dernière expression, parce que l'absolu est vicieux en toutes choses.

Cet inconvénient a été senti par les étymologistes éclectiques, car l'éclectisme n'est pas d'hier. Gille Ménage, qui étoit un homme fort spirituel et fort savant, a cherché l'étymologie partout où il pouvoit la trouver, et son livre, conçu d'une manière très-philosophique, n'est toutefois pas bon. Il faut expliquer cette réticence en parlant d'un si grand personnage.

Ménage étoit un homme d'une érudition fort diffuse, ce qui peut s'entendre dans deux acceptions, l'une bonne, l'autre mauvaise ; mais pour épargner l'embarras du choix, je déclare que je l'entends en toutes les deux. Il savoit immensément de mots assez bien, et quatre ou cinq langues à merveille ; il aimoit à déployer cette richesse coquette qui étoit l'esprit et presque le génie de son temps. *Le Dictionnaire étymologique* lui en fournissoit une excellente occasion qu'il ne perdit pas. Nous y perdîmes ; nous, un bon *Dictionnaire étymologique*. Il ne l'a pas fait.

La conception du *Dictionnaire étymologique* demande autre chose d'ailleurs que l'érudition de Ménage. Elle demande un tact exquis, une délicatesse singulière de perceptions et de jugement, une grâce d'état, un organe, et le docte Ménage n'avoit rien de tout cela. Il hésite, il tâtonne, il se sauve à travers des intermédiaires factices, il invente des mots qui n'ont pas existé pour expliquer une liaison de tradition qui n'existe point. Il sait tout ce qu'il faut de l'étymologie, excepté ce qui la constitue, ce qui la fait,

ce qui la manifeste à l'esprit avec l'exactitude simple et diaphane d'une proposition arithmétique ; il n'y entend rien du tout.

Nous n'avons donc point de Dictionnaire de l'étymologie éclectique. Je doute qu'il nous en arrive un. M. Morin a fait après Trippault, et tout-à-fait de nos jours, un Dictionnaire des mots françois dérivés du grec, en deux volumes in-8^o, qui en auroit six aujourd'hui. Je dirai pourquoi et comment. Son ouvrage est exact, consciencieux, presque infaillible ; on peut y avoir pleine confiance, quand il sera complet, si on s'amuse à le compléter ; je le crois d'une grande utilité aux savants, aux montreurs de panoramas et aux artistes acrobates qui ne savent pas le grec. Mais à quoi est-il bon pour la langue françoise ? Dans l'excellent Dictionnaire de M. Morin, qui contiendra vingt mille mots quand on voudra prendre la peine de ramasser tous ceux qui se font, il n'y a pas deux cents mots françois.

Rien de tout cela n'est le *Dictionnaire étymologique* qui manque à la langue, et je le prouverai par une comparaison fort sensible. Quand on cherche à éclaircir une question d'état, ce n'est pas l'aïeul ou le bisaïeul du sujet qui est l'*inconnu* à résoudre ; c'est son père. Les questions d'étymologie, ce sont les questions d'état des mots. L'étymologie, comme on l'a traitée, n'est pas l'état du mot : c'est sa généalogie. Ménage est le d'Hozier de la grammaire. Il a voulu blasonner tous les vocables de quartiers dont ils n'ont que faire. Veut-on changer de métaphore ? L'étymologie est le passeport de la parole. Elle doit indiquer clairement l'endroit d'où la parole est partie en dernier lieu, et non tous ceux où elle a passé avant ce voyage. Il importe peu de savoir qu'un homme qui va s'établir à Saint-Denis ait vendu dans sa jeunesse des peaux d'agneaux frisées à Tobolsk, ou de la soie à Bénarès ; mais s'il a été honorablement connu dans son dernier séjour, fût-ce Montmartre ou Longjumeau, parce que c'est là-dessus que se fonde son acception sociale. Voilà l'intérêt, de la cité et celui du Dictionnaire.

Le véritable *Dictionnaire étymologique* d'une langue, ce sera donc celui qui en consacra les étymologies immédiates : et je n'entends pas par-là qu'un Dictionnaire radical qui remonteroit aux sources les plus reculées de la parole, ne seroit pas un des présents les plus précieux que la patience et le génie pussent faire à l'intelligence humaine. Je doute seulement de la

possibilité de son exécution, qui exige autant de goût que de savoir, et qui seroit peut-être prématurée dans l'ignorance où nous sommes de la plupart des langues de la terre, malgré le vain étalage que nous faisons de quelques recherches plus ambitieuses que solides. Je parle ici de l'intérêt spécial que chaque langue prise à part peut avoir à l'histoire exacte de sa filiation. Hors de là, l'étymologie, quand ce n'est pas un grand homme qui l'explore et qui l'interroge, n'est que le divertissement futile d'un esprit oisif.

Soleil vient de *sol*, latin : il n'y a rien de mieux démontré. Un latiniste vous dira que *sol* vient de *solos*, grec, qui signifie *un disque*, et je ne dis pas le contraire, mais qu'est-ce que cela me fait ? Ce que je cherche, moi, c'est l'origine d'un mot françois, et non l'origine d'un mot latin. Si l'helléniste va plus loin, et découvre à son mot *solos* une racine orientale, comme on s'en occupe aujourd'hui, tant mieux pour le *Dictionnaire étymologique* de la langue grecque avec lequel nous n'avons rien à démêler. C'est une autre étude fort curieuse et fort recommandable sans doute, mais ce n'est pas l'étude qui nous est imposée dans l'intérêt de notre propre langue. L'intelligence des mots de notre propre langue se réduit à connoître leur étymologie immédiate ; leur intelligibilité plus ou moins patente se réduit à faire connoître cette étymologie aux étrangers, par une orthographe invariablement fidèle aux radicaux.

C'est ce que nous n'avons pas fait. Nous n'avons pas encore de *Dictionnaire étymologique* immédiat, et nous n'avons plus d'orthographe.

Supposons maintenant que le travail que je demande ait été exécuté en France, et voyons en résulteroit.

Nous aurions une famille de mots dérivés du grec, et elle seroit peu nombreuse, car je ne tiens pas pour françois tous les mots de ce genre nouvellement fabriqués par les savants, et j'ai promis d'en dire la raison. Nous aurions une famille considérable, une famille immense de mots dérivés du latin par l'intermédiaire du roman. Nous aurions une ample famille de mots d'usurpation, de conquête ou de connivence, donnés à la langue françoise d'Alsace et de Lorraine par l'Allemagne, de Bretagne et de Picardie par l'Angleterre, du Nicard et de la Provence par les Italiens, de la Franche-Comté par les Espagnols ; tous mots très-distincts, très-

caractéristiques, très-faciles à suivre jusqu'à leur source voisine. Ce seroit un livre aisé pour qui voudroit s'en donner la peine.

Admettons que ce livre aisé, toutes les langues le font, comme elles le feroient sans aucun doute si l'Europe, reposée de ses longues et inutiles convulsions, pouvoit goûter un siècle de paix ; si le congrès de sages, rêvé par Frédéric et par Napoléon, pouvoit vaquer pendant cent ans aux grandes affaires de la société, au milieu d'une population calmée dont la surface volcanique ne bouillonne plus. Une chose merveilleuse à penser, c'est que, lorsque ce livre seroit fait, toutes les langues seroient faites, et toute leur histoire avec elles.

Je prévois votre objection, ou plutôt, je n'ai eu en vue jusqu'ici que de la solliciter. Il resteroit dans la langue françoise, il resteroit dans toutes les langues après cette opération, une famille de mots plus vaste, peut-être, qu'aucune de celles qui ont passé sous nos yeux, et qui répugne à toutes les étymologies, qui se refuse à toutes les traditions. Cette langue qui a beaucoup effrayé les érudits, et qui leur a coûté trop de ridicules tentatives, est la plus précieuse de toutes. Rendez encore ce qui lui appartient au bas-breton de l'Ouest ; rendez ce qu'il réclame au basque du Midi. Ce qui n'est à personne est à vous, et ce qui est à vous, c'est l'or pur au fond du creuset de l'alchimiste.

Je suis loin de croire que cette pierre philosophale de l'étymologie, ce seroit la langue primitive. La langue qui a été parlée dans la première tribu de l'homme exprimoit un si petit nombre d'idées nécessaires, que, si elle est restée radicale quelque part, c'est dans un très-petit nombre de mots. Sa découverte seroit un événement fort curieux qui confirmeroit, je n'en doute pas, mes théories sur la manière dont toutes les langues se sont formées, mais qui n'ajouterait peut-être pas dix notions importantes à l'histoire philosophique de la parole.

La famille de mots qui resteroit dans toutes les langues, après cette restitution amiable *quarum sunt Cæsaris Cæsari*, ce ne seroit pas la langue primitive absolument parlant ; ce seroit la langue autochtone de chaque pays, c'est-à-dire la langue primitive qui lui a été propre, la langue d'origine qui ne doit rien à personne, et qui expliqueroit tout ce que les étymologistes essaient en vain d'expliquer, sans en excepter les noms

propres et locaux d'époque reculée sur lesquels on n'a jamais hasardé que de misérables conjectures, destituées de toute vraisemblance.

Or, personne ne contestera que la langue autochtone d'un pays soit le témoin le plus authentique de son histoire.

Aucune histoire antique ne peut s'éclaircir que par l'étymologie, et les savants historiologues de mon temps sont entrés si largement dans cette idée qu'ils ne me laissent pas la peine de la développer.

Pour remonter logiquement aux premières langues ainsi qu'aux premières histoires, il ne faut que dépouiller le fruit de son écorce, le corps de son épiderme, le solide de sa surface, la réalité de son apparence. Il y a là-dessus une historiette délicieuse de Bonaventure Desperriers.

Mercure porta un jour la vérité aux sages d'Athènes sous la forme d'un bijou resplendissant qui éblouissoit tous les yeux. Il le divisa en parcelles impalpables et les sema dans l'arène. « Celui de vous, dit-il, qui en rassemblera le plus grand nombre, sera le plus proche de la possession de la vérité. » Socrate, Platon, Aristote, en emportèrent tout ce qu'ils purent ramasser. Ils l'éparpillèrent à leur tour. Le reste a passé de génération en génération aux demi-savants et aux sophistes.

En lexicologie, en histoire primitive, on n'a jusqu'ici recueilli que des paillettes.

En histoire, en lexicologie, la vérité est au fond comme dans le puits de Démocrite.

Balayez l'amphithéâtre.

XI.

DES MOTS NOUVEAUX.

ON me pardonnera de récapituler souvent mes *antécédents* ou mes *précédents*, comme parlent les honnêtes citoyens qui font depuis une quarantaine d'années nos loix et notre langage, parce qu'il y a moins d'inconvénients à revenir sur ses pensées qu'à en laisser perdre l'enchaînement.

J'ai voulu faire sentir l'abus de cette néographie presque sacrilège qui travestit et dénature le mot, qui dépouille la parole de ses traditions et de son génie, qui altère la plus belle des manifestations de l'intelligence humaine jusques dans sa plus pure origine, qui tue l'esprit par la lettre.

J'ai avancé, et je déclare encore que toute néographie est mauvaise et menteuse ; que tout homme qui a le premier retranché une seule lettre de l'orthographe de ses ancêtres a entaché ses titres de famille d'un faux matériel ; que tout prétendu amendement d'orthographe est une œuvre d'ignorance, et que là remonte nécessairement la corruption de toutes les langues.

Cette question m'amène d'une manière toute naturelle à l'examen de la néologie, qui est la science des mots nouveaux.

La première difficulté qui se présente, c'est celle de savoir s'il peut se présenter des mots nouveaux chez les peuples adultes.

Et il faut d'abord distinguer les mots nouveaux en deux classes : la première qui représente les êtres réels et qui donne les mots nominaux ; la seconde, qui représente les modifications abstraites de l'être, et qui donne les mots acquis de l'intelligence et du jugement.

Or, comme je serois désespéré de rester en arrière avec Condillac dans une définition qui n'exige que de la clarté, je ferai mes efforts pour rendre celle-ci plus sensible à tout le monde.

Il y a en toute langue deux espèces de noms : le nom qui exprime la chose et le nom qui exprime la pensée.

Le problème ainsi posé, et bien entendu de part et d'autre, j'arriverai sans peine à sa solution.

Oui, sans doute, les noms des êtres et des faits naturels peuvent s'accroître sans fin, car le terme de nos recherches et de nos découvertes est infini, comme celui de la création.

Non, sans doute, les noms que nous attachons à nos perceptions morales ne peuvent pas s'accroître, car nos perceptions morales ont des bornes fixes qu'elles ne franchiront jamais.

Le seul mot nouveau possible chez un peuple dont la langue est faite, c'est donc le nom propre, le nom de la chose. La série des noms de l'idée y est aussi complète qu'elle puisse le devenir dans la forme actuelle de l'espèce.

Le nom propre n'a manqué nulle part à l'être ou au fait qui tombe sous les sens de l'homme.

Si cet être ou ce fait se distingue par des qualités spéciales qui lui sont exclusives, il a reçu un nom spécial.

S'il se présente sous des caractères communs, il a reçu le nom commun à ses congénères.

La science et l'observation arrivent après, qui le soumettent successivement :

La première à la nomenclature des méthodes ;

La seconde à l'application métaphorique des comparaisons et des analogies.

Prenons un exemple entre dix mille : Les relations nous apprennent l'existence d'une certaine espèce d'animal exotique dont la voix articule presque incessamment un cri plaintif très-facile à saisir par l'onomatopée, et qui peut se représenter par nos deux voyelles *Aï*. Ce nom est son nom propre ; c'est un mot de localité, ni plus ni moins étranger à nos Dictionnaires que l'*Aï* lui-même à nos régions ; qui appartient à une autre langue, et qui n'a aucun droit de cité légitime à réclamer dans la nôtre. Ce n'est pas un mot nouveau.

L'*Aï* se rapproche par certains caractères saillants du genre *homme* de Linné. Les savants en ont fait un *anthropomorphe*, et ils en sont bien les maîtres, mais *anthropomorphe* n'est pas françois, et ne le sera jamais. C'est un mot ou plutôt ce sont deux mots grecs. C'est un vocable de convention. Ce n'est pas un mot nouveau.

L'*Aï* est remarquable par la lenteur de ses habitudes de corps, par la difficulté de ses mouvements locomotifs. Les voyageurs philosophes et pittoresques l'ont appelé le *paresseux*. C'est un mot françois, mais qui n'a rien de nouveau que son extension à une signification nouvelle, puisqu'il étoit déjà substantif en françois dans une acception très-connue. C'est une appellation métaphorique, une figure fondée sur l'analogie. Ce n'est pas un mot nouveau.

Remarquez que l'*Aï*, dans la première de ces acceptions, aura autant de noms qu'il y a de peuples qui l'aient nommé.

Remarquez que, dans la seconde, il aura autant de noms qu'il y a de savants qui aient jugé à propos d'innover en nomenclature.

Remarquez que, dans la troisième, il aura autant de noms qu'il y a de langues où l'idée que nous attachons à la paresse a été rendue par des mots et des signes différents. Jugez par là combien cette individualité deviendra multiple !

Vous n'admettrez certainement pas tous ces noms dans le Dictionnaire de la langue. Vous n'y admettrez pas *Aï* lui-même, parce que vous avez sagement résolu en principe de n'admettre dans le Dictionnaire de la langue d'autres noms propres et spéciaux que les noms dont l'usage et la

conversation se sont emparés pour des emplois utiles, et en vertu de quelques autorités expresses généralement reconnues.

Si La Fontaine avoit introduit le nom de l'Aï dans une fable, si le peuple se l'étoit approprié dans un proverbe, le nom de l'Aï feroit partie du Dictionnaire de la langue. Tel qu'il est, il n'appartient qu'au Dictionnaire de la science, et il en sera de même de tous les mots nouveaux de cette catégorie.

Je passe de ces mots positifs qui sont donnés par le fait naturel, à ces mots rationels qui sont donnés par l'intelligence. J'ai dit qu'en ce genre il n'y avoit point de mot possible qui fût absolument nouveau, et voici pourquoi :

Un mot inusité peut s'innover dans la parole ou dans le style de cinq manières différentes : par traduction, par extension, par métaphore, par archaïsme ou par fantaisie. S'il en existe une sixième, je me fais fort de la réduire à la même solution.

La première, c'est la traduction. Elle consiste à transporter sur une idée dont nous avons le nom, un nom tiré d'une autre langue, et qui ne figure dans la nôtre qu'à titre de redondance ; espèce de mots, soit dit en passant et sauf à y revenir, dont nous ne sommes guères enrichis ou appauvris que par le charlatanisme et la sottise vanité des pédants. *Phlegmasie* est la même chose en grec qu'*inflammation* et latin, et celui-ci qu'*échauffement* et *ardeur* qui remontent bien aussi aux racines latines comme la moitié des mots françois, mais qui sont essentiellement françois. *Phlegmasie* est grec. C'est un mot rétrograde, un mot repris à la source, une version cherchée dans le difficile et dans l'inintelligible. Ce n'est pas un mot nouveau.

La seconde, c'est l'extension. Elle consiste à spécialiser un nouveau mode de l'idée, sans s'éloigner des radicaux convenus, mais en leur imposant, suivant le besoin, la forme ou la terminaison qui est propre à ce mode. Le barbare qui a fait d'*actif* le verbe *activer*, l'homme plus heureusement inspiré qui a fait d'*Élysée* l'adjectif *élyséen*, et de *graduel* l'adverbe *graduellement*, ont usé de ce procédé licite peut-être au langage elliptique de l'improvisation, et que le goût sanctionne quelquefois en se l'appropriant dans le travail reposé du cabinet. Le mot est alors un mot

dérivé, engendré naturellement, et qui n'attend pour être admis que l'aveu du temps, de l'usage et des bons écrivains. Ce n'est pas un mot nouveau.

La troisième, c'est la métaphore. Elle consiste à modifier par une figure vive et nouvelle la physionomie de l'expression, en faisant passer un sens usité à une acception qui ne l'est pas. Quand on a dit que l'*aigle fixoit le soleil*, pour faire entendre qu'il attachoit sur lui des regards assez fixes et assez pénétrants pour l'arrêter dans sa course, on n'a fait qu'une magnifique hyperbole, et cette locution, françoise ou non, eût-elle encouru dix fois davantage les anathêmes de Voltaire, je n'hésiterai jamais à l'employer ; mais cela, c'est une manière de parler, et non pas un vocable de première création. C'est un trope hardi et vrai ; ce n'est pas un mot nouveau.

La quatrième, c'est l'archaïsme, ou le renouvellement inattendu d'un mot ancien tombé en désuétude. Elle consiste à reprendre dans les écrivains originaux de la langue des locutions ingénieuses et expressives que l'usage a laissé perdre, ou qu'un sot purisme a rebutées. Ceci est, entre nous, la meilleure manière de rajeunir, de revivifier les langues, et je ne connois pas une vieille langue où le talent s'en soit fait faute. C'est un des plus puissants artifices de Plutarque chez les Grecs, de Cicéron chez les Romains, d'Alfieri en Italie ; en France, de Rousseau, de Bernardin de Saint-Pierre et de M. de Chateaubriand. Quand la jeune école actuelle a voulu rompre ouvertement avec le passé classique, elle s'est précipitée à corps perdu dans l'archaïsme, et c'est ce qu'elle a fait de mieux. L'archaïsme ressaisi avec goût, rajeuni avec habileté, approprié avec énergie au tour de la phrase et au sens de la pensée, est une conquête légitime. Ce n'est pas un mot nouveau.

La cinquième, c'est la fantaisie, l'innovation capricieuse d'un mot étranger aux radicaux propres de la langue, et qui n'y a point d'analogie naturelle, l'innovation téméraire d'un néologisme dont l'étrangeté fait tout le mérite. C'est ainsi que de *dandy* qui est à peine anglois, nous avons fait *dandisme* qui l'est encore moins ; c'est ainsi que Voltaire s'égaie aux dépens de la *parvulissime* république de Genève, avec un monstrueux barbarisme françois qui seroit un monstrueux barbarisme en latin. Ces mots-là sont des grotesques et non des signes, des vocables improvisés *verbi gratiâ* dans l'abandon familial d'une causerie, et qu'il seroit absurde d'employer ailleurs. Ce ne sont pas des mots nouveaux.

Les langues ne s'accroîtroient en mots essentiels qu'autant qu'elles s'accroîtroient en idées ; et du moment où la civilisation est complète, dans les limites qui lui sont données par la nature de l'homme, elle n'acquiert pas une idée. Tout ce qu'elle peut faire, c'est de remuer l'acception des mots, et de la tourner à son caprice ; mais la raison du temps fait promptement justice de ces mensonges lexiques. Il y a quarante ans que *motion* étoit françois dans un nouveau sens convenu ; il y a dix ans qu'il en étoit de même de *libéral*. *Libéral* et *motion*, et cinquante autres mots pareils, ne sont plus françois, parce qu'ils ne l'ont jamais été. On ne s'en servira demain que sous peine de ridicule.

Je l'ai déjà fait pressentir, et je ne sais pourquoi je ne le dirois pas ouvertement. Ce qui tue les langues dans leur principe le plus vital, c'est cette pléthore de mots dont la science vraie, et surtout la science fausse, les bourrent et les étouffent. Une fois qu'un nomenclaturier a mis le nez dans le *Jardin des Racines grecques* n'attendez plus de lui un mot françois en françois. Le monstre ne sait pas le grec, mais il exigera que vous sachiez le grec pour l'entendre. Du françois de votre mère, il n'en est plus question. Le latin même est trop vulgaire pour son inintelligibilité systématique. Vous aimiez à voir une couronne de reines-marguerites s'arrondir dans les blonds cheveux de votre petite fille ! Oh ! cela étoit charmant ! Mais, alte-là ! Cette reine-marguerite, c'est un leucanthème ! Et qu'est-ce qu'un leucanthème, s'il vous plaît ? Voyez le *Jardin des Racines grecques* ; c'est une *fleur blanche*. Misérable qui n'a vu qu'une *fleur blanche* dans la reine-marguerite ! Faites et conservez des langues avec de pareils ouvriers¹¹ !

Vous est-il arrivé dans votre enfance de découvrir au pied d'un chêne à demi-calciné par le temps, *in ilice cavâ*, un vigoureux et noble insecte qui brille de tout l'éclat de l'écaille polie, de lier une soie légère à un des tarses de sa dernière paire de pattes, et de l'abandonner à son essor, avec la certitude triomphante de le ramener à vous ? Le pédant latiniste l'appelera un *lucane*, pour apprendre peut-être aux pédants comme lui que ce bel animal habite les bois (*lucos*), et il se gardera bien de l'appeler un *sylvain*, parce que *sylvain* est trop connu. Le pédant helléniste l'appellera un *platycère* pour faire savoir à ceux qui savent le grec, que son scarabée a de larges cornes. Ne vous inquiétez pas de la terminologie de ces gens-là.

Demandez au premier berger, et vous saurez que cet insecte est un *cerf-volant*, nom pittoresque, expressif, complet et françois par-dessus toutes choses, qui caractérise l'espèce, et ses habitudes, et ses facultés, par une heureuse métonymie et par un juste attribut ; la plus juste, peut-être, de toutes les métaphores du peuple ! Les fabricants de méthodes s'en soucient bien !

Il n'y a que le peuple qui sache nommer les êtres créés, parce que c'est à lui qu'il a été donné de faire les langues, parce qu'il a seul hérité du *brevet d'invention* d'Adam¹². Quand Plin le Grand veut bien emprunter au peuple qui avoit vu un *camelopardalis*, le nom du *camelopardalis*, il ne va pas lui chercher dans une langue morte des synonymies inextricables ; il se contente de peindre la giraffe à mes yeux avec sa tête et son encolure de chameau, avec sa robe de panthère. Je n'ai plus qu'à la rencontrer au désert ou à la ménagerie pour la reconnoître. Pauvre enfant qui t'amuses d'un hanneton, sais-tu que c'est un *mélolonthé* ?

Cette science hétéroglotte (il ne tient qu'à moi de faire des mots aussi) ne s'est jamais déployée plus hardiment que dans la nouvelle nomenclature du système métrique, à laquelle Dieu me garde de livrer une guerre inutile et dangereuse. Je ne conteste pas que son unité soit un mérite de circonstance, dans une société compacte où l'on rapporte tout à l'unité de centralisation, et que ses noms, à l'orthographe près, ne soient composés par des gens qui savoient un peu de grec. Le mètre est d'ailleurs pris exactement, quoiqu'à une fraction fort minime, sur l'arc du méridien, et l'arc du méridien est une chose qui tombe, comme on sait, sous les sens de tout le monde ; nos ayeux n'étoient pas si savants ; ils parloient françois, et non grec, et ils rapportoient les dénominations des mesures à des termes de comparaison connus. Ils ignoroient ce que c'est qu'*are* et *stère*, mais ils n'ignoroient pas qu'*ouvrée* et *journal* de terre représentoient la portée et la dimension quotidienne du travail, et qu'une *voie* de bois devoit en contenir à peu près tout ce qu'on peut en *envoyer* ou en *convoyer* d'une seule fois dans une voiture d'une capacité convenue. Ils ne se faisoient aucune idée de *gramme*, avec ses *déca*, ses *hecto* et ses *kilo*, qu'il faudroit au moins écrire *chilo*, pour prouver que l'on comprend ce que l'on écrit, mais ils n'éprouvoient pas le moindre embarras sur la *goutte*, le *grain* et le *scrupule*, parce que

c'étoient mots de leur langue et de leur intelligence qu'ils savoient même modifier, car du *scrupule*, ils avoient passé au *soupçon* dans leur abile terminologie populaire, et cette nuance n'est pas à dédaigner quand il s'agit du verdde-gris et de la mort-aux-rats. Les grandeurs géométriques les plus intimes, les plus usuelles de l'homme, étoient presque toutes prises sur sa propre taille, dans la proportion forte d'un individu d'élite. C'étoit le *pouce* qu'il avoit dans ses doigts ; c'étoit le *palme*, calculé sur la largeur des quatre doigts qui partent de la *paume* de la main, et qu'on évaluoit à quatre doigts ou trois pouces ; c'étoit la *coudée*, la *brasse*, le *pied*, qui se mesurent en se nommant, et qui peuvent très-bien s'exprimer sans doute par certaines fractions du mètre, mais je ne les dirai pas pour le moment, parce que je n'ai pas l'arc du méridien sous la main. La *toise*, c'est-à-dire le *toties*, devoit être le terme et le complément de cette approximation, puisque l'homme de six pieds en étoit le type. Ici se terminoit tout ce qui avoit immédiatement rapport à lui dans l'estimation des grandeurs, mais on vient de voir qu'il n'avoit pas été moins ingénieux et moins adroit dans l'estimation des autres mesures. Tout cela n'étoit pas fort savant à la vérité, cela n'étoit que parfaitement naturel, et qu'ingénieusement raisonnable. *Mètre* et *stère* valent bien mieux, et nous ne saurions manifester trop de reconnoissance pour ceux qui les ont inventés.

Ce que je n'ai pas la force de pardonner aux savants qui nous donnent si libéralement de nouvelles nomenclatures, tirées d'une langue que nous ne savons pas, et qu'à vrai dire, ils savent à peine, c'est l'assurance magistrale avec laquelle ils réforment l'acception du mot, quand ils ne peuvent pas le détruire. Ainsi le *pas* de l'homme est consacré dans sa dénomination par un trop grand nombre d'usages familiers pour qu'il ait été permis de le traduire en grec. C'est une chose déplorable. Eh bien ! Le pas géométrique est mesuré à cinq pieds dans les nouveaux dictionnaires, et Dieu sait si l'Académie Françoise n'aura pas admis cette définition hyperbolique dans celui qu'elle prépare avec tant de patience et de soin ! Cinq pieds sont la mesure, non du *pas*, mais du *compas* géométrique, c'est-à-dire le diamètre du cercle que trace un pied porté en avant, en prenant le *calcaneum* ou le talon de l'autre pied pour axe ou pour pivot. Le *pas* géométrique n'a que deux pieds et demi, moitié de ce diamètre, et c'est ce que personne

n'ignore, excepté les doctes. Voilà cependant une hallucination scientifique qui nous fera passer pour des géants aux yeux de la postérité. Nous ne méritons pas tant d'honneur.

Il ne s'ensuit pas de tout ceci que le système métrique actuel soit précisément mauvais ; je le tiens au contraire pour une des meilleures choses qu'on ait cru inventer depuis cinquante ans, et ce n'est vraiment pas beaucoup dire. Seulement, ce seroit porter les inductions un peu loin que de donner le calcul décimal pour une nouveauté, car il est vieux au moins comme le chiffre arabe dont l'origine remonte un peu haut ; il est prouvé par toutes les autorités du langage, que le genre humain n'a pas attendu je ne sais quelle année de la République pour compter par dix, par cent et par mille. Cela est connu, et la démonstration écrite en seroit assez fastidieuse ; quant à la barbarie du système duodécimal dont on a fait tant de bruit, je suis obligé de suspendre mon jugement sur ce point, tant qu'on n'aura pas soumis au système décimal les signes du zodiaque et les révolutions de la lune, dont le diviseur nous est au moins aussi familier que celui de l'arc du méridien. C'est peu. Il faudra réformer l'anatomie de la main de l'homme, étalon primitif de tous ses calculs, sans en excepter le calcul décimal, et qui, déployée à l'intérieur sous ses yeux, lui a enseigné le calcul duodécimal dans les douze phalanges des quatre doigts, articulés verticalement à la paume¹³. Il est singulier que l'homme n'ait rien fait et rien dénommé sans raison. On ne s'en douterait plus.

Les savants, les demi-savants, les apprentifs savants, les faux savants qui font majorité dans l'espèce, composeront des mots tant qu'ils voudront ; j'en ai inventé, Schrevelius aidant, une centaine pour ma part, et j'ai quelquefois le chagrin de les retrouver dans les livres ; mais cela est bon, tout au plus, pour les Dictionnaires spéciaux. Dans le Dictionnaire des langues, c'est un luxe ruineux et misérable, bien pire que la pauvreté.

Tirons au moins de ceci une induction immense, incommensurable, dans ses applications à l'histoire philosophique de la parole. L'homme naturel a le don de faire les langues. L'homme de la civilisation n'est capable que de les corrompre. Oh ! mon dieu ! si vous accordez jamais une langue rationnelle à l'humanité, donnez-lui les mots nécessaires, et un peu de poésie avec !

Le peuple d'une langue qui commence fait la parole. Les savants d'une langue qui finit font de l'argot.

Il y auroit à s'égayer pendant une année entière sur le vocabulaire des chimistes, des naturalistes, des médecins et des charlatans ; mais le lecteur en sait d'ailleurs autant que moi sur ces matières s'il a passé une soirée à l'*Odéon* où l'on ne chante pas, et s'il a visité le *Chevalorama* où l'on montrait un cheval de bois. Quand on fera un Dictionnaire définitif de la langue, il faudra élaguer tout cela avec les ciseaux impitoyables du *Philosophe scythe* ; ce jargon emprunté ne seroit que du jargon, même dans la langue qui le fournit¹⁴.

Je n'oserois avancer la même chose d'un mot hardiment ressuscité, d'une libre métaphore, d'une expression inusitée mais bien faite, s'il s'en présente jamais, qui diroit clairement ce qu'elle veut dire. Pour quiconque seroit capable d'innover ainsi, ne faisons pas les difficiles. Le goût a ses droits et le génie ses privilèges. Le goût en sait plus que la grammaire, et le génie se passe d'elle.

A l'homme de goût, à l'homme de génie, montrez au front de vos Dictionnaires cette simple inscription, imitée de celle de l'abbaye de Thélème :

ÉCRIS CE QUE TU VOUDRAS.

XII.

DE L'ORIGINE DES NOMS PROPRES ET LOCAUX.

PARMI tous les mots qui sont à l'usage de l'homme, il n'y en a point de plus invariables dans leur orthographe que les noms de personnes et de lieux. Il est même reçu à leur égard en thèse grammaticale que *les noms propres n'ont point d'orthographe* ; et on entend probablement par là, car cet axiôme est fort mal énoncé, que leur orthographe traditionnelle et convenue n'est pas sujette à modification. Celle-là, grâce au ciel, est interdite aux puristes et aux faiseurs d'innovations verbales. La néologie n'y a rien à faire.

La règle que *les noms propres n'ont point d'orthographe* doit donc se traduire ainsi : Les noms propres et locaux sont de tous les mots ceux qui justifient le plus authentiquement d'une orthographe légitime.

Cela devoit être ainsi, puisque le nom propre, le nom local constate un fait individuel.

Mais existe-t-il un seul mot dans les langues qui ne constate pas un fait individuel à la chose et à l'idée, une valeur intime et originelle fondée sur la

tradition, comme le nom de l'homme ou du lieu ?

Cette question est si claire qu'elle ne demande pas de réponse, ou plutôt elle répond d'elle-même à toutes les innovations d'orthographe.

On ne contestera pas que l'homme insensé qui altère son nom paternel dans son orthographe, s'expose à perdre ses titres d'hérédité devant la loi, ses titres d'illustration, s'il en a, devant l'histoire et la postérité.

Le mot *réel*, *intellectuel* ou *moral*, qui laisse altérer son étymologie dans son orthographe, ne devient pas moins étranger à la langue tout entière, que le nom propre débaptisé ne le devient à la famille, et le nom local au pays.

Tout écrivain qui dénature l'orthographe du mot qu'il écrit détruit donc à la fois ses liens d'analogie avec la langue dont il sort, avec les langues contingentes où il a des analogues, avec la langue par laquelle il a été adopté.

Je n'ai, donc rien dit de trop en disant, et je ne saurois le répéter trop souvent, que l'homme lettré ou non qui modifie à son caprice l'orthographe des mots est coupable d'ignorance, de barbarie et de faux matériel.

Il est ignorant, parce qu'il ne sait pas que l'élément qu'il change ou qu'il détruit a une valeur intrinsèque, une signification virtuelle, qui en est l'esprit et l'âme, et qui disparaît dans son absurde néographie.

Il est barbare, parce qu'en retirant du mot son principe le plus vital, il le réduit à un simple simulacre d'idée, à une vaine formule d'argot qui le dérobera à jamais aux investigations de l'étymologie et de l'analyse ; il est barbare, parce qu'il anéantit sans nécessité les rapports essentiels des langues de même formation, et qu'il oppose un obstacle invincible à l'universalité de la science ; il est barbare, parce que cette nouveauté stupide vieillit en quelques jours tous les monuments antérieurs de l'écriture et de la typographie, et que pour le sot plaisir de mettre un A ridicule à la place d'un O rationnel, il jette insolemment au pilon toutes les merveilles de l'invention de Guttemberg !

Il est faussaire enfin, parce que l'institution sacramentelle, le sceau baptismal d'une langue, c'est l'orthographe ; et si je mettois quelque différence morale entre la falsification du mot et celle de l'extrait de naissance ou du passeport, elle ne seroit pas à l'avantage du néographe. Il ose, le néographe, ce que les tyrans n'ont pas osé, ce que la sage raison des

vieux peuples n'a pas permis à Auguste et à Chilpéric ; il profane, il viole la parole humaine !

Et la parole humaine, c'est quelque chose de plus, n'en doutez pas, que le chef-d'œuvre du génie : c'est la révélation de Dieu.

Aussi, je pose en fait que jamais révolution dans l'orthographe n'a été tentée que par un sot, et réalisée que par un sectaire. C'est à titre de sectaire que Voltaire a fait la sienne. Le grand écrivain n'aurait pas obtenu ce que la typographie de Kehl a concédé au patriarche des athées ; et je le dis sans amertume comme tout ce que je dis, car il n'y a point de révolution qui n'ait son origine dans la nature même des choses. Il faut que tout finisse pour recommencer.

Un avantage particulier aux noms propres et locaux, c'est qu'eux seuls ne finissent pas, et ne subissent de changements que ceux qui leur sont imposés par l'esprit des langues successives qui viennent s'en emparer avec de nouvelles générations, et même avec de nouveaux peuples. Une contraction de syllabes, une ellipse de lettres, une terminaison appropriée aux formes de la langue qui les saisit, voilà tout. Rome s'appelle aujourd'hui Rome, du commun accord des nations, comme au temps de Romulus.

C'est surtout en ce sens que les noms propres et locaux sont les mots les plus précieux des langues, puisqu'ils en sont les plus inaltérés.

Les noms propres et locaux sont par conséquent les seuls mots qui puissent guider l'esprit à la recherche des langues autochtones, des langues primitives de nos races et de nos régions, et même de la langue primitive absolument parlant, si Dieu a permis que l'espèce humaine possédât une langue commune à tous, entre les deux sublimes fictions qui séparent l'âge primitif de l'âge de civilisation, ou le paradis terrestre de Babel.

C'est que, chose étrange, ces deux familles de mots qui représentoient des individualités de personnes ou de lieux, représentoient originellement des êtres ou des idées. C'est que tout nom d'homme, tout nom de lieu, a été d'abord, et avant tout, le nom d'un être ou d'une idée, d'une forme ou d'un attribut ; ce que nous appelons bien ou mal un substantif ou un adjectif.

Voilà pourquoi j'ai dit, dans un chapitre précédent, que l'abbé Bullet s'étoit plus approché du vrai qu'aucun autre linguiste, dans son

Dictionnaire Celtique, en rapportant les radicaux de sa langue autochtone aux noms locaux qui n'avoient point d'explication immédiate. On ne trouveroit certainement pas dans tous les étymologistes réunis une pensée plus philosophique.

Que fut d'abord le nom de l'homme ? Le nom de la qualité physique ou morale, de la faculté, de l'aptitude, de l'emploi, qui le distinguoient parmi les autres. C'est ainsi que se fait encore le sobriquet, qui est une tradition vivante du même usage.

A la seconde, à la troisième génération, à l'extension de la famille, au développement de la tribu, il fallut compliquer le nom de race pour le rendre individuel. On l'accosta d'un nom d'alliance, d'un nom de patronage, d'un nom de profession, d'un nom de résidence ou d'origine, du nom même de l'accident qui caractérisoit l'homme dénommé, ou du fait qui le rendoit remarquable entre ses cognominaux. On agit ainsi de temps immémorial dans toutes les méthodes, car les hommes n'ont rien inventé de mieux.

Dans la succession des temps, les noms devinrent très-rares et très-difficiles à trouver, et il y a une excellente raison pour cela ; c'est que la multiplication des hommes est infinie, et que la multiplication des mots est bornée. Or, les hommes ne peuvent point faire de mots, et s'ils pouvoient faire des mots ils auroient certainement fait des noms propres.

Ils n'en ont jamais fait un. Tous les noms propres sont des mots *réels* qui représentent une chose ou une idée.

Que firent-ils alors ? Ils recoururent au diminutif, à l'augmentatif, au mélioratif, au péjoratif, à l'extension, à la syncope, à la métathèse, à l'anagramme, à toutes les formes du cas, à toutes les combinaisons du nombre. Ils firent plus. Ils laissèrent une ample carrière au caprice des orthographes, à la licence des traductions, au vague illimité des désinences. Je vous offre le nom de Jean au hasard, et je me tiens pour assuré de lui trouver deux cents dérivés authentiques dans l'état civil.

Ce n'est pas tout. Les langues n'eurent pas un adjectif, pas un verbe, pas un participe, qui ne donnât des noms à l'homme, quand la première source du nom fut épuisée. Tout ce que l'homme pouvoit faire de mots, il l'a prodigué sur le nom de l'homme.

Qu'est-ce que cela prouve ? Oh ! cela prouve beaucoup ! C'est que le nom de l'homme, c'est HOMME. C'est que nous n'en savons pas davantage. C'est que nous ne pouvons désigner l'individu que par le nom d'une chose qui tombe sous nos sens ou d'une idée qui nous est propre. C'est que le nombre des idées étant restreint et fixé, le nombre des mots l'est également. C'est qu'il nous est impossible d'acquérir une idée, et par conséquent de faire un mot. Les signes de l'alphabet peuvent produire des combinaisons incalculables, mais ces combinaisons ne sont des mots que lorsqu'elles rappellent un radical et qu'elles représentent un sens. Autrement ce n'est que la fantaisie informe du hasard. Ce n'est rien. Des chiffres mêlés à l'infini donnent toujours des nombres, parce que le chiffre exprime quelque chose d'infini, qui est le nombre. Des articulations mêlées à l'infini ne donnent qu'une quantité finie de mots possibles, parce que le mot exprime quelque chose de fini, qui est l'idée.

Personne n'est plus intéressé à se faire des langues de convention que les initiés des sociétés secrètes, que les conspirateurs, que les voleurs. Toutes leurs langues sont métaphoriques. Toutes leurs langues sont radicales. Toutes leurs allusions, toutes leurs étymologies, sont rationnelles. Ils font des tropes, ils font des énigmes, ils ne font pas de mots.

Ce que j'ai dit des noms de l'homme n'est pas moins vrai des noms de localités, mais l'investigation de ceux-ci est bien plus précieuse dans la recherche des radicaux autochtones, et la raison s'en présente d'elle-même. C'est que le caractère évident et prononcé sur lequel s'est fondée la désignation de l'individu, est toujours allé s'altérant, se modifiant, se changeant quelquefois du tout au tout dans la race, tandis que celui sur lequel s'est fondée la désignation du lieu n'a subi presque nulle part de révolution assez intense pour y perdre sa physionomie primitive. Les descendants de Scévole sont rarement gauchers, les descendants de Coclès ne sont pas essentiellement borgnes ; et les rivières ont peu changé de cours, les montagnes ont gardé leur place. L'étymologie des noms locaux nous conduiroit donc naturellement aux radicaux primitifs de chaque pays.

Voici le plan d'un travail facile, et cependant sublime, car il vous donneroit la clef de vos origines. Élaguez du Dictionnaire géographique de la France tout ce qui s'explique par des radicaux purement françois, néo-

latins et latins ; c'est même chose. Élaguez tout ce qui s'explique par l'établissement d'une colonie étrangère, ou la prise de possession d'un conquérant ; ne craignez pas de rendre Strasbourg aux Allemands (c'est du mot que je parle et non de la ville, Dieu m'en préserve !) : et arrêtez-vous seulement aux noms locaux dont la signification vous échappe tout-à-fait. Ce que vous n'entendez pas dans les langues, je le répète, c'est votre langue originelle. Or, je ne connois pas d'autre moyen de la trouver.

Vos noms locaux se rapprochent tous plus ou moins par des radicaux inconnus, mais qui sont communs entre eux. Cet alphabet radical sera bientôt fait sur votre Dictionnaire émondé de toutes les superfluités de nouvelle origine que je vous ai indiquées, et il se réduira surtout à peu de chose pour les terminaisons, qui sont fort caractéristiques dans ce genre de mots. Je conviens que vous n'avez encore que des radicaux intelligibles en apparence, mais vous êtes bien avancés.

Rapportez ensuite chacun de ces radicaux à chacun des lieux auxquels il a été imposé. Cherchez le trait d'affinité manifeste par lequel ceux-ci se ressemblent, et vous serez tout près de la signification de ceux-là. L'affinité constante d'un fait topographique vous conduira sans peine à la certitude d'une étymologie, car vous savez déjà comme moi que rien n'a été nommé sans raison. Vous ne douterez jamais que *Jou* n'indique un lieu élevé, *Comb* une vallée creuse et profonde, *Balm* une retraite naturelle ou factice au milieu des rochers, *Ar* et *Dour* le passage d'un fleuve ou d'un torrent ; je ne suis pas plus instruit que vous sur ces hypothèses, puisque les livres n'en disent rien, mais j'y crois fermement.

Vous irez plus avant encore, car je n'ai cité jusqu'ici que des exemples vulgaires. Vous nous apprendrez pourquoi de hautes montagnes ont reçu le nom simultanément de Lomond et de Jura à l'est de la France, à celui de l'Écosse, et dans des parties bien plus reculées du monde : vous nous direz comment il se fait qu'une plaine de sables, chargée de ruines, s'appelle Carnac dans la Haute-Égypte comme dans le département du Morbihan, et vous nous le direz avec une autorité incontestable, car ce sont là des faits d'induction qui se révèlent à l'étude, qui se livrent à l'intelligence plus aisément que le mystère des hiéroglyphes dont nous faisons tant de bruit, et qui ne nous mènera jamais bien loin.

Si vous me répondez que le mystère des hiéroglyphes importe tout autrement à notre perfectibilité que l'origine du nom de votre village, et que l'histoire de Ramessès, fils d'Orus, est la seule qui soit digne d'être épelée dans les monuments de la linguistique, je ne vous contrarierai pas. C'est une affaire de goût. Nous allons parler d'autre chose.

Il y auroit d'excellents volumes à écrire sur les noms propres, même après Laroque, Gebelin et M. de Salverte. La manière dont ces mots se sont formés chez tous les peuples est une des choses les plus curieuses qui se soient offertes à l'examen des savants. Je ne saurois dire positivement, mais je crois pressentir que cette famille verbale, bien développée et bien connue, jetteroit une immense clarté sur le reste des langues, dont toutes les formes, ainsi que je le disois tout à l'heure, ont été épuisées dans ses combinaisons. On y reconnoîtroit probablement jusqu'à l'esprit, jusqu'au génie, jusqu'à la morale des nations ; et ce n'est pas trop présumer de la portée de cette étude. Voyez le nom patriarcal toujours empreint dans sa signification du sceau d'une origine sacrée ; le nom oriental exubérant d'éléments poétiques et de riches métaphores ; le nom romain ample, multiple, magnifique, éternisant la race, caractérisant l'individu comme un signalement, et l'enveloppant de ses trois plis comme un riche manteau qui sied aux seigneurs du monde ; le nom des montagnards d'Écosse, dernière tradition d'une forme évanouie de la société, mais qui conserve partout le souvenir de la tribu et d père ; voyez ces noms nobiliaires du Nor dont la terminaison rappelle toujours une filiation historique et solennelle, et comparez-les à ces noms nobiliaires de l'Occident dont la forme matérielle ne rappelle jamais qu'une usurpation de territoire ! On m'ôteroit difficilement de la pensée que l'histoire des noms propres ainsi conçue est une des parties essentielles de l'histoire du genre humain.

Il est vrai de dire, cependant, puisque j'ai touché à ce point de connexion où ils se confondent, que les noms propres et les noms locaux se sont fait des emprunts perpétuels dans tous les âges et dans tous les pays. Le héros, le fondateur, le maître a donné son nom à des villes ; le législateur a nommé de vastes contrées, le navigateur a nommé un monde ; et de même, dans le sens réciproque, le plus orgueilleux des patriciens a laissé disparaître le noble nom des Marcius sous celui de Coriolan, avec autant de dédain qu'un

des princes de la littérature renaissante, l'humble nom de Jean Bassus sous celui de Politien.

Qui sait aujourd'hui que le Pordenone s'appeloit Licinio, et le Bourguignon Courtois ?

Qui se rappellera dans quelques années que *Napoléon* ou *Bourbon-Vendée* fut autrefois la Roche-sur-Yon ?

C'est à défaut d'avoir réfléchi sur ces mutations naturelles du nom propre au nom local, et *vice versa*, que des écrivains qui ne manquent ni de jugement ni de goût, sont tombés dans de si lourdes fautes sur l'onomatologie historique.

Voltaire y est fort sujet, et ce n'est malheureusement pas la plus grande de ses erreurs. Ce grand homme d'esprit, qui a fait un genre littéraire de la poésie fugitive, et qui n'aura jamais d'égal dans la facétie, n'a trouvé que l'absurde et le ridicule toutes les fois qu'il a touché à la science des mots, la plus saine et la plus intelligente que Dieu ait donnée à l'homme, si ce n'est la seule.

Voltaire, comme tous les hommes de son temps, est arrivé à l'envers de la civilisation, et il n'a pas retourné l'étoffe.

Il est très-plaisant de l'entendre discuter l'authenticité de la loi salique, à l'occasion des noms de Visogast, Vindogast, Sologast et Bodogast qui l'ont signée, parce que ces noms, dit-il, sont les noms de quatre châteaux forts de l'Allemagne. « C'est la fable du singe d'Ésope, ajoute ce grand critique :

Notre magot prit pour ce coup

Le nom d'un port pour un nom d'homme. »

Je tremble de penser que M. de Voltaire eût été noyé tout aussi impitoyablement par le Dauphin savant du fabuliste, s'il lui étoit arrivé dans un pareil hasard de débiter une phrase pareille ; car ce Dauphin qui parloit du Pirée, ne manquoit pas de savoir qu'il n'avoit été construit que plus de cent ans après le règne de Crésus, sous lequel les traditions des biographes

vrais ou faux s'accordent à faire florir Ésope : mais ce n'est pas là la question.

J'accorderai très volontiers à M. de Voltaire que les noms de Visogast, Vindogast, Sologast et Bodogast, ou tout autre nom qui affecte la même désinence, ont été originairement des noms de châteaux-forts ; mais je me demande comment M. de Voltaire qui s'étoit, fabriqué un nom terrien, en corrompant de sa ridicule orthographe celui de la patrie de Volaterran et de Daniel de Volterre, a pu douter de la possibilité de cette extension du nom local au nom propre d'homme, surtout dans cet exemple spécial, lui qu'on avoit loué dans son enfance d'éclipser la célébrité précoce du petit Beauchateau, et qui avoit cajolé plus tard avec une rare complaisance les innocents débuts du petit Neufchateau. C'étoient là aussi des noms de châteaux, ou il n'y en a guères, et il est cependant presque certain que Beauchateau et Neufchateau ont existé. Ils sont dans les Dictionnaires historiques.

Qu'auroit dit M. de Voltaire si on avoit répondu à son doute sceptique par l'autorité d'un poète tragique de son temps et de sa connoissance, qui a personnifié en deux princes frères et rivaux la ville de Vendôme et la ville de Nemours, et prêté des passions tout-à-fait humaines à deux petites cités de la Beauce et du Gâtinois ? *Notre magot, pour ce coup*, ce seroit l'immortel auteur d'*Adélaïde du Guesclin*. Les dauphins doivent avoir bien de la peine à s'y reconnoître, quand ils veulent distinguer un savant d'un singe pour le sauver du naufrage.

Encore un mot sur cette matière qui seroit bien féconde, comme je l'ai dit, si on vouloit l'approfondir ; mais je ne fais que tracer la voie aux hommes studieux qui me suivront.

Une chose qui m'a toujours étonné, c'est qu'au milieu des plans innombrables dont on s'est avisé pour le renouvellement de la forme sociale, on n'ait jamais pensé à la régénérer par le nom propre qui est une des propriétés les plus intimes de l'homme, et qui se manifeste plus intelligiblement qu'aucune autre de nos capacités. Rappeler chacun à la destination primordiale qui lui étoit imposée par l'appellation authentique de ses aïeux, c'étoit une révolution complète, une révolution radicale, une révolution rationnelle pourtant, s'il y en a ; et il n'y a qu'une révolution *ab*

ovo qui ait le droit d'intéresser les fortes intelligences. On auroit envoyé les noms magistraux au pouvoir, les noms sacerdotaux au tabernacle, les noms pastoraux et rustiques à l'agriculture et aux troupeaux, les noms techniques aux arts et métiers, et ainsi de suite. Il y auroit des dynasties populaires comme il y a des dynasties royales. Chacun se tiendrait désormais à sa place, et les affaires politiques du genre humain n'en iroient peut-être que mieux.

Je n'en suis cependant pas bien sûr.

XIII.

DES PATOIS.

SANS remonter à la *patavinité* de Tite-Live, dont les meilleurs latinistes seroient fort embarrassés de donner une idée claire, l'étymologie de *patois* s'explique très-bien toute seule.

C'est la langue du père, la langue du pays, la langue de la patrie.

Cette langue s'est conservée dans les races simples, éloignées du centre, isolées, par des circonstances que je tiens pour extrêmement heureuses, des moteurs immédiats de l'éducation progressive.

Elle a sur la langue écrite, sur la langue imprimée, l'avantage immense de ne se modifier que très-lentement.

Le patois a été l'intermédiaire essentiel des langues autochtones et des langues classiques, qui se sont faites dans les villes, comme l'indiquent les noms si bien éclaircis par l'étymologie de leurs propriétés les plus saillantes, la *politesse*, l'*atticisme*, l'*urbanité*, la *civilité*, l'*astuce*. Du côté des paysans, il n'y a que la *rusticité* et le *patois*.

Il n'est pas besoin d'avoir beaucoup exercé son esprit à la réflexion, pour comprendre que le patois, composé plus naïvement et selon l'ordre

progressif des besoins de l'espèce, est bien plus riche que les langues écrites en curieuses révélations sur la manière dont elles se sont formées. Presque inaltérable dans la prononciation, dans la prosodie, dans la mélodie, dans l'orthographe même quand on l'écrit, il rappelle partout l'étymologie immédiate, et souvent on n'y arrive que par lui. Jamais la pierre ponce de l'usage et le grattoir barbare du puriste n'en ont effacé le signe élémentaire d'un radical. Il conserve le mot de la manière dont le mot s'est fait, parce que la fantaisie d'un faquin de savant ou d'un écervelé de typographe ne s'est jamais évenue à détruire son identité précieuse dans une variante stupide. Il n'est pas transitoire comme une mode. Il est immortel comme une tradition. Le patois, c'est la langue native, la langue vivante et nue. Le beau langage, c'est le simulacre, c'est le mannequin.

Quand on parle de patois au vulgaire des gens lettrés, ces messieurs se représentent soudainement un jargon confus et sans règles, abandonné à l'arbitre de la parole, et qui exprime certaines idées en vertu d'une habitude, bien plutôt qu'en vertu d'une convention. C'est se tromper grossièrement que d'en juger ainsi. La langue imaginaire que l'on suppose seroit inaccessible aux inventions de l'homme, quoiqu'elle paroisse n'exiger que l'absence d'invention. L'homme n'est pas maître de faire une langue dénuée de méthode ; il n'est pas maître de créer une nouvelle méthode dans la classification des mots ; il fait sa grammaire et sa terminologie comme l'abeille fait son alvéole, comme l'oiseau fait son nid. Voilà toute sa science.

Les patois ont donc une grammaire aussi régulière, une terminologie aussi homogène, une syntaxe aussi arrêtée que le pur grec d'Isocrate et le pur latin de Cicéron. Moins sujets aux caprices de la mode, ils sont peut-être en général plus harmonieusement, plus rationnellement composés. Le savant André de Poça le dit d'une manière très-positive dans son rare et curieux ouvrage *De la antiqua Lengua de las Españas*, quand il avance, en parlant d'un de ces dialectes, qu'il n'y en a point de plus substantiel et de plus philosophique parmi les langues les plus perfectionnées de l'Europe : *No menos substancial y philosophical, que las mas elegantes de la Europa*. Cap. 12, fol. 30.¹⁵

Pour trouver une langue bien faite, et j'entends par là comme tout le monde, une langue bien grammaticale et bien syntaxée, qui n'est inconséquente avec elle-même, ni dans la déclinaison ni dans la conjugaison, qui est toujours fidèle à elle-même, à la prononciation dans le mot, à une forme donnée dans la locution, on ne court donc aucun risque de remonter à un patois. J'irai plus loin, car je ne recule pas devant les conséquences expérimentales : ce seroit le parti le plus sûr.

S'il s'agit de comparer les avantages du patois avec ceux des langues écrites, on ne lui contestera pas la précision et la netteté. Il dit si parfaitement ce qu'il veut dire, que les plus habiles écrivains renoncent à le traduire, de peur d'en atténuer l'expression, et que Rabelais, Montaigne, La Fontaine, Molière, ont dû les plus piquants de leurs succès à la franche hardiesse avec laquelle ils l'ont abordé, toutes les fois qu'il leur venoit à point, dans leurs inimitables ouvrages. N'a-t-on pas essayé de transporter dans ce qu'on appelle *le bon françois* les délicieux *Noëls* de Lamonnoye ? Voyez un peu la belle besogne !

Si c'est l'élégance que l'on demande à la parole, qui vous tiendra lieu de la *canzonnette* et de la *pastourelle* du midi, répétée sur des airs qui enlèvent l'âme aux sons d'un pauvre galoubet, sous l'ombre menue du pin ou de l'olivier ? Il est impossible de ne pas sentir à les entendre que c'est là l'œuvre d'un peuple adolescent qui chante la poésie et la musique de sa jeunesse, qui en séduit l'oreille des femmes, et qui en réjouit le cœur des vieillards. Cette grâce virginale du patois qui n'appartient qu'à lui, nos belles langues l'ont perdue.

Si c'est la richesse qu'il vous faut, je conviendrai sans difficulté que le patois n'est pas riche, et il me souvient d'avoir démontré dans un des chapitres précédents que les langues pauvres étoient les seules qui eussent le privilège d'une poésie intime, où rien n'est dû à l'imitation et au plagiat. C'est la nature des temps et des choses qui a établi ce partage. Aux langues riches, l'art et le goût ; aux langues riches, le luxe de l'érudition et la profusion du synonyme. Aux langues pauvres, la vivacité de l'expression et le pittoresque de l'image ; aux langues pauvres la poésie. Choisissez et n'excluez pas : il y en a pour tout le monde.

Eh mon Dieu, oui ! les patois sont pauvres ! Ils n'ont ni *odéon*, ni *chevalorama*, ni *mélolonthé*, ni cette multitude d'*argotismes* à demi sauvages et à demi présomptueux qui débordent du dictionnaire des nations civilisées. Ils ne savent ce que c'est que *linguistique* et que *lexicologie*, et que mille autres barbarismes greffés sur le grec et sur le latin, dont les pédants ont fait des mots ; mais montrez-leur un être sensible à formes prononcées et à caractères saillants, et vous verrez avec quelle puissance ils lui imposeront son vocable pro pre, et de quel tour ils sauront le peindre !

Ce qu'il y a de merveilleux dans les patois, c'est qu'ils procèdent à travers les éléments d'une langue inspirée, avec une autorité que nous n'avons plus. Comme une multitude d'objets que nous avons dénommés de vieille date sont encore nouveaux pour eux, ils ne les saisissent d'un nom vivant qu'à mesure que ces objets le réclament en s'introduisant dans l'usage de la vie, ou dans les habitudes de la pensée, et ce nom vaut essentiellement mieux que le nôtre, parce que c'est la nécessité qui le fait.

Vous dites qu'ils sont pauvres, les patois, et je ne l'ai pas contesté ! Ils sont pauvres sans doute en mots inutiles à la vie physique et morale de l'homme, en superfétations lexiques inventées dans les cercles et dans les académies ; mais ils sont plus riches que vous cent fois en onomatopées parlantes, en métaphores ingénieuses, en locutions hardiment figurées ; ils sont plus riches que vous dans le mouvement de la parole et dans le nombre souvent rythmique de la période ; ils sont plus riches que vous d'acceptions singulières et nouvelles qui rajeunissent le mot par l'idée, ou l'idée par le mot ; ils sont plus riches que vous jusque dans leur alphabet verbal, puisqu'ils ont des prosodies, des accentuations, des lettres toniques dont l'harmonieux secret a disparu de vos langues. Ils sont plus riches que vous, et de beaucoup en articulations. Je vous ai prouvé que vous en aviez vingt en françois que vous ne saviez pas écrire. Ils en ont vingt autres que vous n'écrirez jamais.

Je déclare que je ne connois point d'articulation dans les langues européennes, et je ne craindrois pas d'aller plus loin, qui ne se trouve dans les patois de France, et dont je ne puisse à l'instant fournir un exemple. Quelqu'un qui attacheroit à chacune un signe propre, et qui auroit l'art facile de ranger ces caractères dans leur ordre philosophique, toucheroit de

bien près à l'alphabet universel, s'il n'y arrivoit pas tout-à-fait. C'est une épreuve aisée à faire, et que j'abandonne aux jeunes et curieux esprits qui m'ont accompagné jusqu'ici dans le développement de mes principes, et qui s'en sont approprié la substance.

Je pose donc en fait, premièrement : Que l'étude des patois de la langue françoise, bien plus voisins des étymologies, bien plus fidèles à l'orthographe et à la prononciation antiques, est une introduction nécessaire à la connoissance de ses radicaux ; secondement, que la clef de tous les radicaux et de tous les langages y est implicitement renfermée.

J'en conclus même quelque chose de plus absolu, ce qu'on appellera, si l'on veut, un paradoxe, et cela m'est bien égal : c'est que tout homme qui n'a pas soigneusement exploré les patois de sa langue ne la sait encore qu'à demi.

En général, c'est une dénomination aussi heureuse qu'universelle que celle des *lettres* et des *lettrés* ; car l'écrivain qui ne sait pas la raison de la lettre et du mot qu'il écrit, est à peine digne de l'écrire, et ce principe déjà établi ci-devant me ramène à mon sujet. La raison de la lettre et du mot est dans l'étymologie, et le plus grand nombre des étymologies ne s'expliquent distinctement à l'esprit que par les patois.

Ce que je dis là, il n'y a certainement personne qui ne le pense comme moi, après dix minutes de réflexion, pour peu qu'elles aient été précédées par hasard de dix jours entiers de bonnes études. Il n'y a personne qui ne sente comme je le sens, que si les patois étoient perdus, il faudroit créer une académie spéciale pour en retrouver la trace, pour rendre au jour ces inappréciables monuments de l'art d'exprimer la pensée qui est le premier de tous. Les sociétés savantes qui s'efforcent si noblement à interpréter quelques traits indécis sur les marbres pulvérulents des Étrusques, un *glyphe* de la Haute-Égypte, une ligne des atellannes, ne dédaigneroient peut-être pas nos titres de famille, ces témoins progressifs de tant d'efforts rivaux, qui ont amené notre littérature au point de supériorité où l'ont placée les admirables écrits du dix-septième siècle. Elles avoueroient même au besoin que cette inconcevable variété de dialectes, luxe ingénu et sans faste des langues néo-latines, leur a prêté souvent un attrait de jeunesse et d'originalité qu'on seroit tenté de ne demander qu'aux langues primaires.

Elles seroient mal fondées en tout cas à faire étalage d'une érudition plus profonde que celle de Varron, et d'un goût plus scrupuleux que celui du sage et modeste Du Cange, qui ont exploité dans ces mines fécondes les plus riches trésors du langage.

Et cependant, qui l'auroit cru ! c'est au nom de la civilisation qu'on insiste aujourd'hui sur l'entière destruction des patois ; j'ai vu cette gigantesque prétention de la perfectibilité dans les spirituelles doléances de deux ou trois conseils généraux, et s'il faut le dire (*horresco referens* !) dans des articles et des livres *ad hoc* signés de noms *littéraires*. « Quoi ! me direz-vous, il est entré dans la tête d'un homme d'esprit (passe encore pour celle d'un conseiller !) d'anéantir ces dialectes gracieux qui sont aux langues ce que la base est à l'édifice, l'arbre aux fruits, et le sol à la moisson ! Où se réfugieront l'expression et le sentiment de la parole humaine, où se réfugiera sa grammaire détrônée par l'invasion des langues arbitraires, et par celle des folles écoles, si on lui ferme le consolant asile du patois, comme le désert à l'exilé, comme la solitude au sage ? Faudra-t-il renoncer pour plaire à quelques monopoleurs de la science sociale, aux doux chants de la Provence et du Languedoc, aux joyeux rébus du picard, aux *Kiriolés* naïfs du lorrain, aux ingénieux noëls du bourguignon ? Adieu, Bellaudière ; adieu, Goudouli ; adieu, Zerbin ; adieu, aimables enfants des troubadours ! Inimitable Lamonnoye, railleur inoffensif qui pince sans blesser, badin La Fontaine du cantique, faut-il te dire « adieu pour jamais !.... »

Oui, mes enfants ! Les progrès de cette époque d'intelligence et de raison vous y condamnent sans appel. Vous n'avez acquis la liberté de la presse qui vous rend si parfaitement heureux, qu'à condition de renoncer à la liberté du langage. Ce jargon quasi-françois que la politique vous jette, comme le Sphinx thébain ses énigmes, c'est votre langue, entendez-vous ! Celui de votre village n'est rien. Les rois et les dieux sont partis : partent les langues à leur tour, car à votre société, c'est tout ce qui restoit du génie de l'homme. Et ne croyez pas que vous ayez mesuré dans votre douleur toute la portée de cet arrêt ! *Mort aux dialectes*, vraiment, c'est une loi de proscription qui atteint plus loin qu'on ne pense, une exécution de barbares

qui fait pâlir les torches d'Alexandrie. Voyez plutôt ! Elle finit à Walter Scott et commence à Homère !

Ai-je besoin de dire que, dans mes rapides considérations sur ces langues rustiques faites à côté de nos langues policées, et qui reconnoissent évidemment les mêmes radicaux, je n'ai pas entendu comprendre les langues spéciales, les langues caractérisées et tout-à-fait à part qui sont propres à certaines régions de notre domaine topographique, mais qui révèlent une nationalité individuelle, une autre origine et un autre génie, le bas-breton de l'Armorique et le basque des vallées cis-pyrénéennes ? Ce sont là des langues propres, qui sont langues au même titre que le françois de l'Académie, et qui ne manquent pour prendre place à côté de lui que de quelques grandes illustrations littéraires, comme le sublime néerlandois de Vondel, et le sublime slave de Gondola. L'anglois lui-même, langue bâtarde s'il en fut jamais, et dont on connoît le père et la mère adultérins, lutte de gloire aujourd'hui avec toutes les langues classiques des anciens et des modernes, parce qu'il a produit un Shakspeare, un Milton, un Scott et un Byron. Le basque et le bas-breton n'attendent aussi que des poètes, car tous les instruments de la poésie sont prêts chez eux, comme ils l'étoient en Angleterre à l'avénement de Chaucer, en France à celui de Villon ; et, pour ne vous rien cacher de ma pensée, je ne crois pas qu'ils aient le moindre avantage à envier aux nôtres qui ont un avantage essentiel à leur envier. Ceux-là sont tout neufs.

Je ne me serois pas cru obligé à cette réticence, en parlant des patois, si notre France perfectionnée savoit ce que c'est qu'un patois, et si elle n'avoit colloqué sous cette désignation qu'on voudroit bien rendre injurieuse, de belles et nobles langues qu'elle n'a pas pu modifier, parce qu'elle ne les connoît point, et qu'elle tenteroit inutilement de détruire, parce qu'il n'appartient pas plus à la civilisation de détruire les langues que de les faire.

Ceci passeroit à coup sûr pour une polé mique en l'air, pour une de ces guerres d'imagination que les esprits romanesques entreprennent à plaisir contre des ennemis sans réalité, comme il arriva dans la célèbre affaire de don Quichotte avec l'enchanteur des moulins-à-vent, s'il m'avoit été sérieusement question de *détruire* le bas-breton, et probablement toute autre langue suspecte de lèze-gallicisme. Détruire le bas-breton, dites-vous ? Et

de quel droit détruiroit-on une langue que Dieu a inspirée comme toutes les langues ? et de quel moyen se serviroit-on pour y parvenir ? Sait-on seulement ce que c'est qu'une langue, et quelles profondes racines elle a dans le génie d'un peuple, et quelles touchantes harmonies elle a dans ses sentiments ? Sait-on qu'une langue, c'est un peuple, et quelque chose de plus qu'un peuple, c'est-à-dire son intelligence et son âme ? Une langue ! le sceau que Dieu lui-même a imprimé à l'espèce pour la tirer de l'ordre des brutes, et l'élever presque jusqu'à lui, vous penseriez à l'effacer ! Que d'extravagance et de misère !

Quand on en est venu à de pareilles théories, il faut avoir au moins l'affreux courage d'en adopter les conséquences. Il faut anéantir les villages avec le feu ; il faut exterminer les habitants avec le fer ; il faut se tenir en armes au bord du fleuve, comme les Galaadites, pour exterminer le dernier des Éphratéens qui substituera dans le nom de *schibolett* le sifflement aigu d'Ephraïm à la consonne *chuintante* de Galaad. Et remarquez bien que de ce massacre épouvantable, il n'est pas même résulté l'anéantissement d'un patois ; car ces deux articulations rivales qui coûtèrent la vie il y a plus de trente siècles à quarante-deux mille hommes, se retrouvent aujourd'hui aux deux acores opposées des mêmes gués du Jourdain.

Allez donc, gens de Galaad ; et puisqu'il le faut à l'accomplissement de votre absurde *civilisation*, détruisez des langues, si vous pouvez.

XIV.

DES LANGUES DE CONVENTION.

IL ne sera pas ici question des signes artificiels par lesquels les hommes sont convenus quelquefois entre eux de représenter les signes écrits de la pensée, et que l'on comprend sous le nom général de chiffres. Ce secret mécanique n'a rien de philosophique : il ne rappelle en rien l'inspiration primitive d'où procèdent la parole et l'écriture, et s'il offre quelque importance dans la diplomatique, et surtout dans la diplomatie, il n'en reste pas moins étranger aux théories élevées de la linguistique. C'est, si l'on veut, le sujet d'un traité assez curieux qui peut servir d'appendice à l'histoire universelle des langues, mais qui n'ajouterait aucune notion essentielle à celles que j'ai recueillies sur leur histoire élémentaire, parce qu'il est impossible de soumettre cette matière à des principes fixes, et qu'elle est arbitraire comme la volonté, vague et bizarre comme le caprice. On trouvera tout ce qu'il est possible d'en savoir, et qui plus est, tout ce qu'il est inutile d'en apprendre, dans le *Trithème* de Gabriel de Collange, dans le *Traité des chiffres* de Blaise de Vigenère, et dans celui de François

de Colletet, dans la *Cryptographie* de Du Carlet, dans la *Stéganographie* de Schott, dans la *Sténographie* de Taylor, dans la *Tachéographie* de Ramsay, dans la *Tachygraphie* de Coulon-Thévenot, et dans la *Télégraphie* de MacDonald. On trouvera mieux que tout cela dans l'*Ars deciffratoria* de Breithaupt, livret sagement conçu et sagement exécuté, dont la traduction ne seroit peut-être pas inutile aujourd'hui, et qui dévoile ce qu'il y a de plus indispensable à connoître dans ces mystères, pour l'utilité des familles et pour celle des sociétés. La seule conséquence à tirer de ceci, c'est que l'homme qui a perdu la faculté de faire des mots nouveaux, investis de propriétés naturelles et significatives, a perdu également, s'il l'eut jamais, la faculté de figurer les langues parlées par des caractères impénétrables. Il n'y a point de chiffre illisible.

Ce que j'entends dans ce chapitre par *langues de convention*, ce sont les langues spéciales, formées d'éléments plus ou moins connus, assujetties à des règles plus ou moins élastiques de la langue usuelle, mais restreintes dans leur usage bon ou mauvais aux communications de quelques adeptes, par un procédé de composition qui en dérobe l'intelligence au vulgaire. Ce procédé varie beaucoup selon les espèces, mais comme il n'est besoin que d'éclaircir par des exemples sensibles une définition que je n'ai pas eu l'esprit ou le loisir de rendre plus nette, je m'arrêterai à ceux qui s'expliquent le mieux par eux-mêmes, et dont tout le monde est à portée de compléter à part soi les développements.

Les artifices les plus communs que les hommes aient mis en œuvre dans la composition de ces langues factices, sont premièrement : la traduction ; secondement, la métonymie allégorique ; troisièmement, le trope grotesque et le patois.

La première de ces formes est propre aux méthodes scientifiques ; la seconde, au Dictionnaire des sociétés secrètes et des conspirations ; la troisième, à l'argot des vagabonds et des voleurs. J'espère qu'on ne cherchera pas dans ce rapprochement fortuit l'intention fort éloignée de ma pensée d'une épigramme du plus mauvais goût. Je vois les choses comme elles sont, et comme il faut les voir pour comprendre l'inaptitude absolue de l'homme à créer des mots parmi les mots créés, à faire des langues dans les langues faites, même en tendant à un but légitime, à un but glorieux et

sublime. La langue caractéristique de Leibnitz me répondroit, mais on ne la fera pas ; et si on la faisoit jamais, ce ne seroit qu'au moyen de procédés fort analogues à ceux qu'ont employés les langues de convention dont je parle, c'est-à-dire en mettant à profit les quatre ou cinq cents radicaux invariables qui fournissent des matériaux exclusifs à la construction de la parole. Or, il est évident qu'un alphabet de vingt-cinq lettres pourroit produire des combinaisons presque infinies.

Je commence par l'artifice des langues de doctrine et des méthodes, qui consiste, comme on l'a vu, à transporter dans une langue étrangère à celle où l'on écrit, et le plus souvent ancienne et savante, le nom des faits scientifiques. Lorsque ces faits s'énoncent clairement dans la langue vulgaire, et que leur terminologie n'est pas assez féconde pour donner naissance à un grand nombre de nouvelles dénominations ; quand la nouveauté mystique et affectée de l'expression ne sert qu'à déguiser des notions qui traînent dans la tradition et dans les livres, je ne peux m'empêcher de deviner sous l'effort maladroit du faux-savant le charlatanisme du jongleur, et je ne répéterai pas le nom d'une science qui m'en est horriblement suspecte. Ceci ne prouve rien d'ailleurs contre la franchise et la modestie des vrais savants qui n'ont pu se refuser à suivre cette allure, depuis qu'elle est devenue celle de l'instruction.

Il en est autrement de ces sciences de faits innombrablement multiples, où chaque espèce demande un nom qui la distingue dans les études de l'observateur, comme le nom propre distingue un nouveau-né dans l'acte du baptême. Je n'ai point d'argument contre ces ingénieuses nomenclatures qui peuplent et animent le monde, en attachant un signe propre à la perception de tous les êtres créés, qui réalisent dans un atome une des actions sensibles de la puissance de Dieu, et qui font de la mémoire une seconde imagination. Les nomenclatures sont charmantes : elles vaudroient mieux que les langues, si elles étoient intelligibles à tous, car elles sont presque toujours faites avec ce qu'il y a de plus exquis et de plus raffiné dans la parole. Malheureusement, ce n'est plus notre parole, c'est celle des Grecs que nous ne savons pas. Et qu'ils étoient favorisés du ciel, moins pourtant que des peuples plus primitifs encore, les Grecs, qui comprenoient leur parole en la prononçant ! L'azote et l'oxygène, ce n'étoit pas pour eux

un vain bruit de syllabes inaccoutumées, c'étoit le principe qui retire la vie, c'étoit le principe qui la donne, qui l'excite et qui l'embellit ; *Zoé*, c'étoit l'existence ; *Psyché*, c'étoit l'âme. La zoologie et le psychisme ne nous disent pas tout-à-fait cela. On s'est souvent étonné du penchant merveilleux des Grecs au panthéisme. On n'y a pas réfléchi ; le panthéisme n'étoit pas dans le peuple, car l'homme naturel est déiste et *unitaire*. Il étoit dans le langage. Le polythéisme s'en alloit tout seul et de lui-même avec la langue latine, par une raison toute simple. C'est que le polythéisme n'y avoit plus de nom.

Qu'on me passe cette digression, puisque m'y voilà venu, car elle jette une grande clarté sur un des mystères les plus curieux de la parole. Quand la philosophie du dix-huitième siècle, dans sa sagesse, s'avisa de détrôner Dieu, elle inventa une notion intermédiaire entre le grand tout qu'elle déroboit à l'humanité, et le néant immense où elle vouloit la plonger ; et cette abstraction dont le vague infini échappoit à toutes les croyances, elle l'appela l'*Être suprême*. Robespierre la reçut de l'Encyclopédie, et la légua sous son apostille sanglante aux sophistes et aux ignorants. — Eh bien ! l'*Être suprême* est un mauvais segment de phrase qui peut sonner assez haut dans la bouche d'un théophilanthrope, mais ce n'est pas un mot, et tout ce qui ne se formule pas dans la mesure d'un mot ne représente pas une idée. Dieu est un mot réel, et par une propriété mystérieuse comme lui-même, c'est un mot *sui generis*, un mot *tétragramme* comme au temps de Pythagore, un mot unisyllabe presque tout vocal, comme au temps des patriarches, un mot radical dans lequel se réunissent toutes les idées de l'étendue et du temps.

C'est bien plus, c'est un mot exceptionnel, un mot phénomène, le seul nom *propre* qui représente *un être abstrait*, et je le répète ici, qui n'ait jamais subi l'adjonction de l'article. Et ce n'est pas une convention, c'est un fait identique à la création de la parole.

En vérité, plus j'y réfléchis, plus il me semble que ce ne sont pas les grammairiens qui ont fait cela.

Je retourne maintenant aux nomenclatures scientifiques dont j'ai reconnu la nécessité pour une multitude de notions très-positives, mais qu'aucun événement social ne peut faire tomber dans l'usage. Attaquer la langue des

nomenclatures, ce seroit en moi la honteuse félonie de l'enfant ingrat qui bat sa nourrice. Pourquoi faut-il seulement qu'elle se soit faite grecque et latine, sous l'inspiration trop exclusive de nos écoles littéraires, au lieu de se faire poétique sous l'inspiration ingénue et brillante du peuple ? Un seul exemple de plus me suffira peut-être pour donner une idée de la différence qui existe entre les langues factices des savants, et les langues naturelles de l'homme. Je le demanderai encore une fois à la botanique, de crainte que mes scarabées ne vous ennuiant.

Il n'est personne de vous qui n'ait vu, qui n'ait cueilli, qui n'ait ramassé en touffes gracieuses, pour sa maîtresse ou pour sa mère, cette jolie plante du bord des prés, du bord des ruisseaux, qui pousse au-dessus de sa tige svelte et mobile des petites gerbes de fleurs bleu de ciel dont les lobes arrondis semblent un feston d'azur autour d'une aréole d'or. Les bijoutiers vraiment artistes imitent cela comme ils peuvent, en incrustant cinq semences de saphir autour d'un grain de topaze ; mais ils savent bien qu'ils n'approchent pas du modèle. Ce merveilleux bouquet naturel, qui est assez commun partout, a reçu partout des noms divers, mais également pittoresques ou expressifs. Les Allemands l'appellent : *ne m'oubliez pas* ; les jeunes filles de mon village : *plus je vous vois, plus je vous aime*. Dans toute la France, et surtout aux campagnes, on désigne cet épi de fleurettes sous le nom de *yeux de la sainte Vierge*, et ce nom est presque aussi aimable qu'elles, car il n'y a rien qui peigne mieux à l'esprit la tendresse d'un œil bleu, et le charme irrésistible d'un doux regard. Le faiseur de nomenclatures ne s'est pas occupé de tout cela. Frappé d'une conformation particulière de la feuille, et d'un aspect ou d'une propriété médicale de la graine, qui sont également équivoques, il a appelé notre plante *la myosote scorpioïde*. Vous me direz que *myosote scorpioïde* ne sont pas des mots françois, et je n'ai certainement pas l'intention de prouver autre chose : ce sont des mots grecs ; mais qu'entend-on du moins par ces grecs ? Est-ce quelque appellation plus élégante, plus heureusement figurée que les nôtres ? Hélas, non ! Cela veut dire en propres termes *l'oreille de souris à physionomie de scorpion*. Vous conviendrez que nous voilà bien loin de : *Plus je vous vois, plus je vous aime*, et des *yeux de la sainte Vierge*.

Ces remarques ne sont pas nouvelles, et je m'en féliciterois volontiers, car il n'y a peut-être rien de nouveau que le faux. Rousseau, qui se servoit sans répugnance de la langue des méthodes, et qui a payé aux nomenclatures un large tribut d'admiration et d'enthousiasme, aimoit souvent à rappeler le nom pastoral, le nom naturel de ses plantes, et je n'ai pas besoin d'en rapporter quelques exemples. On s'en rappelle assez. Bernardin de Saint-Pierre l'a imité en cela, comme dans le mouvement élégant et naturel de sa phrase et dans le nombre harmonieux de ses périodes. Il y avoit de leur temps un honnête botaniste nommé Barbeau Dubourg qui s'étoit fort affectionné à cette nomenclature populaire, et qui doit être singulièrement méprisé des savants, désagrément de position qu'il partage au reste avec Bernardin, Rousseau et le vieux Tournefort. Cependant, les gens dont je parle ont fait plus d'amants à la nature que tous les méthodistes ensemble. La dernière postérité se souviendra de la *Nompareille des Florides* nommée par M. de Chateaubriand, et dont le *Dictionnaire des Sciences naturelles* ne s'est pas souvenu.

Il n'y a rien de plus aisé à pénétrer que la langue allégorique des sociétés occultes dont la révolution a faussé le but et multiplié le nombre. Toutes ces sociétés sortent bien ou mal de l'ingénieuse institution du compagnonage, si salubre quand elle est bien dirigée, et leur dictionnaire métonymique est formé, comme de raison, sur la série d'idées et de faits industriels qui se rapporte le mieux aux études vulgaires, aux travaux familiers des initiés. Voilà pourquoi tout se passe chez les francs-maçons entre l'équerre et le compas, qui sont deux admirables figures de l'égalité soumise à l'ordre. Voilà pourquoi le trône de la souveraineté maçonnique est placé à l'orient, comme l'abside des cathédrales dans l'architecture chrétienne. Cette méthode d'emblèmes et de parole est si régulière, si conséquente dans toutes les institutions de ce genre, qu'il suffit de l'énoncer pour la rendre claire. Si tous les idiômes spéciaux du compagnonage étoient perdus aujourd'hui, il n'y a pas un *profane* intelligent, qui ne put les refaire demain. C'est que ce ne sont pas des langues : ce sont des métonymies.

La classe ignoble et rebutée des sociétés humaines qui a composé l'argot pour dissimuler les secrets de la débauche et ceux du crime, avoit un tout

autre intérêt à se faire une langue impénétrable, et si elle n'y est pas parvenue, c'est que l'homme n'a le droit et la faculté de se faire des langues que dans l'intérêt général de la société universelle. Les voleurs, dit Pascal, se sont donné des lois qui les gouvernent entre eux, et il a raison ; mais les lois sont placées relativement aux langues dans un ordre essentiel de dépendance, comme l'œuvre à l'instrument. On doit donc regarder la proposition suivante comme un axiôme sans exception : *Aucune société particulière ne peut se former dans le langage de la société commune un langage qui échappe à sa forme et qui se passe de ses éléments.*

Bien plus ! si ce phénomène se produisoit jamais, la société finiroit. La mutation seule de quelques acceptions a causé des révolutions immenses qui ont épouvantablement modifié la face du monde. On s'en assurera aisément en interrogeant l'histoire, et il ne faudra pas la prendre bien haut. L'introduction d'une langue simultanée qui ne seroit *traduisible* qu'à un petit nombre d'adeptes, annoncerait une conflagration décisive. Il y en a un exemple solennel dans l'Écriture, où il y a des exemples figurés de toutes les occurrences de l'humanité. Quand Dieu permit que les hommes déjà trop civilisés parlassent des langages différents qui ne s'expliquoient pas les uns par les autres, il arriva un événement dont rien n'avoit pu donner l'idée depuis le chaos de l'univers matériel, c'est-à-dire le chaos du monde social dont nous sommes à peine sortis.

L'argot est fait, comme je l'ai dit, avec nos radicaux les plus familiers, avec nos mots les plus usuels, mais tournés par la métaphore à un usage bouffon, et plus ou moins ingénieusement *patoisés*, suivant les lieux et les dialectes. Il suffira pour s'en convaincre de jeter les yeux sur les Dictionnaires de l'argot, en espagnol, en italien, en françois, car l'argot a ses dictionnaires, et pourquoi ne les auroit-il pas, puisqu'il constitue tout aussi bien que les nomenclatures scientifiques, une langue dans les langues ? L'argot est généralement composé avec esprit, parce qu'il a été composé pour une grande nécessité, par une classe d'hommes qui n'en manquent pas, et qui auroient peut-être créé une langue nouvelle, si une langue nouvelle étoit possible ailleurs que dans une société primitive. Le burlesque, le berniesque, le macaronique, auxquels l'argot, se rapporte de

très-près, comme la caricature grotesque du peuple au trait original d'un artiste capricieux, sont autant d'espèces particulières de langages de convention dont chacune demanderait une monographie et un livre. Tout cela est à faire, et sera fait quelque jour dans une bonne histoire, des langues qui sera, sous le rapport *intelligentiel*, le premier livre des peuples, et qu'on ne lira probablement point.

A un autre degré de l'échelle des langues, on trouverait d'autres langues de convention formées par les mêmes artifices, car il y a une tendance incroyable, dans quiconque se croit plus de génie que les autres, à *individualiser* sa parole. C'est ainsi que surviennent dans les langues littéraires, je ne sais quelles langues extrà ou ultrà-littéraires, qui ne diffèrent des autres que par la bizarrerie du trope ou l'extension forcée du radical, car elles n'ont jamais inventé le mot dans sa substance essentielle : le mythisme énigmatique de Lycophron, l'*euphuisme* des Anglois, le *marinisme* des Italiens, le *cultorisme* de Gongora, et quelques autres encore dont je ne parlerai pas, mais dont le *précieux* du dix-septième siècle offre un des types les plus curieux et les plus connus. On trouvera presque tout le secret de ce jargon métaphorique, si prétentieux, si fardé, si faux, dans la *Clef du langage des ruelles* d'un certain Antoine Beaudeau de Somaize, qu'il faut bien se garder de confondre avec le docte et illustre Claude de Saumaise, une des lumières de son temps. Le Somaize des *Précieuses* s'écrivait, à la première syllabe de son nom, par SO en deux lettres, mais ce seroit justice de l'écrire en trois.

Quoique je ne puisse m'attacher dans ce rapide examen qu'aux sommités des idées, et que mon plan n'admette pas autre chose, je ne puis me dérober à une induction singulière que ce sujet me rappelle. Ce misérable Somaize a publié aussi un *Grand Dictionnaire des Précieuses*, 2 vol. in-8^o, dont je recommande l'article *Orthographe* aux honnêtes ou savants oisifs qui colligent comme moi par curiosité de rares et mauvais bouquins¹⁶. Ils y verront que notre méthode actuelle d'orthographier les mots ne nous vient pas, tant s'en faut, des grands écrivains de notre grande littérature. Elle nous vient tout bonnement des *Précieuses*. J'ose dire que cette remarque est d'importance dans l'histoire littéraire et philosophique des langues.

Et en effet, qui l'auroit cru ! Pendant que Molière faisoit bonne justice du langage des *Précieuses*, et les empêchoit, autant qu'il étoit en lui, de corrompre le langage, leur œuvre marchoit toujours. Elles corrompoient l'écriture. Entre Molière et Mascarille, les *Précieuses* aidant, c'est Mascarille qui a fini par l'emporter. Nous écrivons *précieux*.

C'est ainsi que viennent les langues. C'est ainsi qu'elles s'en vont.

XV.

CONCLUSION.

CE QUI RESTE A FAIRE DANS LES LANGUES.

Depuis que j'ai commencé à publier par fragments des *Notions* fort générales sur la *Linguistique*, l'étude de cette science a repris une faveur qu'on auroit pu croire perdue pour jamais, il y a quelques années. Je n'ai pas besoin de dire que je rapproche ces deux circonstances comme simultanées, et non comme conséquentes. Il n'est pas plus de ma nature d'influer sur le mouvement des esprits que de lui obéir. Le secret de cette tendance est évidemment dans les grandes mutations politiques dont l'Europe a été encore une fois le théâtre. Cette marée ne refoule jamais ses flots orageux sans laisser à nu quelques parties des bases de l'état social, et les hommes qui n'en ont connoissance que par d'anciennes traditions, profitent pour les considérer du moment que la houle suspendue tarde à les recouvrir pour long-temps ou pour toujours. Le seul avantage des révolutions, c'est de soulever toutes les idées, parce que ce sont les idées saines et morales qui finissent par surgir, et sans cela aucune société ne se

seroit conservée. La confusion des passions populaires n'est ni moins vague ni moins ténébreuse que celle des matières élémentaires qui se heurtoient dans le chaos, mais il en jaillit aussi quelque chose : LA LUMIÈRE.

Jusqu'ici je ne me suis pas aperçu qu'on soit sorti de la ligne de mes inductions, et il y a une bonne raison pour cela ; c'est que j'ai fait mes efforts pour les prendre dans la nature. On leur a seulement donné des développements fort étendus que je n'étois pas tout-à-fait incapable d'y joindre, mais dont je me suis soigneusement abstenu, parce qu'ils répugnoient à ma manière de voir et d'expliquer la vérité. Les hommes intelligents n'ont besoin que de prendre une notion exacte des choses pour en tirer des conséquences exactes ; les autres n'apprendroient rien quand on mettroit sous leurs sens toutes les démonstrations des savants. Les meilleures démonstrations sont celles que se fait à lui-même un esprit pénétré d'une idée juste, et capable de l'appliquer à toutes les perceptions qui s'y rapportent.

On a conclu que mes enseignements n'avoient rien de bien *neuf*, de ce qu'ils étoient courts, naïfs, un peu sceptiques, dégagés surtout de l'appareil de l'érudition et du fatras des exemples. Ce reproche m'oblige, et s'il faut en dire tout ce que j'en pense, je n'étois pas sûr en commençant d'être assez libre, pour le mériter, des mauvaises inspirations de l'étude et de l'habitude. C'est pour cela que je m'étois imposé d'écrire ce volume entier sans rien relire, et de l'offrir aux gens qui veulent apprendre, exempt de l'influence de la grammaire et de la philosophie. C'est ainsi que je l'ai fait. Les notions qu'il renferme sont celles que ma mémoire a conservées par préférence et par élection, que mon expérience a mûries, que mon jugement reconnoît pour saines et profitables. Il n'y a rien de plus facile que de trouver le nouveau dans le faux, rien de plus rare que de le trouver dans la vérité, parce que la vérité est circonscrite, et que le faux est sans bornes et sans mesure ; il résulte de là que presque tout ce qui est nouveau est faux, et que presque tout ce qui est vrai est connu, autant que l'intelligence de l'homme peut atteindre à la possession du vrai qui n'est jamais que relative, quant à son espèce. On pourroit en inférer que les livres nouveaux qui traitent des vérités morales et intellectuelles sont inutiles, et qu'il ne reste de pâture à l'insatiable curiosité des nations très-civilisées, que deux genres

d'ouvrages : ceux qui traitent de faits positifs et sensibles, comme les sciences exactes et l'histoire, toute vérité morale mise à part ; et ceux qui traitent des faits supposés et imaginaires, comme la poésie et le roman : cette conjecture ne manqueroit pas de preuves dans notre ordre de choses actuel. C'est précisément là que nous en sommes. La dégénérescence d'un peuple très-avancé ne peut être mieux marquée que par ces symptômes.

Cette induction seroit cependant trop sévère, si on la rendoit exclusive. Il y a un certain nombre de choses vraies qui ne jouissent pas de l'autorité du vrai, parce qu'elles ont été noyées dans des fausses théories ou présentées sous de faux aspects, et il vaudroit alors presque autant qu'elles ne fussent pas advenues. L'obscurité systématique des philosophes de profession n'a pas beaucoup d'avantage sur le mensonge ; elle est ténébreuse et décevante comme lui. La simplicité est le caractère essentiel de la vérité ; c'est pour cela que l'antiquité la faisoit nue. La clarté est son principal attribut ; c'est pour cela que l'antiquité armoit sa main d'un miroir. La science est trop difficile à percevoir ; l'érudition est trop habillée. La vérité n'est pas là.

Quant à la nouveauté, je le répète, la vérité y est bien moins encore. D'autres la recherchent autant que je l'évite, et je jouis de leurs succès, parce que tous les succès de mes contemporains et de mes émules me sont agréables, mais je suis loin de les désirer. Je n'ai aspiré en renfermant les éléments de la Linguistique dans un cadre étroit que j'aurois bien volontiers réduit aux proportions de l'aphorisme, si j'en avois eu le temps, qu'à rendre plus accessible une étude intéressante à laquelle presque rien n'est à préférer selon moi dans les études l'homme. Et moi aussi, j'ai peut-être aperçu quelques idées nouvelles, car les limbes de la pensée sont comme ceux du ciel : ils se perdent dans l'infini ; mais ces idées sont celles que je soumets avec le plus d'abandon à la discussion. Rien de nouveau n'est sûr.

On ne verra pas ici la réticence ombrageuse d'un professeur déconcerté qui recule sur ses enseignements. Si les critiques d'ailleurs trop obligeants qui ne me trouvent pas assez *neuf*, m'avoient lu avec plus d'attention, je ne serois pas réduit à leur adresser ma réponse dans les dernières lignes de mes dernières pages. Elle est à ma première page, et à ma première ligne.

« En toutes choses désormais, rien ne peut être nouveau que par la forme. »

Une idée nouvelle, grand Dieu ! mais comprend-on ce que seroit une idée saine, lumineuse, féconde, et complètement nouvelle dans la science des langues ? Ce seroit le signal d'une nouvelle ère, le point de départ d'une nouvelle civilisation, ce que fut la lettre quand elle se momma sur la pierre ; la parole intelligible à tous quand elle rallia les sociétés, le Verbe quand il fit le monde ! Cela ne nous est plus donné, à nous enfants des ruines qui ne faisons que des ruines, et qui les attirons sur nous de tous nos efforts pour périr avec elles. Viennent les idées nouvelles, s'il en vient encore, et arrangez-vous pour en tirer le plus grand parti possible ; je ne m'y oppose pas ; mais le ciel m'est témoin que je ne vous ai point promis de miracles.

Ce que j'ai entrepris dans cette *Introduction à l'Alphabet, à la Grammaire et au Dictionnaire*, c'est de prouver, premièrement : Que l'Alphabet, la Grammaire et le Dictionnaire sont l'expression complète du monde social.

Secondement : Que nul peuple sur la terre n'a un Alphabet, une Grammaire, un Dictionnaire raisonnables.

Troisièmement : Que jamais aucun peuple n'aura rien de tout cela, parce qu'il y a un étage de Babel qu'il n'est pas donné aux hommes de bâtir, et dont ils n'entreprennent la construction que sous peine de la dispersion des ouvriers et de la confusion des langues.

Mais si je ne crois à la possibilité de rien d'absolument nouveau, on voudra savoir sans doute pourquoi j'ai écrit sur la Linguistique, et ce que je me proposois d'établir dans un ouvrage où se développe à chaque ligne la négation du progrès ?

J'ai écrit sur la Linguistique, parce que je ne connois aucun livre qui renferme les notions principales d'une manière claire, sous une forme accessible aux esprits simples, qui ne soit pas repoussante pour les esprits délicats, et dans lequel jaillissent d'un enseignement classique utile à tous les hommes, les perceptions beaucoup plus essentielles de la morale et de la raison, qui ne sont qu'une même chose prise dans des acceptions différentes.

Je me proposois d'établir ce fait même que rien d'absolument nouveau n'est possible, car cela est, même aujourd'hui, la seule nouveauté dont l'homme puisse s'aviser sous le soleil.

Enfin, je ne conteste pas qu'il reste encore à faire quelque chose dans les langues, non quelque chose de nouveau (le ciel nous en garde), mais quelque chose de conséquent à ce qui a été fait, et qui nous en facilite l'usage, ou nous le rende plus profitable. Cette conclusion de mon travail se résumera en deux points, dont le lecteur attentif, si j'en ai trouvé un, fera aisément la séparation lui-même : ce qui reste à faire dans les langues en général ; ce qui reste à faire dans chaque langue en particulier.

Ce qui reste à faire avant tout dans les langues en général, c'est un *alphabet* universel, un alphabet comparé, un alphabet philosophique des langues, où toutes les vocalisations et les articulations de l'organe de la parole soient classées dans leur ordre naturel, et représentées par des signes phonographiques bien caractérisés, bien analysés et bien convenus, car ce seroit là une magnifique initiation à l'étude de toutes les langues en particulier ; et je ne crains pas de dire que cet *alphabet* (ou pour parler plus exactement, ce *grammataire*) approprié seulement à nos langues européennes, seroit encore un des monuments les plus importants de la civilisation. J'ai trop répété pour avoir besoin de le répéter encore, qu'un pareil *alphabet*, quel que soit le degré de perfection auquel on pourroit le porter, ne deviendrait jamais usuel, et qu'il n'y faudroit chercher pour les langues qu'un instrument d'intelligence et un moyen de communication.

Ce qui reste à faire dans les langues en général, c'est l'essai digne au moins d'être tenté plus d'une fois, de la langue de convention proposée depuis si long-temps ; langue purement réelle, toute consacrée à l'expression des faits les plus familiers, des besoins les plus communs, des échanges et des transactions amiables dont la nécessité se fait sentir le plus souvent ; langue restreinte, mais suffisante ; matérielle, si l'on peut s'exprimer ainsi, et non intellectuelle, mais qui embrasseroit sans effort dans son étroite sphère tous les rapports physiques de l'homme avec l'homme ; langue dont l'universalité ne paroît pas plus inaccessible à la pensée que celle du chiffre numérique, du chiffre astronomique, du chiffre de la chimie, et de celui de la pharmacopée ; langue cosmopolite qui prendroit à peine quelques jours d'étude aux peuples civilisés, et qui ouvreroit à tous les voyageurs la route de tous les pays ; langue artificielle mais éminemment sociale, dont le résultat certain seroit de resserrer entre

tous, par des relations hospitalières, les liens de la fraternité naturelle. Je ne suis pas sûr que Dieu l'ait permise, mais il n'est du moins pas défendu à l'esprit humain de s'y exercer, et ce travail seroit aussi facile dans son exécution qu'il est noble dans son objet. L'expérience seule, et elle vaut la peine d'être faite, peut nous éclairer sur la possibilité de son application.

Ce qui reste à faire dans chacune des langues en particulier (et je n'entends parler ici que des langues à l'âge de maturité, qui sont fixées par de bons écrits), c'est un tableau classique des auteurs approuvés qui ont influé sur elle par l'autorité de leur talent et le crédit de leurs ouvrages, composition importante dont l'académie de la *Crusca* avoit fourni le canevas en Italie, et dont le judicieux Gamba n'a eu que la peine de broder la trame sous son inspiration ; clef toujours sûre du meilleur dictionnaire possible, quel que soit le siècle et le jour où il arrive, et que le goût exquis de Samuel Jonhson a trouvée tout seul.¹⁷

Ce qui reste à faire dans la langue où ceci sera préalablement établi, c'est une bibliographie raisonnée de ces classiques avoués du pays, dont l'autorité fait toute celle du grammairien et du lexicographe ; non certainement pour satisfaire au caprice aveugle et déraisonnable, quand il n'est pas autrement fondé, de l'amateur de grands papiers, de belles estampes, et d'éditions de luxe ; mais pour constater les bons textes et les bonnes leçons des bons livres, qui se trouvent presque toujours de la première édition que l'auteur a publiée à la dernière qu'il a revue.¹⁸

Ce qui reste à faire dans cette langue, c'est un *Index universel des classiques de la langue*, c'est-à-dire de tous les mots qui ont été employés par eux dans des acceptions figurées, anormales ou exceptionnelles (car les acceptions vulgaires et légitimes restent suffisamment consacrées dans le Dictionnaire usuel), en renvoyant chacun de ces mots avec son acception spéciale au passage qui le fournit, sous la page de l'édition que le bibliographe classique a reconnue pour être la plus digne de foi. Ce travail exigeroit la lecture attentive et réfléchie de tous les classiques reconnus, et témoins de la langue, par un homme très intelligent ; mais je déclare que jamais rien de plus utile n'auroit été entrepris à l'honneur d'une littérature. Ce seroit le trésor des Dictionnaires, le Dictionnaire de la pensée et du génie.¹⁹

Ce qui reste à faire dans les langues, c'est, pour toutes les langues, le Dictionnaire étymologique de leurs radicaux, en remontant aux langues les plus radicales qui soient accessibles à l'érudition : œuvre de patience, de goût, de génie peut-être, mais surtout de conscience, qui doit s'exécuter sans préoccupation systématique, et sur lequel je n'ose pas compter ; c'est, pour toute langue prise à part, le Dictionnaire étymologique de ses radicaux immédiats ; œuvre essentielle qui ne demande qu'une instruction beaucoup moins forte, heureusement assez commune, et qui devrait déjà être faite.

Ce qui reste à faire dans les langues, ce sont de bonnes Bibliographies, de bonnes Grammaires, de bons Dictionnaires des patois, car j'ai dit ailleurs et je répète qu'on n'arrivera jamais sans cet intermédiaire à des notions saines sur l'étymologie immédiate. C'est surtout une grammaire soigneusement comparée de ces patois précieux dans lesquels sont encloses, sous leur forme la plus essentielle et la plus reconnoissable, toutes les origines de la langue ; mais pour cela, il ne faut pas les détruire ; il faut les étudier.²⁰

Ce qui reste à faire dans les langues, ce n'est pas le Dictionnaire des mots qui leur appartiennent en toute propriété, et qui ont été construits dans leur esprit, par analogie avec tous leurs éléments, depuis un temps presque immémorial ; c'est le Dictionnaire des mots adoptifs que les savants ont naturalisés dans l'usage, et dont nul ne sait la signification, tant qu'il ne l'a pas apprise par une définition bien faite. La langue des mots nouveaux n'est plus une langue nationale ; c'est une langue nouvelle comme les mots qui la composent, et qui demande un enseignement spécial comme un Dictionnaire à elle. Tous les mots de cette langue qu'on introduit dans notre vieille langue littéraire, y font tache, et pour revenir à nous, il n'y en a pas un qui soit françois. Si on s'étoit arrêté à la fin du dix-septième siècle dans la composition du Dictionnaire, comme on le devoit peut-être, on n'auroit pas de ces mots-là de quoi couvrir quatre pages, et ce seroient ceux qui ont l'autorité de nos grands écrivains, et qu'une courte note de leurs simples et habiles commentateurs n'a jamais laissé passer sans explication. Tout le reste ne vaut rien en tant que vocables de langue. Il valoit mieux enregistrer les mots naïfs des âges anciens, parce que ceux-là sont bien faits, et qu'ils sont à nous. Ceux-ci ne nous regardent pas.

De nos cinq académies, il y en a une au moins qui fait des mots au jour le jour. Qu'elle les fasse et qu'elle les explique, c'est son intérêt et son devoir ; mais il y en a une qui se croit obligée à les écrire en les expliquant. Qu'elle ne les écrive point : à chacune ses attributions. La classification même de l'Institut étoit une grande pensée, parce qu'elle facilitoit la confection d'autant de Dictionnaires spéciaux qu'il y a de langues spéciales dans la langue. L'académie du Dictionnaire ne nous doit que la langue littéraire, et la langue littéraire d'une nation, c'est tout bonnement la langue du peuple, épurée par les bons écrivains. Il ne faut pas sortir de là.

Ce qui reste à faire dans les langues, ce sont vingt autres ouvrages aussi importants dont tout le monde sent la nécessité, et qu'on ne fera peut-être pas. Quand on s'aperçoit de ce qui reste à faire dans les langues, il est déjà bien tard, et quelquefois trop tard pour le faire.

Je ne suis pas étonné de voir l'instinct du perfectionnement se développer chez les peuples avancés qui n'ont besoin de marcher que parce qu'ils ne marchent plus. Chez les peuples qui marchent naturellement au but où ils peuvent atteindre, il n'en est jamais question.

La Fontaine faisoit cette observation, il y a près de cent cinquante ans :

vieux, dit-on ; je le crois ; cependant
Il le faut amuser encor comme un enfant.

Et pourquoi pas *comme un enfant*, puisqu'il en est tout au plus à l'A B C ?

Je finirai là ces études où, parmi beaucoup de choses à reprendre, il peut se trouver quelque chose à apprendre ; je n'ai pas eu d'autre ambition.

FIN.

LETTRE A M. CRAPELET.

MON CHER ET SAVANT AMI,

Soit que les grands aient perdu quelque chose de leur intelligente libéralité, soit que les auteurs aient beaucoup gagné en indépendance et en noblesse d'âme, l'âge éclatant des Mécènes paroît passé sans retour. Nous avons contracté l'habitude, et vous en fournissiez un bel exemple il y a quelques années, de placer nos écrits sous les auspices de nos protecteurs déchus. Vous savez que je n'ai pas eu de peine à en épuiser la liste. Aujourd'hui, les dédicaces de tous mes livres, si je fais encore des livres et des dédicaces, appartiennent à mes amis.

A qui celui-ci seroit-il offert à plus juste titre qu'au typographe distingué qui a maintenu avec tant d'éclat les bonnes doctrines et les bonnes pratiques de son art, qui a réhabilité, dans des éditions déjà classiques, les monumens les plus précieux de notre vieille langue, et qui rappelle doublement, par ses études et par ses travaux, les jours glorieux où florissoient les Estienne, les Morel, les Turnèbe et les Vascosan ? Si mon ouvrage a quelque chance

de vie, j'aime à déclarer qu'il en sera surtout redevable à votre suffrage et à vos presses, et c'est pour cela que je le fais vôtre.

Ma première pensée avoit été de développer l'expression de ce sentiment dans une lettre fort longue et fort raisonnée, où je me proposois d'appliquer mes théories du langage et de l'orthographe aux usages de la typographie, avec plus de détails que je ne l'ai fait partout ailleurs. Le petit travail que je vous destinois étoit déjà très avancé, quand j'ai pressenti qu'il devoit vous occuper vous-même, et je ne suis pas assez insensé pour gâter la savante harmonie d'une mosaïque d'artiste, en y incrustant une pierre brute. Cette lettre n'est donc devenue sous ma plume qu'un simple témoignage d'amitié, et je suis assuré d'avance qu'elle ne vous en plaira pas moins.

Votre affectionné

CHARLES NODIER,
De l'Académie française



lien vers <http://www.bnf.fr>



lien vers <http://gallica.bnf.fr>

Oeuvres de Charles Nodier

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6501514g>

À propos de cette édition numérique

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans...

Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état du document imprimé (taches, pages déchirées) et les caractéristiques de la typographie employée peuvent entraîner des erreurs lors de l'étape d'OCR. Le texte ainsi produit est ensuite relu, corrigé, et converti au format EPUB (*electronic publication*), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse gallica@bnf.fr.

Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF.

Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n° 78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici [pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non-respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter reproduction@bnf.fr

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr

Notes

1 (A) ÉCLAIRCISSEMENTS.

Cette proposition m'a été contestée par un des hommes qui honorent le plus la science bibliographique. *L'Ars signorum* de Dalgarno, dont il est question dans ce passage, est de 1661. « Vingt ans avant la publication de cet ouvrage, dit l'auteur des *Nouvelles recherches*, tome 1^{er}, p. 399, Wilkin avoit donné un livre anglois *sur le même sujet*, et dont Chauffepié rend ainsi le titre : *Mercure ou le Messenger secret et prompt où l'on montre comment on peut communiquer vite et secrètement sa pensée à un ami éloigné*. Londres, 1641, in-8^o. » Le savant auteur, qui se trompe rarement, et par la seule raison qu'il est impossible de ne pas se tromper quelquefois dans les questions de faits, s'est trompé sur le sujet du *Mercure ou Messenger secret et prompt*, qui, sauf quelques lignes d'inductions naturelles à quiconque s'occupe des langues, n'a pas une idée commune avec *l'Ars signorum*. Il n'y a rien de plus diamétralement opposé que les secrets d'écriture individuelle, ou de cryptographie dont il est traité dans le livre de Wilkins, et l'art de communication universelle par l'écriture ou l'idéographie qui est l'objet du livre de Dalgarno. Ce sont deux sciences, non seulement distinctes, mais extrêmes, dont Wilkins s'est effectivement occupé à vingt-sept ans de distance l'une de l'autre, parce que son génie imaginatif et quelque peu fantastique le portoit à s'occuper de tout ce qui est extraordinaire, mais c'est la seconde fois, et sept ans seulement après Dalgarno, qu'il a entrepris la grammaire et la terminologie du caractère réel et du langage philosophique (*Real character and philosophical language*) dont la théorie étoit bien antérieure à tous les deux, et remonte, selon toute apparence, à des jours qui ont suivi de près la confusion des langues.

Les rudiments de celle-ci restent donc en toute propriété à Dalgarno. Wilkins a voyagé dans ce monde intellectuel comme Améric Vespuce dans celui de Colomb. Leibnitz n'a fait depuis qu'en prendre la hauteur, et y planter des jalons. C'est dommage.

2 (B). ÉCLAIRCISSEMENTS.

In lucis cano ; ou en raison de la mélancolie de quelques uns de ses chants, *cano lugens* ; ou plutôt, à cause de l'obscurité des bois dans lesquels

il se plaît, et des nuits qu'il anime, par une exception fort caractéristique entre tous les oiseaux chanteurs : *Luscus*, qui voit mal, qui voit à peine, et selon le procédé diminutif, *luscinius*, *lusciniola*, qui se lit dans Plaute ; mais il est remarquable que dans tous les mots qui rappellent l'objet d'une vive et universelle sensation de l'ouïe, l'onomatopée, ou l'imitation du bruit naturel par la parole, a toujours cherché à reprendre ses droits. Ainsi le *lusciniola* de Plaute est déjà imitatif, quoiqu'il vienne de *luscus*, qui ne l'est pas, ou qui ne l'est que d'une manière latente et métaphorique ; et il le devient bien davantage dans l'*usignuolo* des Italiens, et dans le *Ruysenor* des Espagnols, au point qu'on les prendroit pour de véritables onomatopées, si on ne connoissoit leur origine. Cette observation se renouvelleroit souvent dans l'histoire des étymologies.

3 . ÉCLAIRCISSEMENTS.

Je ne sais qui a dit fort spirituellement qu'il se faisoit en un seul jour plus de tropes à la halle que dans tous les livres des rhéteurs. *Les propos de cet homme m'ASSOMMOIENT*. *Je l'ai TERRASSÉ d'un COUP d'œil*. *Je l'ai ANÉANTI*. La poésie n'a point d'hyperboles qui passent celles-là ; et ces figures extraordinaires, qui les a composées cependant ? Ce n'est ni le poète, ni l'orateur. C'est le peuple.

4 (D). ÉCLAIRCISSEMENTS.

N'allons pas plus loin que le nom du rossignol, dont nous parlions tout à l'heure. Vient-il de *lucus*, comme on le croit ? Vient-il de *luscus*, comme je le crois ? D'où viennent *lucus* et *luscus* ? Ils viennent tous les deux par opposition, par antithèse de sens, du radical LU qui est le dénominateur universel de la lumière, parce que le son *lu* est le plus *fluide* que puisse articuler la parole de l'homme, comme la lumière le *fluide* le plus subtil que la science ait reconnu. Le premier qui se soit avisé de former une articulation, c'est-à-dire d'appuyer une consonnante sur une vocale, en savoit donc autant que les savants, et comment le savoit-il ?

5 (E). ÉCLAIRCISSEMENTS.

Le serpent à sonnettes. Je regarde le *boicininga* de Margrave comme une syncope vicieuse pour *boa-sininga*, et je suppose qu'il y a été entraîné par l'habitude d'un nom générique, plus familier à ses études. *Sing* est une onomatopée commune des petites cloches ou sonnettes. Il avoit cette

signification en vieux françois, comme dans presque tous les patois, et nos vocabulaires modernes ont retenu cette locution : *On n'entendrait pas les sings sonner*, que le peuple écrit maintenant quand il sait crire : *On n'entendrait pas les saints sonner*. De là aussi *tocsin*, originairement *toque-sing*, qui est une onomatopée double. Quand on a saisi quelques-unes de ces inductions, quand on les a embrassées dans toutes leurs harmonies, quand on a reconnu en soi l'instinct délicat qui les cherche ou qui les devine, on a fait un pas immense dans l'investigation des langues. Elles se développent alors sous les perceptions d'un organe nouveau dont l'action objective est vaste comme la nature. Le tact intelligent des étymologies et des figures de la parole est aux signes de la pensée ce que la poésie est aux choses. Voilà en quoi le poète et le linguiste se touchent. Quand ils ne s'entendent pas entre eux, c'est qu'il y en a un des deux qui n'a pas compris son art et qui n'en sait pas la portée.

6 (F). ÉCLAIRCISSEMENTS.

Contra Eunomium. ORAT. XII Je Ne peux m'empêcher de rapporter ici un passage encore de cet admirable discours, parce qu'il présente aussi avec beaucoup de netteté une idée sur laquelle je me suis étendu long temps : *Volens Deus homines diversis uti linguis, naturam dimisit, ut pergeret pro arbitrio apud singulos sonum articulare ad explanationem nominum*. (*Ibid.* p. 782, t. II, édition de 1638.)

7 *Luxuriam segetum tenerâ depascit in herbâ.*

8 Il est probable que Buffon l'a voit empruntée à la *Philomèle* d'Albus Ovidius Juventinus, qui étoit de son temps fort improprement attribuée encore à Publius Ovidius Naso de Sulmone

Tigrides indomitae rancant, rugiuntque leones.

9 (G). ÉCLAIRCISSEMENTS.

Je dis quatre, parce que le son È de la conjonction *et* me paroît assez distinct de l'É de liberté, et de l'Ê de *tempête* pour mériter un signe particulier, et il faut bien croire qu'on l'a pensé avant moi, puisque les grammairiens lui ont donné un accent spécial dont je ne me rappelle plus le nom. Or, cet accent n'est dans la prononciation qu'un signe modificatif, mais qu'est-ce qu'un signe modificatif si ce n'est l'indication de l'absence d'un signe nécessaire à l'alphabet ? Ce qu'on peut dire de cette voyelle,

c'est qu'on a probablement jugé qu'elle ne différoit de la voyelle Ê que par sa tenue prosodique, ainsi que l'A de *patte* de l'A de *pâte*, et l'O de *hotte* de l'O d'*hôte*. Je n'ai aucune objection contre cette hypothèse, mais il faut alors appeler le signe modificatif par son nom, un signe de brièveté ou un signe de longueur ; et, pour la plus grande intelligibilité possible de notre écriture, il faut l'écrire comme les autres langues l'écrivent, par un signe prosodique.

10 (H). ÉCLAIRCISSEMENTS.

Laurent Joubert est en effet le premier néographe qui se soit avisé de substituer le digramme AI à la diphtongue OI dans l'orthographe de notre nom national. C'est au *dialogue de la Cacographie*, imprimé à la suite de son *Traité du Ris*, en 1579. Certains princes d'Allemagne lui ayant donné charge d'essayer à leur faire comprendre exactement le langage Fransais (je prie le lecteur d'être bien persuadé que c'est Laurent Joubert qui parle et qui écrit) : « Pour-ce, continue-t-il, j'ay méprisé tous livres écrits en Fransais, et me suis contraint d'apprendre le langage an conversant familierement avec ceus qui parlet mieus, observant traie sogneusement la vraye prolacion. De laquelle m'étant bien assuré, j'ay commancé d'exprimer par écrit le naïf parler du Fransais. » Cette prononciation niaisement italianisée, née de l'impuissance à la cour italienne des Valois, et propagée dans la province par un sot esprit d'imitation, n'avoit pas encore gagné les grammairiens. Il appartenoit au médecin du roi d'en faire les honneurs, qui étoient réservés en dernier ressort à un de ses gentilshommes. Elle révolta quiconque avoit étudié à fond les bonnes règles et les bonnes traditions du langage. Voici comment en parle vers la même année notre admirable Henri Estienne, dans ses délicieux *Dialogues du nouveau langage françois italianisé, principalement entre les courtisans de ce temps* : « Ne vous souvient-il pas, dit-il à propos de cette diphtongue, de ceux du mesme pays qui prononcent *madamiselle*, pour éviter ce mauvais passage qu'il leur faudroit passer en la pronontiation de ma damoiselle ? Quant à *françois, anglois, escoçois, milanois*, il y a longtemps que plusieurs d'eux ont confessé n'avoir pas la langue bien faicte pour les prononcer : et pourtant suyvens leur langage naturel qui dit *francesé, inglesé, scocæsé, milanesé*, ont été fort joyeux d'estre quittes pour dire pareillement en parlant le nostre, *françès, anglès*,

escocès, milanès... Et je scay bien qu'entre vous courtisans trouvez tous ces mots de trop meilleure grâce, pource qu'ils sont plus mignards, et qu'il ne faut pas que les dames ouvrent tant la bouche ; comme aussi elles en font quelque conscience ou au moins le semblant. Tant y a que par succession de temps, si on vous veut croire et à vos compagnons, les François deviendront totalement *Francès*. J'enten que la mémoire s'abolira entr'eux de la belle pronontiation de ce beau nom-là, lequel ils prennent du nom de leur pays, et s'accoutumeront tellement à cette pronontiation bastarde, qu'ils ne le pourront prononcer comme il appartient : non plus que Demosthène pouvoit prononcer le nom de la science dont il faisoit profession. » (*Édit.* sans date, pag. 555 et 556.)

On voit par cette citation qu'Henri Estienne exprime au moins un peu mieux cette valeur *néophone* que les continuateurs actuels de la prononciation courtisanesque, et tous les hommes de quelque savoir qui ont entrepris de la figurer dans notre écriture, jusqu'à Dumarsais, ne l'ont jamais figurée autrement. Si Voltaire l'avoit su, il se seroit bien gardé de s'en rapporter à Laurent Joubert, de tous les hommes qui ont traité cette question. Celui qui avoit le moins d'autorité pour la décider.

Un des malheurs de la prononciation courtisanesque, c'est qu'elle attentoit à tous les mots de même nature qui se trouvoient dans la langue, et dont certains se sont cependant préservés bon gré mal gré de la ridicule invasion de la mode. Ainsi la *Royne* a passé aux Italiens sans entraîner le Roi avec elle, et s'il a perdu les *François* dans la défection des diphtongues, ses braves *Gaulois* lui sont restés. Il résulte de tout cela, dans le système étymologique de notre parole et dans les règles de sa prononciation, une confusion épouvantable dont ce bon Henri Estienne va encore m'offrir un exemple ; mais il faut se rappeler d'abord qu'on entendoit par le *blazon* d'un peuple, d'un homme ou d'une chose, une certaine devise caractéristique, ordinairement fort courte, et qu'un tour proverbial, aidé d'une rime bonne ou mauvaise, fixoit imperturbablement dans la mémoire. Le *blazon* des François étoit celui-ci : *Qui dit François dit courtois* ; et il en valoit bien un autre. Les filles et les mignons de cour qui ne pouvoient pas prononcer *François* avec sa diphtongue majestueuse, ne pouvoient pas prononcer *courtois* non plus, et il fallut dire *courtès*, que M. de Voltaire a

oublié d'écrire *courtais*. La bourgeoisie qui avoit renoncé à son nom national avec beaucoup de complaisance, ne voulut pas renoncer à sa noble épithète. *Courtois* resta, pour les *Gaulois* peut-être, et le *blazon* disparut. Quant à la vertu que ce mot exprime, je ne sais ce qu'elle est devenue.

La province enchérit volontiers sur ces gentilleses. Pour elle, la diphtongue *oi* fut comme non avenue. Elle faillit faire place à la voyelle bâtarde des Médicis dans les pronoms *moi* et *toi*, eux-mêmes, car il est encore assez commun de dire *tutayer*, et Dieu garde de mal les honnêtes lexicographes qui écrivent ce barbarisme comme je viens de l'écrire. Il en fut de même dans tout le reste, et le mal n'auroit point eu de bornes, si quelques poètes énergiques, c'étoient à la vérité Boileau, Racine et Molière, n'avoient eu le courage de maintenir cette diphtongue *choquante*, à la rime et dans des vers faits tout exprès pour la consacrer éternellement. La Fontaine s'étoit montré plus docile aux mauvaises habitudes provinciales qui n'ont définitivement prévalu que dans les imparfaits et un certain nombre de noms. On sait qu'il avoit écrit

La nation des belettes,
Non plus que celle des chats,
Ne veut aucun bien aux rats ;
Et sans les portes *étrettes*
De leurs habitations,
L'animal à longue échine
En feroit, je m'imagine,
De grandes destructions.

Si cette belle vocalisation s'étoit conservée, on écriroit maintenant *étraites*, qui changeroit jusqu'à la prosodie, comme cela est arrivé dans la plupart des mots malencontreusement dénaturés par l'orthographe voltairienne ; mais nous n'y avons pas tout gagné ou tout perdu. *Étrécir*, fait d'*étroit*, nous reste comme monument de la jolie prononciation italienne, pour servir d'exemple en notre langue d'un radical de verbe qui n'a point d'analogue vec ses dérivés.

11 . ÉCLAIRCISSEMENTS.

Je reviendrai ailleurs sur ce vice radical des nomenclatures qui ont substitué partout le mot de convention au vocable naturel. Je dois dire avant

tout que je ne suis pas le premier à m'en plaindre, et il m'en coûte peu, car je n'ai pas la ridicule prétention d'arriver le premier à la découverte des idées. M. Jaume de Saint-Hilaire, si connu parmi nos botanistes, me fait l'honneur de m'écrire qu'il insiste depuis trente ans sur le rétablissement de cette terminologie ingénieuse et pittoresque que nos méthodes ont détruite, et qu'il fut secondé dans son dessein par le respectable Antoine De Jussieu, que les maîtres actuels de la science reconnoissent parmi leurs maîtres. Il y avoit cependant une raison prépondérante en faveur de la langue des méthodes, et je ne veux pas la dissimuler. C'est que sa forme la rend universelle. Appeler une fleur des prés *marguerite* ou *paquerette*, comme les jolies petites filles qui en font leurs bouquets, il y a là une idée ravissante. La nommer *chrysanthemum leucanthemum*, c'est-à-dire à peu près *une fleur d'or aux fleurs d'argent*, c'est une lourde absurdité, mais un absurdité frappée au coin de tous les pays, et qui a cours partout où l'on se sert de la fausse monnoie des nomenclatures. Un grand malheur, c'est que les naturalistes aient à peine étudié la langue de la nature, où ils auroient appris tant de belles notions ! Il y avoit manière d'allier beaucoup d'érudition à un peu de sentiment dans l'*onomatotechnie* des choses naturelles, et c'est à quoi l'on n'a jamais assez pris garde. Le nom est une des parties les plus intimes de l'être, et c'est pour cela sans doute que Dieu en accorda la perception au premier homme, à l'instant même où il le créoit d'un morceau de boue pour faire de lui le sanctuaire de la pensée. Toutes les fois que la méthode s'est rapprochée de ce principe du nom dans son imposition, elle a fait merveilles ; toutes les fois qu'elle s'en est éloignée, elle n'a été que pédante et barbare. Donnez le *narcisse* des ruisseaux aux *poètes*, conservez à l'*anémone des bois* son joli nom de *sylvie*, cela est à la fois philosophique et gracieux, deux qualités qui se trouvent rarement réunies dans les nomenclatures : Voilà des désignations caractéristiques sur lesquelles il n'est pas permis de revenir au gré de ces ravageurs de dictionnaires spéciaux qui bouleversent tout pour tout nommer. Il y a un insecte lugubre de mœurs comme de couleurs que nos anciens naturalistes appeloient le *ténébrion présage de mort*, parce qu'il n'habite que dans les lieux les plus obscurs, et qu'il préfère à tout autre séjour le terreau humide des vieux tombeaux ; je l'ai trouvé à bien des années de distance aux

souterrains de Saint-Denis, dans la crypte de Sainte-Marthe à Marseille, et dans la *cave* de Rob-Roy, au comté de Lennox. Aujourd'hui, on en fait un *blaps* ; et qu'est-ce qu'un *blaps* ? Un insecte *nuisible* ? Eh bien ! cela est prosaïque, cela est plat, cela est vague à force d'être général, et pour comble de maladresse, cela est faux.

Le modèle des nomenclatures, c'est la nomenclature astronomique, le *chemin de lait*, le *chariot*, le *dragon*, l'*étoile du berger*. Aussi, ce sont des bergers qui l'ont faite.

12 (J). ÉCLAIRCISSEMENTS.

Le premier exemple venu en vaut un autre. On rapporte qu'un prince fort spirituel du dix-huitième siècle a inventé le nom de *falbala* que les femmes donnent peut-être encore à une de leurs parures. Il visitait une boutique de modes si bien assortie qu'on ne pensoit pas qu'il y manquât rien de tous les ornements d'une toilette élégante. Décidé à pousser à bout l'imperturbable assurance de la marchande, qui étoit probablement jolie, il forgea dans sa tête le mot le plus bizarre qu'il lui fut possible de trouver, et demanda des *falbalas*. Elle se hâta de lui présenter cette garniture de robe qui a pris depuis le nom de *volant* à cause de sa légèreté, et qui se divisoit alors par le bas en pointes légères et flottantes. Il est évident que cette femme avoit l'instinct de la dénomination, si cela est arrivé ainsi, car *falbala* vient du pluriel latin *flabella*, qui est fait lui-même de *flammula*, comme *flambeau* et *flamboyer* sont faits de *flamme*. Elle entendoit merveilleusement le principe générateur du langage, et j'admettrai volontiers qu'elle n'y pensoit guère.

13 (K). ÉCLAIRCISSEMENTS.

Le pouce représentoit l'à-point du quarteron. En transigeant de moitié, le commerce avoit fini par faire remise du treizième, et le treizième, c'est le pouce. Voilà pourquoi on appelle encore la *bonne-main* cette surrogation de bénéfice qui complète et parfait les marchés, parce que la main y étoit tout entière. Il nous reste une singulière tradition de cet usage dans la langue populaire, où le pouce signifie toujours un surcroît, une augmentation indéterminée : Elle doit avoir la cinquantaine. – *Et le pouce*. –

Il a tiré dix mille francs de ce marché. – *Et le pouce*. – Je conviens que cette autorité est bien triviale, et cette induction bien tardive, mais il n'est jamais trop tard pour dire ce qui n'a jamais été dit. Et puis, j'ai peine à

croire qu'on trouve des titre lexiques de cette authenticité dans les divisions de l'arc du méridien.

14 . ÉCLAIRCISSEMENTS.

Il n'y a point de signe plus certain de décadence pour une langue, que la profusion de mots nouveaux formés d'une langue antique, et dont la construction manque d'analogies dans la langue même où ils sont introduits. C'est le renouvellement le plus manifeste du phénomène de la confusion primitive. La parole n'a plus dès-lors dans l'esprit des masses qu'une valeur de convention, un sens vide et sans réalité. Je conçois très-bien que les anciens aient appelé *Panthéon* un temple où étoient adorés tous les dieux, parce que cette signification étoit très-explicite dans les radicaux du mot *Panthéon*. Qu'est-ce que cela signifie chez nous, où l'on reconnoît à peine un Dieu, quand on daigne reconnoître quelque chose au-dessus de l'humanité ? Ces rois de l'opinion qu'une révolution fait passer du *Panthéon* aux égouts, sont-ils des dieux ? Une postérité de six mois suffit pour les décheoir du titre d'hommes. Si vous assistez aux séances d'une société littéraire qui s'assemble au *Colysée*, soyez bien préparés, avant tout, à n'y pas trouver de *colosses*. Les loups ont déserté le *Lycée*, et l'*Athénée*, si je ne me trompe, a été rarement visitée par Minerve. L'idée d'enrichir une langue usuelle en y faisant entrer des éléments qui ne le sont pas est une des plus lourdes inepties de la civilisation, qui est nécessairement fort riche en ce genre, parce qu'elle est obligée de suppléer à la fécondité de l'inspiration par les ressources d'une industrie maladroite. Nous avons toujours été très-malheureux dans ces acceptions, depuis les boulingrins *verds* et les rosbifs de *mouton*, que nous a reprochés Voltaire, jus qu'au Panorama *universel* ; et je citerois bien d'autres exemples, si je ne craignois d'exciter la *guerre polémique* dont parloit dernièrement un journaliste extrêmement spirituel. On peut établir en général que tout homme qui se sert d'un mot grec francisé, sans savoir au moins les radicaux grecs, est digne d'aller admirer les *feux pyriques* de Séraphin.

15 Ce livre daté de 1587, et le premier, dit-on, où il est parlé de la langue basque, est aussi le premier qui soit sorti des presses de Bilbao.

16 (M). ÉCLAIRCISSEMENTS.

On ne sera peut-être pas fâché d'entendre Somaize lui-même sur la nouvelle orthographe. Le chapitre est assez curieux et assez instructif pour fixer l'attention des hommes laborieux et savants qui croient soumettre l'orthographe à l'autorité du bon usage, et qui se rangent sans le savoir à l'autorité de Somaize dans leurs écrits, dans leurs grammaires et dans leurs dictionnaires :

« L'on ne sçauroit parler de l'ortographe des pretieuses, dit l'historiographe, sans rapporter son origine, et dire de *qu'elle* manière elles l'inventèrent, qui se fut, et ce qui les poussa à le faire, c'estoit au commencement que les Pretieuses (par le droit que la nouveauté a sur les Grecs (*les François*) faisoient l'entretien de tous ceux d'Athènes (*de Paris*), que l'on ne parloit que de la beauté de leur langage, que chacun en disoit son sentiment, et qu'il falloit necessairement en dire du bien ou en dire du mal, ou ne point parler du tout ; puisque l'on ne s'entretenoit plus d'autre chose dans toutes les compagnies. L'éclat qu'elles faisoient en tous lieux les *encourageoient* toutes aux plus hardies entreprises, et celles dont je vais parler, voyant que chacune d'elles *inventoient* de jour en jour des mots nouveaux, et des phrases extraordinaires, voulurent aussi faire quelque chose digne de les mettre en estime parmy leurs semblables ; et enfin s'estant trouvées ensemble avec Claristène, elles se mirent à dire qu'il falloit faire une nouvelle ortographe, afin que les femmes peussent écrire aussi asseurement et aussi corectement que font les hommes. Roxalie, qui fut celle qui trouva cette invention, avoit à peine, achevé de la proposer, que Silenie s'écria que la chose estoit faisable. Didamie adjouta que cela estoit mesme facile, et que pour peu que Claristène leur voulût aider, elles en viendroient bien-tost à bout. Il estoit trop civil pour ne pas répondre à leur prière en galand homme : ainsi la question ne fut plus que de vois comment on se prendroit à l'exécution d'une si belle entreprise. Roxalie dit qu'il falloit faire en sorte que l'on pût écrire de même que l'on parloit, et pour exécuter ce dessein, Didamie prit un livre, Claristène prit une plume, et Roxalie et Silenie se préparèrent à décider ce qu'il falloit adjouter ou diminuer dans les mots, pour en rendre l'usage plus facile et l'ortographe plus commode. Toutes ces choses faites, voicy à peu près ce qui fut décidé

entre ces quatre personnes. Que l'on diminueroit tous les mots, et que l'on en osteroit toutes les lettres superflues. Je vous donne icy une partie de ceux qu'elles corrigèrent, etc. »

Viennent après cent trente-quatre exemples de nouvelle orthographe où toutes les lettres étymologiques sont supprimées à qui mieux mieux par Roxalie, Silenie, Didamie et Claristène qui tenoit la plume. Il y a quelques-unes de ces corrections que nous n'avons pas adoptées, et qui étoient cependant de bien bon goût, comme *extrordinaire*, *entousiâme*, *catechême*, *vieu*, *trionfant*, *présentiment*, mais on voit qu'elles étoient en fort petit nombre, et je déclare de tout mon cœur que je les aime autant que les autres. Ce n'étoit pas la peine de s'arrêter en si beau chemin, quand Claristène tenoit la plume.

Les gens qui veulent tout savoir, et qui prendroient quelque intérêt à connoître les quatre fortes têtes par lesquelles notre belle langue fut si lestement réformée, auront le mot de cette énigme diaphane dans la *Clef du grand Dictionnaire*. La sublime Roxalie qui trouva cette invention étoit madame le Roy, Silenie qui s'écria que la chose étoit faisable, s'appeloit mademoiselle de Saint-Maurice, et Didamie qui la jugea facile, étoit mademoiselle de la Durandière. Quant à Claristène, leur fortuné secrétaire, c'étoit M. Leclerc, l'ami et le rival de Coras, avec lequel il eut *de grands débats*

Sur le sujet de leur Iphigénie.

Voilà certainement un des faits capitaux d'une langue : l'orthographe du plus beau des âges littéraires qui aient, jamais été, changée dans une ruelle par M. Leclerc, madame le Roy, mademoiselle de Saint-Maurice et mademoiselle de la Durandière ! Il faut se prosterner à cette idée devant la fortune des langues et des nations.

Je sais bien qu'on me dira que les choses ne se sont pas passées précisément ainsi, et que le fatras de Somaize n'est qu'une fiction accommodée au goût des coteries impertinentes dont il étoit l'interprète ; mais si ce n'est pas tout-à-fait la vérité, je garantis qu'il ne s'en faut guère. Ce ridicule panégyriste des Précieuses étoit de son temps un homme fort à la mode qui traitoit Molière de haut en bas, et qui l'appeloit sans façon « le plagiaire de Guillot Gorju. » Nous savons de son éditeur « qu'il avoit eu

l'honneur d'être estimé dans Paris de tout ce qu'il y a de personnes de qualité, et que l'Académie françoise s'étoit deux ou trois fois assemblée à son occasion. » A l'époque enfin de la publication du *Dictionnaire*, il étoit secrétaire intime de Marie Mancini, maîtresse de Louis XIV, et il la suivit en Italie après son mariage avec le connétable Colonne. Or, Marie Mancini étoit d'esprit et de race à influencer sur cette révolution *précieuse*, qui n'est qu'une conséquence de la révolution italienne du siècle précédent, et le choix de son auteur attitré fait assez comprendre le genre d'influence qu'elle y exerça. Les révolutions de la langue françoise seroient le sujet d'un chapitre fort intéressant à ajouter à l'histoire des grands événements produits par de petites causes.

Aujourd'hui, toutes les mutations produites par l'ignorance et le mauvais goût, et accréditées par la presse dégénérée, dans l'orthographe étymologique de notre langue, sont devenues irréparables, et je n'y ai peut-être insisté que trop long-temps et trop souvent ; mais il n'est pas inutile de rappeler quelquefois à une nation éclairée qui est très-fière de ses lumières, et qui le seroit moins si elle en avoit davantage, deux faits assez singuliers de ses fastes littéraires : le premier, c'est que la prononciation de ses grands orateurs françois a été changée, au temps des Valois, par une poignée de mignons et de courtisans sans lettres, sous la protection de l'Italienne Catherine de Médicis ; la seconde, c'est que l'orthographe de ses grands écrivains a été changée cent ans plus tard par quelques bégueules de la Cour et du Marais, sous la protection de l'Italienne Marie de Mancini. Les éditions contemporaines de Corneille, de Pascal, de Molière, et de quelques autres auteurs de même étoffe, prouvent seules que les pauvres diables avoient protesté sans succès contre l'innovation de madame le Roy, de mademoiselle de Saint-Maurice, de mademoiselle de la Durandière et de M. Leclerc : *Habent sua fata linguæ*.

17 (N). ÉCLAIRCISSEMENTS.

M. Adry avoit commencé cet utile travail, mais il ne l'avoit malheureusement poussé un peu loin que sur les poètes, en commençant à Marot et en finissant à J.-B. Rousseau, quoiqu'il eût déjà formé la liste des prosateurs, qui pourroit être d'un meilleur choix. Je dois à l'amitié d'un de nos jeunes et savants bibliophiles, M. Leroux de Lincy, la possession de ce

manuscrit précieux d'un homme si capable de concevoir et d'exécuter le plan du *Fabricius françois* : c'étoit le titre qu'il donnoit à son ouvrage, qui laisse à desirer beaucoup d'éditions omises et surtout de bonnes notes critiques. Les excellentes recherches de M. Brunet l'auroient grande ment enrichi, et personne n'est plus digne que M. Brunet de fonder ce glorieux monument de langue qui est, de la bibliographie, *et principium et fons*.

18 (O). ÉCLAIRCISSEMENTS.

C'est ce qu'a fait l'académie de la *Crusca*. Quand nous publions maintenant un classique françois, c'est ordinairement d'après les éditions posthumes qui ont le plus de crédit parmi les amateurs, et, le plus souvent, d'après la dernière qui a paru. C'est ainsi que ces bons textes et ces bonnes leçons dont je parle disparaissent. graduellement dans des copies négligées qui vont s'altérant de plus en plus, et que la bonne foi publique adopte sur la parole d'un éditeur étourdi ou capricieux. Les exemples ne sont pas difficiles à trouver ; leur nombre seul en rendroit le choix embarrassant, mais ce n'est pas ici leur place. Les réimpressions consciencieuses sont en très-petit nombre, et encore y cherche-t-on presque toujours inutilement les variantes des éditions publiées du vivant de l'écrivain, et qui marquent d'une manière si curieuse le progrès de ses études et de son goût. Ni les Italiens, ni les Anglois ne sont tombés dans cette erreur de l'insouciance et de la vanité, et voilà ce qui a conservé tant de prix chez eux aux éditions originales de leurs classiques. Ce qu'on appelle en France un bon texte, c'est celui qui est imprimé sur du papier de coton à grandes marges, avec des vignettes sur bois, sur cuivre ou sur acier. En Italie et en Angleterre, on ne le prend qu'à défaut de l'autre, qui traîne à Paris sur les quais.

Jamais cette observation n'a été plus importante que de nos jours, au milieu de l'immense révolution orthographique dont l'Académie elle-même consacrera, dit-on, les principales innovations dans la prochaine édition de son Dictionnaire. Si la presse autorisée, comme elle doit l'être, par une sanction si haute, s'avise de travestir les auteurs du siècle de Louis XIV en orthographe moderne, je ne serois pas en peine de prouver qu'elle fera disparaître la rime de six cents vers, et l'euphonie de six mille périodes. Cette considération doit rendre une grande importance aux éditions originales.

Il n'y a pas six ans qu'un libraire de Paris fit annoncer par tous les journaux qu'il préparait une édition de la SATYRE MÉNIPPÉE, *corrigée de toutes les fautes du vieux langage*, et imprimée avec l'orthographe de M. de Voltaire. La Satyre Ménippée, bon Dieu ! corrigée des *Fautes* du vieux langage ! Heureusement elle n'a pas paru.

19 (P). ÉCLAIRCISSEMENTS.

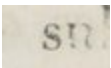
A l'âge où l'on ose tout entreprendre, parce que l'on ne mesure ni ses forces ni le temps, j'avois entrepris cet ouvrage, et, tout considéré, je n'ai pas trouvé depuis beaucoup d'hommes plus capables de le faire. La prison, l'exil, la détresse, tous les genres de malheurs, y ont mis ordre. On m'assure aujourd'hui que le docteur Humbert de Genève, si connu par d'excellents travaux sur les langues orientales, s'occupe de celui-ci, et qu'il l'a déjà mené fort avant. S'il l'exécute et l'achève avec la grande aptitude dont il est doué, la littérature françoise lui devra une éternelle reconnaissance. Je ne réclame de cette idée que l'honneur de l'avoir suggérée dans mes premiers écrits et encouragée dans les autres, quand je ne pouvois plus, moi-même, y donner de suite.

20 (Q). ÉCLAIRCISSEMENTS.

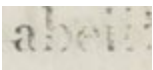
Nous avons déjà une multitude de bons essais de ce genre, et cela est fort remarquable, car on ne peut accuser le patois d'aristocratie et d'usurpation. Il doit peu à la faveur des salons et au crédit des protecteurs. Ce n'est pas pour lui que les universités érigent des chaires et que les académies tressent des couronnes, bien au contraire. Nous fournissons peut-être le premier exemple d'une langue insolemment exclusive qui a promis la mort à ses dialectes. Si les patois manifestent depuis quelques années certaines velléités de vie, c'est qu'ils portent en eux un germe de vitalité qui les conserve toujours, et qui les fait fleurir encore quand les langues perfectionnées ne sont plus, pour féconder la semence éternelle de la parole dans les langues à venir. Ce n'est pas le grec littéraire des anciens qui a passé dans le grec moderne, c'est le grec de dialectes. Quand les Italiens cherchent les radicaux de leurs langues autochtones, ils les demandent à peine à la langue latine, parce qu'ils sont plus sûrs de les retrouver dans leurs patois. Il y a tel patois chez eux qui jette plus de lumière sur l'interprétation, de la loi des Douze Tables que tous les livres réunis de

l'empire et de la république. En archæologie grammaticale, il n'y a peut-être pas une notion positive dont on puisse approcher autrement que par les patois. Ce que j'écris ici n'est pas plus nouveau que le reste. C'est un fait reconnu dans tout le monde lettré, si ce n'est en France, où l'on propose de proscrire le patois, et où le parois seroit proscrit s'il pouvoit l'être.

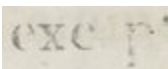
Parties aménagées



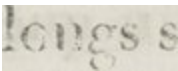
[Retour](#)



[Retour](#)



[Retour](#)



[Retour](#)

Table des matières

1. Page de titre
2. LETTRE A M. CRAPELET
3. I. - INTRODUCTION.
4. II. - LANGUE ORGANIQUE.
5. III. - LANGUE ABSTRAITE ET FIGURÉE.
6. IV. - LANGUE POÉTIQUE.
7. V. - LANGUE IMITATIVE, LANGUE POÉTIQUE. — ORIGINES DE L'ÉCRITURE.
8. VI. - §. I^{er}. DE L'INVENTION DE LA LETTRE. — §. II. DES IMPERFECTIONS DE L'ALPHABET.
9. VII. - SUITE DE L'EXAMEN DE L'ALPHABET.
10. VIII. - SUITE DE L'EXAMEN DE L'ALPHABET.
11. IX. - DE L'ORTHOGRAPHE ET DE L'ÉTYMOLOGIE.
12. X. - DE L'ÉTYMOLOGIE ET DU DICTIONNAIRE ÉTYMOLOGIQUE.
13. XI. - DES MOTS NOUVEAUX.
14. XII. - DE L'ORIGINE DES NOMS PROPRES ET LOCAUX.
15. XIII. - DES PATOIS.
16. XIV. - DES LANGUES DE CONVENTION.
17. XV. - CONCLUSION. CE QUI RESTE A FAIRE DANS LES LANGUES.
18. LETTRE A M. CRAPELET.
19. Notes
20. À propos de cette édition numérique